

NOTA
BENE

*Sous la direction de
Chantal Savoie
avec la collaboration de
Mylène Bédard*

LE DICTIONNAIRE DES ŒUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC

Témoin et acteur de l'essor des
études littéraires québécoises



LE *DICTIONNAIRE*
DES ŒUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC:
TÉMOIN ET ACTEUR DE L'ESSOR
DES ÉTUDES LITTÉRAIRES QUÉBÉCOISES

Collection « Séminaires »

dirigée par

Marie-Andrée Beaudet, Robert Dion et Serge Lacasse

Avec la participation de

Martin DORÉ

Patricia GODBOUT

Yvan LAMONDE

Kenneth LANDRY

Jonathan LIVERNOIS

Marie-Pier LUNEAU

Lucie ROBERT

Chantal SAVOIE

Émilie THÉORÊT

Josée VINCENT

Sous la direction de

CHANTAL SAVOIE

avec la collaboration de

MYLÈNE BÉDARD

LE *DICTIONNAIRE*
DES ŒUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC

Témoin et acteur de l'essor
des études littéraires québécoises

Collection Séminaires

NOTA
BENE

Les Éditions Nota bene remercient le Conseil des Arts du Canada,
la SODEC et le ministère du Patrimoine du Canada
pour leur soutien financier.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada
pour nos activités d'édition.

La publication de ce livre a été rendue possible grâce à l'appui
du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature
et la culture québécoises (CRILCQ), site de l'Université Laval.

© Les Éditions Nota bene, 2015
ISBN : 978-2-89518-504-8

Chantal Savoie

Université du Québec à Montréal

INTRODUCTION

Célébrer les 40 ans d'un projet de recherche est chose rarissime. C'est pourtant ce que nous avons eu le bonheur de souligner en novembre 2011 en tenant diverses activités, notamment un colloque scientifique à propos du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, colloque auquel nous invitions des chercheurs de différents horizons, de plusieurs générations, qu'ils aient participé ou non à l'entreprise à un moment de son histoire, à analyser l'influence de cette série d'ouvrages sur la discipline. Au terme de cette journée de bilans et de mises en perspective, il s'est avéré que plusieurs des réflexions proposées s'inscrivaient nettement dans une volonté de réfléchir plus largement aux conditions d'exercice de l'histoire littéraire ainsi qu'à la pertinence et au caractère propre de l'apport de ce dictionnaire à la construction du savoir historique en sciences humaines, et ce, bien au-delà de l'étude du corpus emblématique et fédérateur qu'il constitue. C'est la raison pour laquelle nous avons souhaité pérenniser ces réflexions, certes

pour marquer un temps d'arrêt et faire le point sur la mémoire de quarante années d'études littéraires québécoises érudites, mais aussi dans la perspective de susciter des suites et des prolongements, et de nourrir une réflexion globale sur les outils, les moyens, les cadrages, les frontières, les distorsions, parfois, en somme, sur la nécessité de constamment reproblématiser les objets et les monuments pour renouveler le sens à leur donner et nourrir la discipline de cette réflexion.

Dans cet esprit, la présent collectif veut tout autant commémorer la constitution d'un savoir littéraire québécois qu'une initiative particulière, celle qui incarne le plus durablement l'une des actualisations de ce savoir, le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (DOLQ). Mise sur pied par Maurice Lemire en 1971, l'équipe du DOLQ se donne alors pour mandat de procéder à une lecture systématique des œuvres littéraires parues depuis les récits de Jacques Cartier (1545). Si l'objectif paraît simple, sa réalisation était pourtant loin d'aller de soi. Seul le genre romanesque avait jusqu'alors été à peu près cartographié, ce qui laissait les domaines du récit bref, du théâtre ou de l'essai littéralement en chantier, sans même une simple bibliographie générale sur laquelle s'appuyer. La chose n'étonne que si l'on omet de replacer le DOLQ dans le contexte où il voit le jour, alors que les départements de littérature des universités québécoises ensei -

gnaient essentiellement la littérature française et que l'Université Laval fut une pionnière en fondant, en 1964, un département d'études canadiennes qui rassemblait une concentration inédite de spécialistes de la littérature. Avec les Archives canadiennes de folklore (Luc Lacourcière) et la création de l'Institut québécois de recherche sur la culture (Fernand Dumont), le *DOLQ* s'inscrit parmi les grands projets qui donnent à la littérature et à la culture québécoises les assises scientifiques qui leur permettront d'acquérir le statut d'autonomie et de légitimité auquel elles aspirent. Dans la foulée de l'ébullition du nationalisme québécois, celui allant de la crise d'octobre 1970 à la prise du pouvoir par le Parti québécois, c'est le versant culturel de la démarche qui aboutit, notamment par la création d'un ministère des Affaires culturelles et, enfin, par la possibilité de financer des travaux de cette envergure.

Devenu un ouvrage de référence majeur, le *DOLQ* est aujourd'hui aussi indispensable que tenu pour acquis, tant son utilisation est répandue au Québec comme à l'étranger. L'exemple fourni par le *DOLQ* s'avère tout aussi unique que précieux pour interroger et comprendre la pratique de l'histoire littéraire telle que nous pouvons l'observer maintenant. La longévité de ce projet en cours depuis quarante ans offre une mesure longitudinale sans équivalent qui touche autant les questions de méthode (le *DOLQ* a fondé

toute une tradition de travail collaboratif d'érudition) que celles des rapports entre l'histoire littéraire et les autres disciplines et perspectives théoriques que le *DOLQ* a intégrées. Et au moment où le *DOLQ* inaugure les travaux qui mèneront à la réalisation de son neuvième tome, couvrant les années 1991 à 1995, il convient d'interroger les positions de l'histoire littéraire à l'égard du contemporain et les réponses qu'elle lui apporte.

Plutôt qu'un bilan, nous souhaitons des regards éclairés, de la distance, une reconsidération des différents fils de la trame historique et intellectuelle qui se noue, se dénoue et se renoue autour d'une entreprise comme le *DOLQ*. De quelle histoire de la place occupée par le littéraire dans l'espace national et dans l'espace social le *DOLQ* témoigne-t-il? Comment les différents courants des théories littéraires ont-ils marqué ou croisé la production des huit tomes, et quel regard ces courants nous permettent-ils de porter sur le *DOLQ*? À quelle histoire du rapport à la légitimité la série d'ouvrages nous conduit-elle? Enfin, comment le *DOLQ* reconduit-il, reformule-t-il ou négocie-t-il sa place au sein de l'ensemble des autres outils et autres projets d'histoire littéraire, culturelle et intellectuelle qui quadrillent maintenant la discipline? Irriguée par le renouveau de l'histoire littéraire et culturelle qui a marqué les dix dernières années, notamment par l'apport de l'histoire culturelle du

contemporain, de l'histoire du livre et de l'imprimé, de l'étude des réseaux et des sociabilités, de la sociopoétique, etc., perspectives qui ont contribué à mettre en question les corpus, les enjeux identitaires, les grands récits métahistoriques, et toutes les frontières du littéraire, la réflexion que nous proposons canalise, autour du *DOLQ*, les enjeux très actuels de l'histoire littéraire et culturelle du ^{xx}e siècle.

Les contributions qui suivent dépassent les bilans pour proposer plutôt des perspectives inédites et des analyses neuves. Elles éclairent des angles qui contribuent, par la fenêtre du *DOLQ*, de son contexte et de ses propositions, à interroger les façons de penser et de faire l'histoire littéraire. Les textes sont signés par une palette assez vaste de chercheurs s'intéressant à l'histoire de la littérature, des idées et des formes, et ils mettent en perspective les dimensions épistémologiques, heuristiques et théoriques qui ont donné naissance au *DOLQ* et ont permis son évolution au fil des huit tomes parus et des périodes abordées. Les vues des chercheurs chevronnés côtoient ici les analyses de jeunes chercheurs, celles de membres de l'équipe du *DOLQ* s'entremêlent à celles des observateurs de l'extérieur. Chaque réflexion porte la trace du parcours de celui ou celle qui la signe, du point de vue des préoccupations autant que de celui des approches théoriques, des corpus ou des périodes. L'ouvrage est ainsi un faisceau de regards

et d'éclairages qui rendent le *DOLQ* visible et signifiant. Il s'applique davantage à soulever des questions qu'il ne souhaite apporter de réponses définitives à notre question initiale.

Deux grands ensembles de textes se dessinent parmi les contributions, le premier proposant des perspectives globales, le second, des vues transversales. En tenant compte des modèles et traditions, de la structure du savoir universitaire de l'époque, de la formation et de la trajectoire des acteurs, autant que de la forme même du dictionnaire et de ses conséquences sur la façon de hiérarchiser (ou non) la matière, Lucie Robert propose, en premier lieu, un regard d'une acuité inédite sur le *DOLQ*, éclairant l'ensemble du système intellectuel qu'il reflète autant qu'il le met en œuvre. C'est toute la perspective construite et éprouvée au fil d'une réflexion approfondie qu'elle a menée sur la littérature québécoise, dans ses dimensions institutionnelles, sociologiques, textuelles, méthodologiques et épistémologiques que l'auteure met ici au service de la compréhension de l'histoire littéraire québécoise.

Pour leur part, Marie-Pier Luneau et Josée Vincent font d'abord le constat que le *DOLQ*, malgré son titre, est davantage qu'un dictionnaire et que la matière qu'il couvre et cadre contribue à cerner la structure du champ littéraire au Québec. Elles montrent ainsi dans quelle mesure l'ouvrage est à la fois outil et initiateur

d'une réflexion qui transforme complètement la perception de ce qu'est la littérature, agissant par conséquent sur la façon dont on devrait l'étudier et en rendre compte. C'est ainsi toute l'influence du *DOLQ* sur le savoir littéraire qui est mise en évidence, bien au-delà des dimensions textuelles. Et ce sont les effets du *DOLQ* sur l'organisation de la recherche qu'elles mettent au jour, notamment la façon dont le Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec (GRÉLQ) et toute la tradition de l'histoire matérielle du livre se sont embrayés au Québec dans la foulée de la redéfinition de la littérature, tant explicite qu'implicite, que porte le *DOLQ*.

C'est en saisissant *le DOLQ* dans le contexte de sa publication que Jonathan Livernois enrichit la perspective de cet ouvrage, en tentant d'interpréter comment ce dictionnaire reflète les préoccupations de son époque, au regard de la littérature, bien sûr, mais également à partir d'une réflexion aux inflexions inquiètes sur le passé, le patrimoine, le nationalisme. Ainsi, tout le rôle du *DOLQ* dans le processus culturel d'appropriation culturelle est mis en valeur, notamment par le regard qu'il porte sur le *xix^e* siècle et sur le libéralisme.

En clôture de cette première section de l'ouvrage, le texte d'Yvan Lamonde contribue à élargir la perspective en précisant concrètement la nature de la contribution du *DOLQ* à l'histoire culturelle et intellectuelle du Canada français.

Pour ce faire, Lamonde situe le *DOLQ* par rapport à l'ensemble des autres disciplines et traditions auxquelles puise l'histoire culturelle et intellectuelle, et tente de cerner sa particularité, qu'il entrevoit en partie dans la part fictionnelle de la littérature et en partie dans une méthode qui traduit un rapport au monde bien distinct. Sa réflexion livre en filigrane un éclairant panorama des principaux jalons de l'histoire des idées au Québec, tant du point de vue des sources et ouvrages qui les rendent compréhensibles et en assurent la pérennité qu'au regard des grands mouvements épistémologiques et scientifiques qui irriguent les travaux québécois en ce domaine.

Au chapitre des vues transversales, les textes font état de perspectives qui jettent un regard neuf sur des aspects du *DOLQ* que la distance historique contribue à révéler de plus en plus nettement, et qui propulsent résolument la réflexion vers l'avenir. Dans la foulée de la réflexion formulée par E. D. Blodgett, et tout particulièrement celle de son ouvrage *Five-Part Invention* (2003) dont elle a été la traductrice, Patricia Godbout s'intéresse au grand récit que l'histoire littéraire se fait d'elle-même en analysant les entrées du *DOLQ* qui rendent compte des histoires de la littérature québécoise, en les considérant autant comme des textes que comme des idées. Ce regard métahistorique favorise la perception de certaines particularités du

récit de l'histoire littéraire québécoise, aussi bien en ce qui a trait aux personnages qu'à l'« intrigue », et nourrit de manière originale la compréhension d'un rapport au savoir spécifique, savoir dont elle met en relief, notamment, la part qu'y joue l'imagination.

Partant du sort réservé à l'essai et à la prose d'idées par les huit tomes parus du *DOLQ*, Kenneth Landry dresse un portrait inédit d'un genre qui pose avec acuité la question des frontières du littéraire. Le pluriel est ici de rigueur, dans la mesure où son rapport aux autres genres paraît déterminant, mais dans la mesure également où la volonté des auteurs est de refléter, pour chaque époque, la définition du littéraire qui existait. Faisant s'entrecroiser un portrait statistique et un état de la question général, Landry témoigne d'un processus et d'un protocole de travail méconnu autant qu'il offre un récit instructif de la façon dont l'essai s'insère dans l'économie des genres littéraires au fil des époques.

Essentiellement à partir du paratexte du *DOLQ*, Martin Doré se livre à une analyse quantitative qui dresse un éloquent portrait de ce qu'il nomme l'auctorat du *DOLQ*. Considérant la dimension collective de la signature aussi bien que les signatures individuelles, les statistiques qu'il propose permettent de cartographier cette population selon son appartenance sexuelle, son origine géographique, son occupation socioprofessionnelle, de même que la collaboration relative

des auteurs d'un tome à l'autre. Le tout est croisé avec une lecture de la hiérarchie des genres et du calibrage des notices, et suggère en filigrane l'enchaînement d'une succession de transitions au sein de l'auctorat (d'auteurs à chercheurs, notamment), une dynamique de générations, un processus de spécialisation et de carriérisation, un rapport aux étudiants.

Analysant le deuxième tome de ce dictionnaire sous l'angle du sort qu'il réserve à la poésie des femmes, Émilie Théorêt pose un regard éclairant sur le *DOLQ* comme instance de réception et de consécration. Cadrant sa réflexion à partir du genre littéraire et du genre sexuel, Théorêt aborde également l'analyse textuelle des notices afin d'en dégager les stratégies discursives, les biais ou les aspects novateurs du *DOLQ* comme instance critique. Ce portrait se double d'une considération sur les enjeux croisés des carrières d'écrivaines et de la réception à long terme. Également, l'auteure montre le rôle qu'a pu jouer le *DOLQ* dans l'émergence d'une critique et d'une métacritique au féminin autonome.

Nous tenons à remercier les interlocuteurs et partenaires qui ont contribué à la réussite de l'événement. C'est le succès du colloque qui nous a permis de constater que le sujet méritait d'être approfondi et les échanges prolongés. Que soit donc remercié le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture

INTRODUCTION

québécoises (CRILCQ) pour son appui, et plus particulièrement Annie Cantin. Nous remercions également le CRSH (programme Colloques, conférences et ateliers de recherche). Merci à Mylène Bédard pour sa collaboration précise, précieuse et enthousiaste. Merci au comité scientifique du colloque, composé d'Anthony Glinoyer (Université de Sherbrooke), Sophie Montreuil (BAnQ) et Cécile Vanderpelen (Université Libre de Bruxelles). Merci à Hervé Guay pour l'organisation de la table ronde et aux présidents de séances lors du colloque. Toute notre gratitude à Maurice Lemire et à Aurélien Boivin.

PREMIÈRE PARTIE :
PERSPECTIVES GLOBALES

Lucie Robert

Université du Québec à Montréal

« RENDRE AU PEUPLE UNE PARTIE
DES BIENS QU'IL NOUS A LÉGUÉS »,
AUX SOURCES ÉPISTÉMOLOGIQUES
DU *DICTIONNAIRE DES ŒUVRES
LITTÉRAIRES DU QUÉBEC*

Le premier tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec (DOLQ)* paraît en 1978. Ce premier volume couvre les années qui vont *Des origines à 1900*, mais, en réalité, le tome s'arrête en 1899. Il est signé par une équipe de direction composée de Maurice Lemire, Jacques Blais, Jean Du Berger et Nive Voisine, assistés d'Aurélien Boivin, Reine Bélanger, Guy Champagne et Kenneth Landry. Comme le résume Yvan Lamonde dans son compte rendu du premier tome,

[l]'essentiel de l'ouvrage porte sur l'analyse des œuvres présentées par ordre alphabétique de titre. L'analyse du contenu de l'œuvre, dont le développement est fonction de son importance, est précédée d'une courte biographie

de l'auteur et suivie de la description bibliographique de l'œuvre et d'une notice bibliographique qui indique la fortune de l'œuvre en énumérant toutes ses éditions et en proposant un choix d'études sur l'œuvre et sur l'auteur (1978 : 587).

Le modèle du *DOLQ* – du moins celui que ses auteurs citent – est le *Dictionnaire des œuvres* publié chez Laffont-Bompiani, ouvrage collectif en quatre tomes, préfacé par André Maurois, dont la première édition paraît entre 1952 et 1955, mais qui vient de connaître une nouvelle édition en 1968. Ce modèle est d'abord une référence méthodologique. Le Laffont-Bompiani propose en effet des articles sur des œuvres classées par ordre alphabétique de titres ; chacun des articles est signé par un spécialiste et il est accompagné d'une courte bibliographie proposant un choix d'études. À l'œil, le lecteur comprend aussi que les œuvres sont classées en diverses catégories qui déterminent la longueur de l'article : il y a les très brefs et les très longs, et une gamme assez étendue entre ces deux pôles.

Si les deux dictionnaires se ressemblent par leur parti pris de valoriser les œuvres plutôt que leurs auteurs – il s'agit là d'une innovation majeure dans le champ des études littéraires alors toujours coincées dans la logique des « vies et œuvres » –, on observe néanmoins quelques différences essentielles entre le Laffont-Bompiani et

le *DOLQ*. Le *Dictionnaire des œuvres* de Laffont-Bompiani est en effet consacré aux œuvres de tous les temps et de tous les pays, fondues dans un strict ordre alphabétique, alors que le *DOLQ* témoigne d'un temps déjà beaucoup plus précis, découpé en autant de tranches historiques qu'il y a de tomes (le projet initial en prévoyait cinq), et d'un lieu tout aussi précis, le Québec. S'opposent ainsi deux conceptions, l'une apparentée à la « littérature générale », ou à la *Weltliteratur* allemande, l'autre profondément nationale, voire nationaliste ; l'une qui rend compte d'œuvres déjà largement reconnues, au-delà de leurs frontières nationales, l'autre qui dresse le premier inventaire bibliographique d'une littérature dont les œuvres sont encore largement méconnues.

Cette distinction est un hiatus essentiel, à propos duquel les auteurs du *DOLQ* ne se sont jamais prononcés et sur lequel ses lecteurs n'ont jamais posé trop de questions. Car un dictionnaire est, par définition, l'exposé synthétique d'un savoir déjà acquis. Comme l'écrivait d'Alembert, dans le « Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie*, un dictionnaire « doit exposer autant qu'il est possible, l'ordre et l'enchaînement des connaissances humaines » ([1751] 1986b : 76), et c'est ainsi qu'il les rend accessibles aux « savants [et aux] ignorants [qui trouvent là] un moyen ne l'être pas tout à fait » ([1751] 1986a : 331). De même, ajoutait-il, la nécessité de recourir aux spécialistes tient au fait qu'

il est difficile à un auteur de traiter profondément de la science de l'art dont il a fait toute sa vie une étude particulière [...] et] que, pour soutenir un poids aussi grand que celui que nous avons à porter, il était nécessaire de le partager ([1751] 1986b : 167).

Ainsi chaque article de dictionnaire est-il normalement d'abord le dictionnaire en miniature d'un savoir particulier : « [C]hacun de nos collègues a fait un Dictionnaire de la partie dont il s'est chargé, et nous avons réuni tous ces Dictionnaires ensemble » ([1751] 1986b : 168). Or ces mini-dictionnaires de la littérature québécoise sont encore, en 1978, à peu près inexistants. Cette littérature est connue, oui, mais d'abord par les histoires littéraires qui, depuis celle de Camille Roy, la racontent, découpant des périodes, des courants ou mouvements, des genres, s'arrêtant non aux œuvres, mais aux auteurs, qui forment la catégorie première du récit. Il faut tout de même rappeler l'effort d'Edmond Lareau qui, en 1875, publiait une *Histoire de la littérature canadienne*, qu'il présentait comme un inventaire classé, mais à laquelle on a précisément reproché son caractère bibliographique. En histoire littéraire, au Québec comme ailleurs, le récit prime l'inventaire, comme s'il était plus important de raconter que de connaître.

Choisir la forme du dictionnaire, c'est donc ainsi choisir *de ne pas* raconter l'histoire de la littérature, du moins pas tout de suite. Choisir la

forme dictionnaire, c'est choisir de présenter un savoir de nature encyclopédique, découpé en articles, au détriment de l'unité de la pensée. Dans son « Discours préliminaire », d'Alembert observait encore : « Il est vrai que dans un ouvrage de cette espèce on ne verra pas la liaison des matières aussi clairement et aussi immédiatement que dans un ouvrage suivi » ([1751] 1986b : 76). L'empêche d'abord l'ordre alphabétique, qui introduit le hasard dans l'ordre de la pensée et qui, dans le cas du *DOLQ*, joint sur la même page, de manière aussi improbable qu'imprévue, *Anglicismes et canadianismes* d'Arthur Buies, *L'anglicisme, voilà l'ennemi* de Jules-Paul Tardivel et *L'anglomanie ou Le dîner à l'anglaise* de Joseph Quesnel, ou encore *Monsieur Charles-François Painchaud, fondateur du collège de Sainte-Anne* de Narcisse-Eutrope Dionne et *Monsieur Toupet* d'Augustin Laperrière, œuvres qui, à première vue et même à vue plus distante, n'ont pas grand-chose en commun.

L'ordre alphabétique offre néanmoins un certain nombre d'avantages, en particulier quand il classe les œuvres plutôt que les auteurs. Il permet de rendre compte des œuvres mineures d'un auteur majeur, dont les dictionnaires d'auteurs parlent rarement, et il oblige à prendre en considération les œuvres majeures des auteurs mineurs, dont les histoires littéraires ne parlent pas. Du point de vue du lecteur, il facilite la recherche, même s'il dissout les esthétiques et les

thèmes communs ; de là d'ailleurs la nécessité, apparue dès le premier tome, de proposer une introduction qui rétablisse l'ordre du récit et propose des pistes d'analyse. De plus, au *DOLQ* comme dans l'*Encyclopédie* – d'Alembert le notait lui aussi –, cet ordre alphabétique facilite le recrutement des collaborateurs de même qu'il oblige les rédacteurs à «remplir les vides qui séparent deux sciences ou deux arts, et à renouer la chaîne dans les occasions où nos collègues se sont reposés les uns sur les autres de certains articles, qui paraissant appartenir également à plusieurs d'entre eux, n'ont été faits par aucun» (d'Alembert, [1751] 1986b : 170). Les collaborateurs du *DOLQ* sont ainsi nombreux, surtout les jeunes chercheurs, à avoir été invités à rendre compte d'œuvres inconnues, à peu près introuvables, n'ayant jamais fait l'objet de réception critique, mais ayant par là trouvé un second souffle et rencontré un nouveau public.

Le *DOLQ* repose donc sur un certain nombre de choix épistémologiques, dont le caractère inédit mérite peut-être une attention plus soutenue que celle qui lui a été accordée jusqu'à présent. La forme encyclopédique est rare dans le domaine des études littéraires et elle est généralement réservée aux auteurs. C'est le cas du *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, de Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, publié deux ans plus tôt, soit en 1976, mais mis en chantier à peu près en même temps que le

DOLQ. Par conséquent, et bien qu'il existât aussi des dictionnaires consacrés aux œuvres majeures de la littérature mondiale – on l'a vu avec le *Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays* de Laffont-Bompiani –, quand cette forme encyclopédique est appliquée à une littérature peu connue, qu'elle fonde le savoir plus qu'elle ne le synthétise, qu'elle crée son objet en faisant l'emporter l'œuvre sur l'auteur, il se passe quelque chose de neuf.

Remontons en arrière. En 1971, quand sont lancés les travaux qui allaient mener à la publication du *DOLQ*, l'équipe de direction, composée de Lemire, Blais, Du Berger et Voisine, est entièrement formée de professeurs qui enseignent au Département d'études canadiennes de l'Université Laval, sauf pour Voisine, alors professeur à l'Institut d'histoire de la même université. Ils sont tous les quatre diplômés de cette université. Lemire avait obtenu un diplôme d'études supérieures (D.E.S.) en 1962, avec un mémoire intitulé «*Jean Rivard : un plan de conquête économique*», puis un doctorat ès lettres, soutenu en 1966, avec une thèse qui sera publiée sous le titre *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français* (1970). Blais avait, lui aussi en 1962, déposé un mémoire de D.E.S. sur la poésie de Saint-Denis Garneau («*Un nouvel Icare*») et il allait soutenir en 1973 une thèse publiée depuis sous le titre *De l'ordre et de l'aventure* (1975). Secrétaire des

Archives de folklore de 1964 à 1970, Du Berger allait soutenir, mais plus tard, une thèse de doctorat en ethnologie sur « Le diable à la danse » (1980). Au moment d'entreprendre le *DOLQ*, il avait cependant déjà réalisé avec ses étudiants une série d'enquêtes sur le conte et la chanson folkloriques, et il aurait offert au Département d'études canadiennes les premiers cours portant sur le cinéma et le théâtre¹. Le parcours de Voisine diffère en ce que le professeur n'appartient pas au même département que les trois autres et en ce qu'il a d'abord une formation en bibliothéconomie, spécialité fort utile quand il s'agit de composer un dictionnaire d'œuvres méconnues. Il avait ainsi déposé une thèse sur l'œuvre de Marcel Trudel (1959), et il allait soutenir, plus tard lui aussi, une thèse en histoire sur « Louis-François Laflèche, deuxième évêque de Trois-Rivières » (1978)².

D'emblée, la composition de l'équipe reflète les positions méthodologiques du *DOLQ*. On notera d'abord que le travail est divisé selon les frontières des grands genres de la littérature et

1. La collaboration de Du Berger au *DOLQ* n'apparaît dans aucune notice biographique, ni dans celle que lui consacre le site de Bibliothèque et Archives Canada, où est déposé le fonds Jean Du Berger, ni dans celle que lui consacre Denis Lessard (2007).

2. Dans le portrait qu'il consacre à Voisine, Yves Roby (2001) ne mentionne pas sa participation à la fondation du *DOLQ*.

réparti entre quatre responsables, chacun appuyé par un assistant professionnel. Telle conception de la littérature, qui en fait un « système de genres », présente une taxinomie singulière issue d'une poétique déjà structurale, qui se substitue, on l'a vu, à la catégorie d'auteurs, plus traditionnelle. Elle postule, comme le suggérait Joseph Melançon, que « la littérature se définit par des objets empiriques, en l'occurrence des textes écrits » (1991 : 212). Quand il structure, ainsi qu'il le fait au *DOLQ*, la division du travail, le genre littéraire agit comme la catégorie première de l'entendement, en ce qu'il distingue des régularités particulières qui fondent la pensée littéraire.

Or, si les genres narratifs (roman, conte et nouvelle) et les genres poétiques sont pris en charge par des spécialistes (Lemire et Boivin pour les genres narratifs, Blais et Champagne pour la poésie), le théâtre et l'essai sont confiés à des professeurs qui sont déjà alors en train de réorienter leur carrière vers l'ethnologie et l'histoire et qui n'ont jamais publié d'études (thèses, livres ou articles) sur les écrits dont ils sont les responsables, envisagés sous un angle précisément littéraire. L'état de développement des études littéraires est alors tel que ces deux genres limitrophes – limitrophes en ce qu'ils désignent des pratiques d'écriture qui en regard de la littérature présentent des caractères d'hétérogénéité, voire d'hétéronomie – ne trouvent guère

de spécialistes en études canadiennes et qu'ils sont appréhendés précisément d'un point de vue hétéronome : les textes dramatiques sont ramenés à leur potentiel de performance scénique et l'essai est d'abord et avant tout conçu comme une prose d'idées.

Cette hétéronomie est néanmoins ce qui caractérise à l'époque le Département d'études canadiennes. En 1971, Lemire est le directeur de ce département créé en 1963. À ce poste, il succède à Luc Lacourcière. La réputation acquise par Lacourcière dans le domaine de l'ethnologie est si importante que peu se souviennent qu'il fut d'abord un professeur de littérature française. En effet, diplômé de l'École normale supérieure de l'Université Laval en 1934 (avant la fondation de la Faculté des lettres), Lacourcière y fut l'élève d'Auguste Viatte, qui l'avait envoyé enseigner la littérature française en Suisse et encouragé à inscrire à la Sorbonne le sujet d'une thèse qu'il aurait préparée sous la direction de Daniel Mornet : « Maupassant conteur et son régionalisme », thèse restée inachevée. Rentré en 1937, en quête d'emploi (un laïc n'enseigne pas alors dans les collèges classiques), il rencontre Marius Barbeau et, doté d'une bourse de la Fondation Carnegie, il entreprend une recherche sur la chanson. En 1940, il est nommé professeur de langue et de littérature françaises à l'Université Laval puis, en 1944, il obtient une chaire de folklore. Dès lors, il partage son temps entre

l'enseignement de la littérature française, de la littérature canadienne et du folklore tout en poursuivant ses travaux avec Barbeau, qui l'initie aux techniques d'enquête sur le terrain. Toute sa vie, il a partagé son effort de recherche entre les Archives de folklore, qu'il crée en 1944 et dirige jusqu'en 1975, et la collection «du Nénuphar», publiée par les Éditions Fides, qu'il fonde en 1947 et dirige jusqu'en 1978. Son ami Benoît Lacroix dira de lui qu'il est un «homme double», mais aussi un «homme partagé». Il le cite :

Je suis encore partagé, comme je l'ai été toute ma vie. D'une part je me consacre à finir, avec une assistante, le *Catalogue raisonné du conte populaire français en Amérique du Nord* avec lequel je veux porter la série des *Archives de folklore* à son vingt-cinquième volume! Et d'autre part, j'entends achever l'édition critique des deux Aubert de Gaspé pour la collection du «Nénuphar» (Lacourcière, 2009 : 181 ; cité dans Lacroix, 2010 : 118).

Cette double carrière trouve sa synthèse dans son objet, la culture québécoise, que Lacourcière envisage dans ses deux volets : la culture populaire, objet d'enquêtes ethnologiques de pointe, apprises au contact de maîtres importants : Marius Barbeau, Jean-B. Beck, George Herzog, Patrice Coirault, Arnold van Gennep et Paul Delarue – je cite dans le désordre –, et au fait des recherches les plus contemporaines dans ce domaine ; la culture savante

ensuite, objet de ses travaux d'édition au « Nénuphar », qu'il traite comme un chiffonnier, plus amateur passionné que spécialiste, accumulant détails et documents, faute sans doute d'avoir pu trouver les maîtres à la hauteur de ses ambitions, à part sans doute Viatte. De ce point de vue, le professeur de littérature devenu ethnologue, consacrant sa carrière entière à la recherche sur la culture québécoise, aussi bien populaire que savante, incarne ce que fut le Département d'études canadiennes de l'Université Laval :

En 1963 [...] Luc Lacourcière crée un lieu interdisciplinaire et un cadre pédagogique favorable à l'établissement de rapports féconds entre les recherches dans le domaine de la littérature et celles dans le secteur du folklore. Ses publications reflètent toujours cette vision englobante de la culture d'ici, d'une part, l'édition critique de Nelligan, les nombreuses études sur les De Gaspé et sur Marie-Josephte Corriveau ainsi que l'*Anthologie poétique de la Nouvelle-France, xvi^e siècle* (1966); d'autre part, les articles sur le folklore, le conte, la langue et sur des pratiques ethno-scientifiques comme *A Survey of Folk Medicine in French Canada from Early Times to the Present* (Du Berger, 1989 : 22).

Un réaménagement administratif survenu en 1970 devait remettre en question la forme d'interdisciplinarité qui fondait le Département d'études canadiennes et entraîner la dissolution de ce département. La nouvelle répartition du

savoir mise en œuvre à la Faculté des lettres sépare les études portant sur la culture populaire (l'ethnologie est renvoyée au Département d'histoire, alors sous la direction de Jean Hamelin) et les études portant sur la culture savante (concentrées au Département des littératures, alors sous la direction de Michel Têtu). Cependant, si l'on peut ouvrir ou fermer un département comme on veut, déplacer et replacer les professeurs, on ne peut dissoudre, nier ou réinventer l'expérience acquise. Or, le Département d'études canadiennes avait ses assises propres, son expertise et son expérience qui permettaient la circulation et le transfert des approches, des méthodes et des résultats acquis dans la fréquentation et l'analyse de la culture québécoise. Le premier tome du *DOLQ* porte les marques de cette interdisciplinarité, mais il en montre aussi les limites : de tous les tomes parus à ce jour, il est celui qui a le moins bien vieilli, ne tirant que peu de profit des nouvelles pratiques de lecture qui allaient caractériser les études littéraires dans les décennies suivantes. En 1971, l'équipe du *DOLQ*, récemment formée, représente toujours la logique du Département d'études canadiennes. Elle se scindera rapidement selon la nouvelle logique : Du Berger et Voisine intégreront le Département d'histoire, Blais et Lemire le Département des littératures. Aussi, en 1978, au moment de renouveler son équipe en vue de la préparation du deuxième tome du *DOLQ*, Lemire

fera-t-il appel uniquement à des professeurs du Département des littératures, tous embauchés après 1970, c'est-à-dire après la dissolution du Département d'études canadiennes : Gilles Dorion, André Gaulin et Alonzo Leblanc comme responsables respectivement de l'essai, de la poésie et du théâtre. Néanmoins, l'expertise méthodologique acquise au Département des études canadiennes demeure bien présente chez Lemire, mais sans doute encore plus chez Boivin, qui fut l'élève de Lacourcière, comme lui un homme double, peut-être moins partagé entre le folklore, dont relève son intérêt pour le conte, et la littérature, mais capable d'en réaliser la synthèse à partir de la notion de conte littéraire. Il sera le coordonnateur principal du *DOLQ* avant de prendre la relève de Lemire à la direction, quelques années plus tard. Boivin écrit :

J'ai bien connu le savant professeur et l'illustre chercheur, dès mon arrivée à la Faculté des lettres de l'Université Laval, en 1965. Il était alors le principal animateur du Département d'études canadiennes de même que le directeur des Archives de folklore, qu'il avait lui-même fondées, en 1944 [...]. C'est [...] sous son influence que j'ai entrepris à mon tour une carrière en recherche. J'ai marché dans ses traces, sans toutefois chausser ses bottes de sept lieues. D'abord du côté de Damase Potvin, où j'ai à nouveau croisé Louis Hémon, puis du côté du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, dont il fut l'instigateur, en 1971 (1990 : 82).

En 1971, Lacourcière avait obtenu une bourse Killam qui devait lui permettre de mener à terme une *Bibliographie raisonnée du folklore français d'Amérique* et un *Catalogue raisonné du conte populaire en Amérique du Nord*. Une bibliographie, un catalogue raisonné – jamais terminés l'un et l'autre – et, s'il faut en croire Boivin, un dictionnaire... Or, il existe un lien méthodologique certain entre la conception d'une bibliographie, d'un catalogue raisonné et celle d'un dictionnaire. Aussi la question qui vient immédiatement est-elle celle-ci : s'il en est l'instigateur – et j'ajouterais, d'expérience, l'émittance grise –, pourquoi n'en a-t-il pas été le premier directeur? Revenons aux propos de Lacroix :

Luc Lacourcière éprouve de sérieuses difficultés à composer avec les projets à long terme. Ses impatiences sont celles du savant à l'état pur qui imagine difficilement que l'on puisse lui soustraire une référence ou que l'on accepte d'ignorer un texte, une date, un dossier [...]. Son souci du dernier détail, de la dernière vérification, l'emporte sur tout le reste. [...] Tragique. Même son testament sans cesse remis sur le métier n'est pas signé (2010 : 118).

Souci du détail, de la dernière vérification, quête de la référence, de la date, du dossier. Que voilà les fondements d'une œuvre de nature encyclopédique ! Lacourcière a, en effet, passé sa vie et sa carrière à vérifier, à cataloguer, à

définir. En témoignent son œuvre aux Archives de folklore, mais aussi le travail de l'éditeur à la collection «du Nénuphar» puis la création des collections «Vie des lettres québécoises» aux Presses de l'Université Laval et «Classiques canadiens» chez Fides. On ne peut pas tout faire. Ayant choisi la littérature populaire dans son acception folklorique comme champ de spécialisation, Lacourcière lègue à Lemire et à Boivin le champ de la culture savante. Il me semble, à tort ou à raison, que c'est ainsi que l'un et l'autre ont reçu ce legs et qu'ils ont fait leur la proposition rédigée par Lacourcière en 1942, pour décrire le programme de ce qui allait devenir les Archives de folklore et qui proposait

[u]n inventaire scientifique et complet du folklore, un enseignement qui en ferait valoir toutes les richesses, [qui] rendraient au peuple, dans l'avenir, une partie des biens qu'il nous a légués. Et ce ne serait que pure justice (cité dans Pichette, 2004 : 24).

Le *DOLQ* n'est pas un projet qui aurait pu être nommé les Archives de la littérature. Lemire et Boivin lui ont donné leur couleur propre, l'ont réinterprété, et surtout, ils *ont réalisé* ce projet à long terme, si étranger au tempérament du «maître». Aussi, ai-je toujours considéré qu'un autre des principes fondateurs du *DOLQ*, «réfléter l'activité littéraire de chaque époque d'après l'idée qu'elle-même se faisait de la littérature» (Lemire

(dir.), 1978 : ix), pouvait être lu comme l'adaptation à la culture savante du principe énoncé par Lacourcière : « Rendre au peuple une partie des biens qu'il nous a légués. »

Ainsi se trouvent posées les balises intellectuelles du projet qu'était en 1971 le *DOLQ*. Il reste à en évoquer les conditions de réalisation. Car concevoir un projet, voire un programme de recherche est une chose, le réaliser en est une autre. Dorion rappelle ces conditions :

Croiriez-vous qu'il s'agissait d'une sinécure d'aller quémander à toutes les portes, de presser les organismes subventionnaires de pétitions, de rapports, de lettres de demande, de rencontrer des éditeurs, de les engager à publier cinq tomes d'un dictionnaire qui s'échelonnerait sur près de vingt-cinq ans? (2002 : 9)

Le *DOLQ* a été mis sur pied à une époque où la recherche universitaire était encore laissée à l'initiative individuelle et où le financement était laissé à la discrétion des ministres. Nous n'en étions plus alors au financement par les grandes fondations américaines (la Carnegie et la Rockefeller surtout) qui avaient permis les recherches de Barbeau et Lacourcière, mais nous n'en étions pas encore aux programmes avec jurys que vont instaurer à Québec comme à Ottawa les grands organismes subventionnaires. En 1971, le Conseil de recherches en sciences humaines n'existe pas et le ministère de l'Éducation

du Québec vient tout juste de mettre sur pied le programme Formation des chercheurs et action concertée (FCAC) qui termine son premier exercice. C'est alors au Conseil des Arts du Canada, créé en 1957, que revient le mandat de contribuer au développement de la recherche en sciences humaines et sociales. Parmi ses attributions, rappelle Andrée Lajoie, on relève celle de

pourvoir, par l'entremise de groupements compétents ou d'autre façon, à des subventions, bourses d'études ou prêts à des personnes au Canada pour les études ou recherches dans le domaine des arts, des humanités et des sciences sociales, en ce pays ou ailleurs, ainsi qu'à des personnes en d'autres pays pour des études ou recherches dans ces domaines au Canada (2009 : 17).

Jusqu'en 1975, le Conseil des Arts accorde ses subventions d'abord aux universitaires en congé d'étude ou engagés dans des travaux personnels de brève durée. Depuis 1965, il invite

les professeurs d'université et les universitaires attachés à des établissements de recherche à soumettre des demandes de subventions d'aide à la recherche de plus longue durée dans le cadre normal de leurs activités. Ces demandes se font par lettres ordinaires contre-signées par les autorités universitaires, et non sur des formulaires (qui n'apparaîtront qu'en 1971), et peuvent être acheminées à n'importe quel moment de l'année (Lajoie, 2009 : 18).

Quant au FCAC, rappelons qu'il visait à soutenir *toute* la recherche universitaire, mais d'abord la recherche scientifique, et qu'aucun programme ne s'y adresse spécialement aux sciences humaines et sociales.

Or, entre 1963 et 1971, au moment où Lacourcière dirige le Département d'études canadiennes, l'Université Laval, à l'ère du rectorat de Larkin Kerwin, énonce la volonté nette de développer les études supérieures et la recherche. La restructuration de l'Université, qui renforce les disciplines, va largement contribuer à ce déploiement. Le *DOLQ* représente ce moment de manière particulière puisqu'il marque le transfert, vers les études littéraires, des méthodes de travail, d'enquête et de recherche propres jusque-là aux travaux ethnologiques, faisant fi en quelque sorte de la tradition de recherche littéraire qui reste fondée sur l'érudition – le travail de Lacourcière en est la preuve – et la lecture critique de l'œuvre. Le financement de la recherche en études littéraires suppose, on l'oublie trop souvent, la conception d'un objet, d'une approche, d'une méthodologie visant à réaliser un travail *qui ne pourrait pas l'être sans ce financement*, et les professeurs ont été nombreux à résister à l'inflexion induite par « ces assauts positivistes » (Belleau, 1985 : 34) à leur pratique de la lecture littéraire alors que d'autres ont pu, tel le *DOLQ*, en profiter pour ouvrir et

explorer des territoires neufs, restés vierges jusque-là, précisément faute de moyens.

Toutefois, la nature de l'organisme de financement influe sur les possibles de la recherche. En 1971, le Conseil des Arts du Canada valorise la recherche libre et individuelle, privilégiant la préparation d'études ou d'essais sur la littérature, alors que le programme FCAC prévoit « que ce sont des équipes de recherche qui sont subventionnées » (Gingras et Godin, 1998 : 7), mais il n'a rien prévu pour les sciences humaines et sociales. Lemire rappelle que, s'agissant d'établir le corpus de la littérature québécoise, il aurait été plus logique de s'attacher à cette tâche en commençant par une bibliographie. Toutefois, précise-t-il, « il n'était pas question en 1971 de présenter un projet de bibliographie au Conseil des Arts parce que ce genre de recherche n'était pas agréé » (Lemire, 1978 : 17). Les chercheurs n'étaient pas prêts non plus à envisager une histoire de la littérature québécoise : « [...] il aurait fallu quelque chose qui ressemblât à la grande histoire de la littérature de [Jean] Calvet qui compte plusieurs tomes et qui fouille chacune des périodes de l'activité littéraire » (Lemire, 1978 : 17). De ce point de vue, la conception d'un dictionnaire des œuvres littéraires apparaît comme un compromis :

Il valait mieux nous rabattre sur un genre *d'inventaire* qui aurait le mérite de préférer aux grandes synthèses et aux vues à vol d'oi -

seau, une analyse détaillée de chacune des œuvres, des plus grandes aux plus humbles, sans éliminer au point de départ toutes celles qui ne répondent plus à la mode du jour (Lemire, 1978 : 17).

Le Conseil des Arts du Canada financera ainsi le *DOLQ* pendant cinq années. En 1975, il opère une refonte de ses programmes de financement, mettant un terme aux engagements précédents. Admettons cependant qu'il n'était guère de son mandat de soutenir une recherche requérant des fonds importants pendant une longue durée. Le *DOLQ* tirera profit des nouveaux programmes mis en place par le gouvernement du Québec, qui prend alors la relève du Conseil des Arts « en s'engageant à subventionner le *DOLQ* jusqu'à la fin des travaux » (Lemire, 1978 : 22). Par la suite, le financement du projet suivra le développement de programmes de subventions. Au Conseil de recherches en sciences humaines, créé en 1978, succéderont divers programmes favorisant la recherche concertée en sciences humaines et sociales (Recherche concertée, 1978, Grandes Subventions de recherche, 1983); au FCAC puis au FCAR, divers programmes assurant de plus en plus l'infrastructure des équipes (Équipes et séminaires, 1970, Programmes majeurs de recherche, 1978, Actions concertées, 1984). Le *DOLQ* tirera profit également de plus petits programmes non gouvernementaux qui assurent les périodes difficiles de transition, telle

la subvention du Prêt d'honneur de la Société Saint-Jean-Baptiste, assimilable à une subvention de contrepartie provenant du secteur privé et dont le rôle, à ce titre, reste appréciable.

Au financement de la recherche elle-même, qui relève des organismes précités, il faut ajouter le financement de la publication de chacun des tomes du *DOLQ*. Comme celui de la recherche, le financement de la publication du *DOLQ* suit l'histoire des divers programmes d'aide à la publication et à la diffusion du livre mis en place au ministère des Affaires culturelles et au Conseil des Arts du Canada, notamment le Programme d'aide à l'édition savante, créé en 1941, et administré par le Conseil canadien de recherches sur les humanités (devenu depuis la Fédération canadienne des sciences humaines, puis la Fédération canadienne des sciences humaines et sociales). Toutefois, en matière d'édition, le financement n'est pas la seule exigence. Il fallait une maison d'édition qui puisse assurer l'investissement technique et financier nécessaire à la préparation et à la révision du manuscrit, à l'impression et à la diffusion de chaque volume. Boivin raconte :

Ce projet de dictionnaire a tellement plu à Hubert Aquin, directeur des Éditions La Presse, qu'il offrit de le publier. Une mésaventure entre Roger Lemelin, le grand patron de *La Presse* en ce temps-là, et Hubert Aquin entraîna la démission de ce dernier et l'aban-

don du projet. Les Presses de l'Université Laval prétendant ne pas avoir les reins assez solides pour s'impliquer dans une entreprise d'une telle envergure, c'est le directeur littéraire de Fides, Clément Saint-Germain, qui proposa de publier le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (dans Fessou, 2012).

Le parcours professionnel de Saint-Germain le place alors à la jonction des diverses instances qui allaient déterminer le *DOLQ*. Directeur littéraire chez Fides sous la direction générale du père Paul-Aimé Martin, secrétaire de la Commission d'enquête sur le commerce du livre (la commission Bouchard), directeur du Service des lettres et de l'édition au ministère des Affaires culturelles du Québec, il a, au fil de ces années, joué un rôle de coordination entre les Éditions Fides et les divers services gouvernementaux et ministères. En 1978, Martin est toujours le directeur général des Éditions Fides, mais Maurice Dubé a remplacé Saint-Germain comme directeur littéraire de la maison, et c'est donc lui qui assume la publication du premier tome du *DOLQ* avant d'être nommé directeur général de la maison d'édition. L'édition savante n'a pas alors acquis la réputation de qualité ni même l'expérience qui auraient permis à des presses universitaires de prendre en charge ce type de publication. En revanche, Fides a une expertise en cette matière, certes encore modeste, mais réelle puisque la maison publie la collection « du

Nénuphar», qui compte alors 57 éditions critiques d'œuvres québécoises anciennes et contemporaines (Michon, 1998 : 144), collection longtemps dirigée par Lacourcière et devenue une « collection de référence [dont le standard] a servi de point de repère aux écrivains, aux enseignants et aux chercheurs » (Michon, 1998 : 149). Sans doute que la direction de Fides a compris qu'elle pouvait tirer profit d'un ouvrage de référence assez exigeant pour satisfaire les chercheurs universitaires, mais au langage accessible et à la facture esthétique assez soignée pour plaire aux amateurs éclairés et agir comme un complément de prestige aux autres collections littéraires de la maison qui, outre le « Nénuphar », publie aussi les « Classiques canadiens », dans un format plus à la portée du grand public. Par ces collections – et quelques autres –, Fides s'était constitué « un fonds d'ouvrages susceptibles d'être longtemps réimprimés, un fonds de "valeurs durables", selon le mot de Bernard Grasset » (Boivin, 1988 : 36) et dont le *DOLQ* venait confirmer ou réaffirmer la durée. Devenue à son tour la directrice générale de Fides, Micheline Tremblay confirme que « ce sont ses grandes collections (Nénuphar, etc.) et les ouvrages de référence (*DOLQ* entre autres) qui l'ont fait connaître [la maison Fides] partout au Canada français et en Europe » (1987 : 16).

La recherche est ainsi administrée au Québec (sans doute ailleurs aussi) qu'elle ne

rend jamais compte d'elle-même. Elle est sans sujet et sans histoire, sans historiographe et le plus souvent sans archives. Seuls ses résultats nous sont accessibles. S'il existe quelques chercheurs en sciences humaines et sociales qui tentent de reconstituer l'histoire de la recherche scientifique (au sens de science pure et appliquée) au Canada et au Québec, il n'en existe guère qui s'interrogent sur la trajectoire de la recherche dans les humanités : on ne mord pas la main qui nous nourrit, semble-t-il. Sans doute doit-on aussi en partie à la relative jeunesse des programmes de subventions et d'aide à la recherche le fait que cette histoire ne soit encore présentement qu'un trait de mémoire, de mémoire de chercheurs, quand ceux-ci sont encore là pour en témoigner. Raconter l'histoire du *DOLQ*, vouloir en saisir les sources épistémologiques m'a entraînée non seulement à réfléchir à la conception de la littérature mise en jeu dans l'ouvrage, mais aussi à déployer une sorte de pragmatique de la recherche en études littéraires et à observer comment les structures institutionnelles ont infléchi le travail des chercheurs de cette discipline dans l'histoire de l'université québécoise. Sans doute faut-il d'abord saluer le fait que quelques projets d'envergure aient pu tirer profit de cette restructuration générale qui assure le passage à une certaine modernité universitaire nord-américaine au cours de la décennie 1970. Le *DOLQ* ne fut certainement pas

le seul projet à marquer cette transition – les recherches de Denis Saint-Jacques et de son équipe sur la littérature populaire en fascicules comme celles de Clément Moisan et Joseph Melançon sur l'enseignement de la littérature ont été des projets de même nature en ce qu'ils ont tous contribué à réinventer la recherche littéraire³. Ce serait cependant mettre la sourdine sur le rôle structurant du *DOLQ* dans le développement des études littéraires québécoises dont il a établi le corpus (des œuvres et de la réception critique) et proposé une première lecture d'ensemble.

3. Ce sont là les trois grands projets fédérateurs du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), créé à l'Université Laval en 1994, lui-même l'une des racines de l'actuel Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ).

BIBLIOGRAPHIE

- BELLEAU, André (1985), « Pourquoi je ne demanderai pas de subventions numériques pour des recherches digitales (et vice versa) », *Liberté*, vol. XXVII, n° 2, p. 34-39.
- BLAIS, Jacques (1962), « Un nouvel Icare : contribution à l'étude de la symbolique dans l'œuvre de Saint-Denys Garneau ». Thèse d'études supérieures, Québec, Université Laval.
- BLAIS, Jacques (1973), « La poésie au Québec de 1934 à 1944 : dialectique et métamorphoses des valeurs ». Thèse de doctorat, Québec, Université Laval. Publiée sous le titre *De l'ordre et de l'aventure. La poésie au Québec de 1934 à 1944*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises, n° 14 », 1975.
- BOIVIN, Aurélien (1972), « Bibliographie critique et analytique du conte littéraire québécois au XIX^e siècle ». Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval. Publiée sous le titre *Le conte littéraire québécois au XIX^e siècle. Essai de bibliographie analytique*, Montréal, Fides, 1975.
- BOIVIN, Aurélien (1984), « Inventaire et analyse du conte littéraire québécois suivi, d'études sur la littérature régionale et de quelques chroniques ». Thèse de doctorat, Québec, Université Laval.
- BOIVIN, Aurélien (1988), « L'éditeur de *Menaud* raconte... Entrevue avec le père Paul-Aimé Martin », *Cap-aux-Diamants*, vol. III, n° 4 (hiver), p. 35-36.
- BOIVIN, Aurélien (1990), « Luc Lacourcière (1910-1989) », *Québec français*, n° 76, p. 82.

BOIVIN, Aurélien, *et al.* (1977), « Une entrevue avec Luc Lacourcière », *Québec français*, n° 27, p. 27-31.

D'ALEMBERT, Jean Le Rond ([1751] 1986a), « Dictionnaire », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (articles choisis)*, t. I, chronologie, introduction et bibliographie d'Alain Pons, Paris, Garnier-Flammarion, p. 330-332.

D'ALEMBERT, Jean Le Rond ([1751] 1986b), « Discours préliminaire », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (articles choisis)*, t. I, chronologie, introduction et bibliographie d'Alain Pons, Paris, Garnier-Flammarion, p. 74-184.

Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays. Littérature, philosophie, musique, sciences, préface d'André Maurois, Paris, Société d'édition de dictionnaires et encyclopédies (S.E.D.E.), Laffont-Bompiani, 1952-1954, 4 vol.

DORION, Gilles (2002), « Maurice Lemire : le véritable initiateur de la littérature québécoise », *Lettres québécoises*, n° 108, p. 8-9.

DU BERGER, Jean (1980), « Le diable à la danse. Étude d'un corpus de légendes sur le Diable justicier ». Thèse de doctorat, Québec, Université Laval. Publiée sous le titre *Le diable à la danse*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Ethnologie de l'Amérique française », 2006.

DU BERGER, Jean (1989), « Un grand maître de la tradition : l'ethnologue Luc Lacourcière », *Cap-aux-Diamants*, vol. IV, n° 4, p. 19-22.

- FESSOU, Didier (2012), « *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* : les coupes fédérales font mal [Entretien avec Aurélien Boivin] », *Le Soleil*, 17 juin, [En ligne], [<http://www.lapresse.ca/le-soleil/arts-et-spectacles/livres/201206/16/01-4535670-dictionnaire-des-oeuvres-litteraires-du-quebec-les-coupes-federales-font-mal.php>], (16 octobre 2014).
- GINGRAS, Yves, et Benoît GODIN (1998), « Le Québec en quête d'une politique de la science », *La recherche (supp.)*, n° 309 (mai), p. 6-10.
- HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI (1976), *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides.
- LACOURCIÈRE, Luc (2009), *Essais sur Émile Nelligan et sur la chanson populaire*, édition préparée par André Gervais, Montréal, Fides.
- LACROIX, Benoît (2010), « Luc Lacourcière, un homme partagé », *Rabaska. Revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. VIII, p. 118-121.
- LAJOIE, Andrée (2009), *Vive la recherche libre. Les subventions publiques à la recherche en sciences humaines et sociales au Québec*, Montréal, Liber.
- LAMONDE, Yvan (1978), « Comptes rendus », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XXXI, n° 4, p. 586-589.
- LEMIRE, Maurice (1962), « Jean Rivard : un plan de conquête économique ». Thèse d'études supérieures, Québec, Université Laval.
- LEMIRE, Maurice (1966), « Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français »,

Thèse de doctorat, Québec, Université Laval.
Publiée sous le titre *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres canadiennes, n° 8 », 1970.

LEMIRE, Maurice (1978), « Le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Conférence prononcée devant la Société bibliographique du Canada le 9 juin 1977 », *Cahiers de la Société bibliographique du Canada*, vol. XVI, p. 17-22.

LEMIRE, Maurice (dir.) (1978), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 1 : *Des origines à 1900*, Montréal, Fides.

LESSARD, Denis (2007), « Jean Du Berger et la passion de la parole », *Mnémo*, vol. X, n° 4 (printemps), [En ligne], [<http://www.mnemo.qc.ca/spip/bulletin-mnemo/article/jean-du-berger-et-la-passion-de-la>], (16 octobre 2014).

MELANÇON, Joseph (1991), « La problématique de la littérarité », dans Louise MILOT et Fernand ROY (dir.), *La littérarité*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 209-218.

MICHON, Jacques (1998), *Fides. La grande aventure éditoriale du père Paul-Aimé Martin*, Montréal, Fides.

PICHETTE, Jean-Pierre (2004), « Luc Lacourcière et l'institution des Archives de folklore à l'Université Laval. Autopsie d'une convergence », *Rabaska. Revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. II, p. 11-29.

ROBERT, Lucie (1982), *Le manuel d'histoire de la littérature canadienne-française de M^{re} Camille Roy*,

Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

ROBERT, Lucie (1996), «Edmond Lareau : codifier la littérature», dans Aurélien BOIVIN et Gilles DORION (dir.), *Questions d'histoire littéraire. Mélanges en hommage à Maurice Lemire*, Québec, Nuit blanche éditeur, p. 77-94.

ROBERT, Lucie (2002), «Littérature générale», dans Paul ARON *et al.*, *Dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, p. 339 ; deuxième édition revue et augmentée, 2004 ; troisième édition augmentée et actualisée, 2010.

ROBERT, Lucie (2004), «L'histoire littéraire d'un "pays incertain"», *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. XXXVIII, n° 2 (printemps), p. 29-43.

ROBY, Yves (2001), «Nive Voisine : un portrait», *Études d'histoire religieuse*, vol. LXVII, p. 13-20.

TREMBLAY, Micheline (1987), «Les cinquante ans de Fides : interview avec Micheline Tremblay, directrice», *Lettres québécoises*, n° 46, p. 15-17.

VOISINE, Nive (1959), «Bio-bibliographie analytique de l'œuvre de Marcel Trudel, docteur ès lettres». Thèse de bibliothéconomie, Québec, Université Laval.

VOISINE, Nive (1968), «Jules-A. Brillant et le Bas-Saint-Laurent». Thèse d'études supérieures, Québec, Université Laval.

VOISINE, Nive (1978), «Louis-François Laflèche, deuxième évêque de Trois-Rivières». Thèse de doctorat, Québec, Université Laval.

Marie-Pier Luneau et Josée Vincent

Université de Sherbrooke

D'UN DICTIONNAIRE À L'AUTRE :
PENSER L'HISTOIRE LITTÉRAIRE
ET L'HISTOIRE DU LIVRE AU QUÉBEC

Au cours des années 1970, une équipe de chercheurs dirigée par Maurice Lemire amorçait un travail colossal, qui allait se poursuivre jusqu'à nos jours. Le but consistait à établir le corpus de la littérature québécoise et à le présenter sous la forme d'un dictionnaire, en vue de le rendre plus accessible. Dans l'introduction au premier tome, on décrit le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec (DOLQ)* comme un « ouvrage de références sur toutes les œuvres qui peuvent constituer le corpus de la littérature québécoise, sans égard pour leur popularité ou leur qualité », et sans pourtant « assimiler ce corpus à un simple catalogue d'imprimés » (Lemire (dir.), 1978 : IX). Plus de quarante ans plus tard, ces objectifs ont non seulement été atteints, mais ils ont été largement dépassés, le *DOLQ* demeurant encore aujourd'hui la référence incontournable pour quiconque s'intéresse à la littérature québécoise.

Certes, la valeur du *DOLQ*, qui réside d'abord dans l'inventaire des œuvres québécoises qu'il offre aux chercheurs, ne s'arrête pas là. Nous verrons dans le présent article que les acquis permis par le *DOLQ* se mesurent aussi en dehors du cadre bibliographique. Ils soulèvent en réalité une réflexion d'ordre épistémologique sur la définition même de la littérature québécoise. Nous verrons ensuite comment des projets menés à l'Université de Sherbrooke par des chercheurs du Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec (GRÉLQ), notamment l'*Histoire de l'édition littéraire au Québec au xx^e siècle* et le *Dictionnaire des gens du livre au Québec*, se sont inspirés du *DOLQ* et de la démarche conçue par l'équipe de chercheurs rassemblés autour de Maurice Lemire et d'Aurélien Boivin. C'est d'ailleurs en tant que directrices actuelles du GRÉLQ que nous tenons à rendre hommage aux membres de l'équipe du *DOLQ*, véritables pionniers de l'histoire littéraire du Québec. Notre article, qui s'éloigne volontairement de l'analyse scientifique, vise à mesurer le legs de nos confrères et à poursuivre la réflexion qu'ils ont engagée en soulevant à notre tour les enjeux que pose l'arri-mage entre histoire littéraire et histoire du livre, dans le cas du Québec.

LES ACQUIS PERMIS PAR LE *DOLQ*

LES APPORTS D'ORDRE BIBLIOGRAPHIQUE :
CONSTITUER DES INVENTAIRES

Le *DOLQ* est d'abord un outil de recherche qui fournit des renseignements factuels sur les œuvres québécoises produites des origines à 1990. L'établissement de cet inventaire ambitieux était d'autant plus nécessaire (et d'autant plus difficile à réaliser) que les titres publiés avant 1968 n'avaient pas été soumis au dépôt légal. Véritable travail d'archéologie, la tâche n'aura pas été vaine, puisque les huit tomes du *DOLQ* permettent aujourd'hui de mesurer l'ampleur de cette littérature dont lord Durham avait remis en question l'existence et, qui plus est, la pérennité. Que l'on puisse reprocher au *DOLQ* de ne pas être totalement exhaustif, que l'on soit d'accord ou non avec les critères qui gouvernent la sélection des œuvres, peu importe. L'inventaire des œuvres offert par le *DOLQ* demeure le point de départ de toute recherche en littérature québécoise.

Le *DOLQ* est aussi, en quelque sorte, un répertoire biobibliographique des écrivains québécois, puisque chaque notice consacrée à la première œuvre d'un auteur est précédée d'une courte biographie. Absolument fondamental, ce travail de recension et d'identification des auteurs québécois aura permis de découvrir les

caractéristiques de cette population et d'en suivre l'évolution, des tout premiers écrivains missionnaires aux représentants de la génération X. Les renseignements contenus dans le *DOLQ* viennent d'ailleurs compléter d'autres sources, notamment le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, dont la sélection ne repose pas sur les mêmes critères et qui n'a pas été mis à jour après sa parution.

Le *DOLQ* inclut également, à la suite de chaque notice, une liste de références. Celle-ci offre un portrait de la couverture médiatique au moment de la parution de l'œuvre, ainsi qu'un relevé des études qu'elle a suscitées. Toujours utilisées par les chercheurs, ces références permettent d'interroger les diverses significations qui ont été accolées à l'œuvre au fil des ans. On retrouve là la méthodologie et les principes développés par Hans Robert Jauss dans *Pour une esthétique de la réception*, c'est-à-dire l'établissement des lectures successives des œuvres en vue d'une histoire littéraire centrée sur le lecteur.

Dans une perspective plus globale, le *DOLQ* a offert une première bibliographie de la vie littéraire au Québec, en proposant à la fin de chaque tome une liste des «Ouvrages généraux de références» et des «Études à consulter», celles-ci incluant des «Volumes et chapitres de volumes», des «Thèses» et des «Articles de périodiques». Le nombre et la diversité des sources recensées en font l'un des ouvrages bibliographiques les plus

complets de la discipline. Ajoutons que ces listes dépassent le cadre étroit des études centrées sur les textes, pour inclure des documents qui jettent un regard sur l'ensemble des activités littéraires, de la création à la circulation des œuvres et à leur consécration.

Ces inventaires et ces répertoires constituent déjà des sources inestimables, dont la portée est aujourd'hui décuplée par les possibilités de recherches offertes par les versions numérisées des tomes 1 à 4, accessibles sur le portail de Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Mais, la valeur du *DOLQ* ne se limite pas à sa richesse biobibliographique ; elle se mesure aussi par ses nombreux apports épistémologiques.

LES APPORTS ÉPISTÉMOLOGIQUES : « QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE... AU QUÉBEC ? »

Pour établir l'inventaire des œuvres littéraires, les membres de l'équipe du *DOLQ* ont été contraints de se poser une fois de plus l'incontournable question « Qu'est-ce que la littérature ? ». Et quoi qu'en ait dit Roland Barthes, pour ces chercheurs, la littérature n'était pas ce qui s'enseignait ! Rappelons que la littérature québécoise, qui avait fait son entrée dans les départements de littérature des universités avec la Révolution tranquille, était alors bien loin d'avoir le statut de la littérature française et que la plupart des professeurs qui s'y intéressaient, loin de

représenter la majorité, privilégiaient encore l'étude des « grands » auteurs. Or, comme le rappelle l'introduction au premier tome, on cherchait plutôt à éviter d'« ériger une sorte de panthéon littéraire qui eût consacré les œuvres dignes de passer à la postérité » (Lemire (dir.), 1978 : IX). Cette affirmation, qui aujourd'hui semble aller de soi, devait se lire, en 1978, comme une véritable prise de position. L'objectif consistait en effet à retracer toutes les œuvres littéraires, sans égard à leur degré de consécration, et par conséquent, dans le *DOLQ*, *minores* et écrivains consacrés ont eu droit de cité.

L'objectivité de la démarche aura permis à la recherche sur la littérature québécoise de prendre son véritable envol. L'établissement d'un corpus général constituait en effet une étape indispensable, ne serait-ce que pour comprendre comment certains textes avaient pu se démarquer. Et c'est grâce à cet inventaire inclusif que l'on peut maintenant réévaluer les textes et produire de nouvelles hiérarchisations. C'est entre autres ce que proposent Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge dans *l'Histoire de la littérature québécoise*, en affirmant avoir repris le corpus du *DOLQ* pour « en déchiffrer le sens et le contenu, [en] distinguer les œuvres majeures et [...] en montrer l'intérêt à la fois par rapport au contexte d'origine et par rapport au monde actuel » (2010 : 13).

L'équipe du *DOLQ* a aussi cherché à questionner ce que signifiait la notion de littérature pour ses contemporains. Comme le rappelait l'introduction au tome 5,

[j]usqu'alors, personne ne s'était préoccupé de mener une enquête méthodique sur les écrits québécois et d'en constituer le corpus, non pas d'après des impressions personnelles, mais d'après la notion de littérature qui avait cours au moment de leur rédaction (1987 : LXVII).

Les œuvres retenues dans chacun des tomes du *DOLQ* ont donc été sélectionnées en fonction de différentes définitions, chacune marquant une étape du processus de spécialisation du champ littéraire. Par exemple, en retournant aux origines de la littérature québécoise, les chercheurs n'ont eu d'autre choix que d'adopter une perspective très large, incluant des textes dont les visées n'étaient pas *a priori* esthétiques, telles les *Relations* des jésuites et la correspondance de madame Élisabeth Bégon (1748-1753). De la même façon, ils ont jeté un regard englobant sur le *xix^e* siècle, l'histoire et le journalisme étant alors des domaines très proches, pour ne pas dire indissociables, de la littérature. Pour en arriver à inclure les hagiographies, les pamphlets et les diverses monographies historiques qui foisonnent au *xix^e* siècle, les chercheurs du *DOLQ* ont dû se « déprogrammer » de leur propre conception de la littérature. Cette rigueur scientifique a

permis de traduire à la fois la complexité et la richesse des débuts de l'histoire littéraire québécoise. Le récent collectif portant sur *Joseph-Charles Taché polygraphe* se situe dans la continuité de cette entreprise qui fait de la littérature du XIX^e siècle un ensemble hétéroclite, encore tributaire de la « curiosité encyclopédique » du siècle précédent, au cours duquel la notion de littérature, « loin de se limiter à la poésie, au roman et au théâtre, se confondait alors avec l'ensemble des connaissances humaines diffusées par l'écrit » (Goyette et La Charité, 2013 : 45). De fait, la lecture des différents tomes du *DOLQ* rappelle l'idée chère à Clément Moisan, selon laquelle

la littérature qu'on célèbre est éminemment un phénomène esthétique pour autant que l'esthétique n'est pas un caractère inné mais acquis. On prête à la littérature des valeurs qui la constituent mais qu'elle n'a jamais à la naissance (Moisan, 1996 : 16).

À partir du XX^e siècle, le corpus littéraire a toutefois pris assez de consistance pour justifier le fait qu'on s'y restreigne. On allait dès lors s'en tenir aux œuvres littéraires au sens strict, c'est-à-dire aux œuvres relevant des genres littéraires reconnus au cours de la période, sachant que ces catégories allaient elles-mêmes se transformer au fil du temps. Chaque tome présente donc de nouvelles définitions, justifiant les limites du

territoire couvert. Le dernier tome n'échappe pas à la règle et annonce, dans «L'avertissement», que les restrictions qui gouvernent l'établissement du corpus ont été revues, devant «la prolifération des œuvres québécoises publiées entre 1986 et 1990, contrairement à ce qu'on avait prédit avec l'avènement des nouvelles technologies, de l'informatique et de l'Internet en particulier» (Boivin (dir.), 2011 : XV). Notons que les paratextes du *DOLQ* constituent un métadiscours qui révèle en quelque sorte l'évolution, des origines à nos jours, de la définition de la littérature en lien en fonction des transformations successives du champ.

Outre l'importance d'ajuster les critères selon la définition de la littérature avancée à chaque moment de l'histoire, le *DOLQ* a également posé la difficulté d'en définir la dimension «nationale». Tout en mettant en avant le caractère «québécois» du corpus, on devait se montrer encore ici inclusif. L'avertissement du tome 7 stipule que les œuvres retenues doivent remplir au moins deux des quatre critères suivants : avoir été éditées au Québec, avoir été écrites par un Québécois ou une Québécoise ou par une personne ayant décidé de vivre au Québec, viser le Québec comme premier lieu de publication et relever, en tout ou en partie, de l'imaginaire ou du réel québécois. Cette souplesse a permis de prendre en compte des œuvres éditées hors Québec, qu'il s'agisse des premiers écrits de la

Nouvelle-France parus en Europe, le système-livre local n'étant pas encore constitué, ou des œuvres d'écrivains ayant volontairement choisi d'être publiés à l'étranger, le tropisme parisien jouant notamment pour bon nombre d'entre eux : qu'aurait été le *DOLQ* sans l'œuvre d'Anne Hébert ou de Réjean Ducharme ? Mais de la même manière, cette souplesse a commandé, à juste titre, l'inclusion de certains auteurs franco-ontariens et acadiens, voire d'écrivains étrangers – l'exemple de Louis Hémon étant sans aucun doute le plus frappant – puisque « [l]a frontière littéraire obéit à d'autres impératifs que l'appartenance géographique » (Boivin (dir.), 2011 : XV). Plutôt que de s'en tenir à un cadre national déterminé en fonction d'une réalité géopolitique, l'équipe du *DOLQ* aura préféré rendre compte d'une production relevant d'un champ littéraire soumis à des pressions extérieures et dont les frontières, toujours poreuses, n'empêchent ni les œuvres ni les agents de circuler.

En soulevant ces questions d'ordre épistémologique, par son gigantesque travail de recension, l'équipe du *DOLQ* a revendiqué l'élaboration d'une nouvelle histoire de la littérature rattachée à l'évolution de la société québécoise. Ainsi, l'histoire littéraire ne pouvait plus se restreindre à la description des œuvres ni à leur inscription dans les courants littéraires dominants. Elle devait chercher à les situer dans leur contexte de production, de diffusion et de récep-

tion. Autrement dit, l'équipe du *DOLQ* avait bien saisi la nécessité de jeter les bases d'une histoire de la « vie littéraire » pour appréhender pleinement les œuvres.

Dès lors, à la question posée par la problématique du présent ouvrage, qui interroge le rôle joué par le *DOLQ* dans l'essor des études littéraires, une simple réponse s'impose : le *DOLQ* aura été à la fois le témoin et l'acteur du développement des recherches sur la littérature québécoise. Il aura été témoin et acteur en établissant un corpus d'œuvres et d'auteurs, qui montrait l'existence d'une littérature, puis en ouvrant plusieurs pistes d'analyse. Rapidement devenu indispensable pour la recherche universitaire, il aura été un compagnon essentiel à l'enseignement de la littérature québécoise au collégial, voire au secondaire, contribuant ainsi à la reconnaissance ultime de cette littérature par l'ensemble de la société québécoise.

D'UN DICTIONNAIRE À L'AUTRE

À la suite de la parution des premiers tomes du *DOLQ*, des chercheurs, dont plusieurs avaient été membres de l'équipe du *DOLQ*, ont donc entrepris de rédiger une nouvelle histoire littéraire du Québec. C'est ainsi que le chantier de *La vie littéraire au Québec* a été ouvert pour rendre compte de l'apparition et de la circulation des textes au sein de la société québécoise. Partant

des acquis du DOLQ, *La vie littéraire au Québec* appelle à une analyse englobante du champ, s'intéressant aux « conditions d'émergence et [au] cheminement par lequel la littérature acquiert son autonomie et sa légitimation, c'est-à-dire sa reconnaissance sociale » (Lemire (dir.), 1991 : VII).

D'autres chercheurs ont abordé autrement les œuvres. Ainsi, c'est pour pallier « l'absence de recherches poussées » dans « un domaine encore vierge » (1980 : LVII), comme le soulignait Lemire dans l'introduction au tome 2 du *DOLQ*, que le Groupe de recherche sur l'édition littéraire a été créé par Jacques Michon et Richard Giguère au début des années 1980. Notons que dans l'introduction au tome 3, Lemire déplorait de la même manière que

la recherche dans les domaines aussi divers que la radio, la télévision, les librairies, les bibliothèques en [soit] encore au stade monographique [...] et que] l'information beaucoup trop fragmentaire [...] ne nous permet[te] pas d'esquisser un panorama complet (1982 : XI).

Le projet *Penser l'histoire de la vie culturelle* vient aujourd'hui combler ce manque. Mais revenons aux projets d'histoire du livre qui ont émané du GRÉLQ.

DE NOUVEAUX OUTILS POUR FAIRE L'HISTOIRE
DU LIVRE AU QUÉBEC

Dès ses débuts, le projet du *DOLQ* a mis en évidence l'importance de produire des outils bibliographiques pour favoriser l'essor de la recherche en littérature. L'inventaire des titres, qui constituait une première étape, appelait néanmoins l'inventaire des livres, et c'est à cette tâche que s'est attaquée l'équipe du GRÉLQ. Il s'agissait, en d'autres mots, de reconstituer les catalogues des éditeurs littéraires québécois. Le *DOLQ* a servi de point de départ des travaux, mais plusieurs autres sources bibliographiques ont été consultées, en premier lieu les catalogues de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, de Bibliothèque et Archives Canada et des bibliothèques universitaires. L'objectif pour - suivi était de dresser un portrait exhaustif de la production, incluant à la fois les œuvres littéraires et les titres relevant d'autres domaines, rares étant les éditeurs n'ayant publié que de la littérature. Chaque entrée était ensuite complétée « livre en main », pour rendre compte de tous les éléments associés à la dimension matérielle des œuvres, ainsi que des transformations liées aux réimpressions et aux rééditions.

Tout en élaborant ces catalogues, les chercheurs du GRÉLQ se sont intéressés à leurs « créateurs », c'est-à-dire aux éditeurs, ainsi qu'à leurs réalisations. Comme cela avait été le cas

pour le *DOLQ*, le travail de repérage et d'identification ne pouvait se réaliser pleinement qu'en prenant appui sur une multitude de sources, y compris la presse. Pour chaque entreprise d'édition, des dossiers biobibliographiques renfermant des documents divers – des articles de presse aux entrevues, en passant par des archives reconstituées – ont été colligés. Un outil de recherche conçu pour faciliter la consultation des dossiers est désormais accessible sur le site du GRÉLQ¹.

Au fur et à mesure que ce travail avançait, les premières monographies sont parues aux Éditions Ex Libris. L'édition littéraire de 1940 à 1960 a d'abord retenu l'attention des chercheurs, dans un collectif portant entre autres sur les Éditions Bernard Valiquette, les Éditions Variétés, les Éditions Fides et les Éditions Erta. Plusieurs autres études ont suivi et ont servi de base à l'élaboration de *l'Histoire de l'édition littéraire au Québec au xx^e siècle*, parue en trois volumes.

Ces ouvrages ont très tôt permis de constater à quel point les métiers du livre étaient étroitement imbriqués, même au xx^e siècle. Ils ont surtout montré que la production d'une œuvre est le résultat d'un travail collectif, dans lequel l'éditeur joue un rôle crucial, mais néanmoins un travail profondément lié à celui des autres acteurs. Les travaux de Claude Galarneau, de Gilles

1. <http://recherche.flsh.usherbrooke.ca/GRELQ/>

Gallichan et d'Yvan Lamonde (1994 et 1996) avaient déjà montré l'importance des imprimeurs et des libraires aux XVIII^e et XIX^e siècles. D'autres métiers (sinon d'autres périodes) demeuraient toutefois méconnus – pensons à la librairie, à la distribution et à l'imprimerie au XX^e siècle, pour ne nommer que ceux-là. C'est ici que le gigantesque laboratoire de l'*Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, dirigé par Patricia Lockhart Fleming et Yvan Lamonde (2004-2007), est venu combler, en peu de temps, d'immenses lacunes.

Force est pourtant d'admettre que la trajectoire de ces nombreux médiateurs reste encore aujourd'hui nébuleuse. C'est à cette lacune que s'est attaqué le projet du *Dictionnaire des gens du livre au Québec*. L'objectif consiste à recenser les principaux acteurs du système-livre, à retracer leur parcours et à mesurer leur rôle dans l'histoire. Il vise à mettre en lumière ces ouvriers de l'ombre, les J.-Z.-Léon Patenaude, Louvigny de Montigny, Charlotte Guérette et David Rome qui, bien qu'ils aient été oubliés, n'en ont pas moins joué un rôle de premier plan dans l'avènement du système-livre tel que nous le connaissons aujourd'hui.

DE LA LITTÉRATURE COMPRISE SOUS L'ANGLE
DE L'HISTOIRE DU LIVRE

L'équipe du *DOLQ* a montré la nécessité de situer les œuvres par rapport à une définition

historique de la littérature et de les replacer dans leur contexte. Les travaux du GRÉLQ, quant à eux, ont proposé de déplacer la focale vers la matérialité de l'œuvre et de soulever la question du littéraire sous l'angle de l'histoire du livre. Dans la dernière partie du présent article, nous voulons poursuivre la réflexion en dégagant quatre éléments qui, à notre avis, pourraient enrichir la recherche en littérature québécoise.

Le premier élément concerne la nécessité d'étudier les œuvres en fonction de leur réalité éditoriale. Il ne s'agit pas de s'en tenir uniquement aux paratextes, mais d'aller plus loin, comme le proposent Roger Chartier et D. F. McKenzie, c'est-à-dire de considérer tous les éléments matériels d'une œuvre et d'en mesurer les effets de sens. Les spécialistes de la poésie québécoise savent, par exemple, que dans les années 1950, les avancées esthétiques se mesurent autant sur le plan textuel que sur le plan graphique, voire que ces deux plans sont littéralement indissociables, comme en témoigne l'œuvre du poète-typographe-éditeur Roland Giguère. La facture exceptionnelle des recueils de Giguère, parus aux Éditions Erta, ne manque pas d'attirer l'attention des spécialistes et a été le sujet d'un certain nombre d'analyses (Dulude, 2013). Mais le cas de Giguère reste plus ou moins isolé. Or, les supports de l'écrit devraient toujours susciter autant d'attention, la signification d'un texte étant inévitablement liée à sa

matérialité, tout aussi « neutre » qu'elle puisse paraître. Certes, on ne lira pas de la même façon l'édition princeps de *Bonheur d'occasion*, parue en 1945 en deux volumes à la Société des Éditions Pascal, et la dernière édition en format poche publiée en 2009 aux Éditions du Boréal.

L'histoire du livre montre en outre que l'apparition de nouveaux supports entraîne l'apparition de nouveaux agents, la redéfinition des fonctions et la reconfiguration du système-livre. Ces changements touchent directement les genres et les contenus, les succès des *Keitai Shôsetsu* ou « romans mobiles » au Japon en étant un exemple frappant. Savoir comment les textes négocient avec les nouveaux supports de l'écrit demeure sans doute la question cruciale qui se pose à l'heure actuelle, question à laquelle des chercheurs tels René Audet, directeur de la revue *temps zéro*², et Bertrand Gervais, directeur du Laboratoire de recherche sur les œuvres hyper-médiatiques³, tentent de répondre.

Le deuxième élément consiste à percevoir les œuvres comme les composantes d'un ensemble plus vaste, lui aussi porteur de significations. Si l'histoire littéraire privilégie déjà l'étude des œuvres en regard de l'ensemble des textes littéraires, et plus récemment des autres productions culturelles, l'histoire du livre propose de les

2. <http://tempszero.contemporain.info/>

3. <http://nt2.uqam.ca/>

interpréter en tenant compte du fait qu'elles s'inscrivent aussi dans des séries éditoriales. En effet, le catalogue d'un éditeur n'est pas qu'un répertoire de titres destiné au libraire ou au lecteur, il est lui-même un objet signifiant. Il incarne les idées d'un éditeur et, par conséquent, il offre entre autres une représentation de ce qu'est la littérature pour cet éditeur. La thèse de doctorat de Marin Doré (2009), qui analyse le catalogue des Éditions HMH de 1960 à 2003, a montré de façon éloquente comment les divers secteurs de la production éditoriale sont liés, non seulement pour des motifs économiques, mais aussi pour des raisons intellectuelles. On pourrait transposer cette lecture éclairante à plusieurs autres cas, tel celui des Éditions du Jour qui, de 1961 à 1974 (si l'on s'arrête au départ de l'éditeur Jacques Hébert), ont lancé plus d'une vingtaine de collections. Parmi celles-ci, on se souviendra aisément des «Romanciers du Jour» et des «Poètes du Jour», mais peut-être moins facilement des «Idées du Jour», qui compte pour tant près d'une centaine de titres, ou de la «Petite collection», lancée en 1961 et qui reprenait le concept des livres à un dollar expérimenté par Hébert aux Éditions de l'Homme. Aux yeux d'Hébert, il n'existait pas de mauvais genres, les succès remportés par certains titres, qu'ils soient ou non littéraires, venant servir l'ensemble de la production. Car tous ses titres, d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965) aux *Recettes de Janette*

et le grain de sel de Jean (1968), devaient participer à l'avènement d'une société nouvelle. La vision englobante d'un éditeur, qui transparait lorsque l'on étudie un catalogue, devrait être considérée dans l'interprétation des œuvres. Cette proposition renvoie d'une certaine façon à celle qu'a formulée Marc Angenot (1989), voulant que le discours littéraire soit à la fois une composante et un révélateur du discours social. Nous pourrions ajouter qu'une œuvre ne se comprend que par rapport aux autres titres inscrits au catalogue de son éditeur.

Le troisième élément vise à rappeler l'importance, lorsque l'on étudie la littérature, de prendre en considération l'évolution du marché du livre dans son ensemble, tous secteurs de production confondus, plutôt que de s'en tenir au champ littéraire. *L'Histoire de l'édition littéraire au Québec au xx^e siècle* illustre comment la littérature québécoise s'est construite en phase avec le système-livre, en suivant entre autres les aléas du droit d'auteur. Pensons au piratage des succès français, au début du xx^e siècle, une pratique qui a nui à l'émergence d'auteurs locaux, dans la mesure où les éditeurs pirates préféraient publier des valeurs sûres. À quoi bon publier des inconnus, quand la reproduction était tolérée tant dans la presse, avide de feuilletons français, que chez les éditeurs de collections populaires? Il aura fallu l'acharnement parfois presque démesuré d'un Louvigny de Montigny pour conduire

à un changement de culture et faire respecter les droits des auteurs français afin, justement, que s'ouvrent des espaces de publication pour les auteurs canadiens. Or, ce débat, à l'origine de la production littéraire locale, ne peut être pleinement saisi qu'en regard de l'évolution du système-livre au Québec et des liens qu'il entretient avec l'industrie du livre en France. Il se poursuivra d'ailleurs au cours des décennies suivantes, bien après l'adoption d'une nouvelle législation canadienne sur le droit d'auteur dans les années 1920. Ainsi, en 1947, le désaccord entre Jean Bruchési, alors président de la Société des écrivains canadiens (SÉC), et Montigny, représentant canadien de la Société des gens de lettres de Paris, en dit long sur le pouvoir de légitimation qu'ont toujours, à l'époque, les institutions littéraires parisiennes. Bruchési hésite à suivre la suggestion de Montigny, qui permettrait à la SÉC d'adhérer à la Fédération internationale des sociétés d'auteurs et de compétiteurs. L'argument de Bruchési (« Lequel de nos écrivains ne sera pas fier d'être reproduit, sans autorisation, dans un important journal ou une revue de langue française publié à l'étranger? » – cité dans Luneau, 2011 : 186) provoque évidemment l'ire de Montigny, qui lui souhaite aussitôt d'être « personnellement pill[é] par tous les contre-facteurs de la Laurentie, de France et de Navarre » (cité dans Luneau, 2011 : 187). Montigny ne cesse de le répéter pendant la première moitié

du xx^e siècle : pour aider la cause des écrivains canadiens, il aura besoin de l'adhésion de ceux-ci !

Les recherches menées par les membres du Groupe de recherche sur les médiations littéraires et les institutions (GREMLIN), qui prennent en considération un environnement défini non seulement par l'activité littéraire mais, plus largement, par l'activité socioéconomique, se situent ainsi aux carrefours des textes et du contexte, du livre et du marché, et montrent par le fait même la richesse de ces nouvelles voies d'analyse qui réconcilient les approches dites interne et externe. Les membres de l'équipe cherchent en effet à dégager la signification des figurations littéraires reproduites dans la fiction, en les mettant en relation avec l'histoire littéraire et l'histoire du livre. Et les perspectives qu'ils ouvrent sont particulièrement intéressantes, ces figurations renfermant « un savoir spécifique sur la littérature, produit par les acteurs de cet univers » (GREMLIN, 2010 : 7).

Enfin, le dernier élément nous amène à reconsidérer la prémisse voulant que les corpus se définissent en fonction de leur dimension nationale. L'expérience du *DOLQ* avait déjà pointé la difficulté d'établir les critères servant à les circonscrire. Plusieurs chercheurs ont depuis montré l'intérêt d'étudier les zones d'échanges et de transferts, ainsi que les agents qui y gravitent, agents qu'on pourrait considérer comme des

passeurs spécialistes des relations entre cultures et nations. Pensons aux travaux dirigés par Michel Espagne et Michael Werner (1988) sur la notion de transfert, que Hans-Jürgen Lüsebrink a transposée à l'étude des almanachs (2014), et à ceux de Christophe Charle (1992), sur la notion de passeur, reprise par les chercheurs qui ont contribué à *Passeurs d'histoire(s): figures des relations France-Québec en histoire du livre* (Luneau, Montreuil, Mellot et Vincent (dir.), 2010). Pour l'auteur, cela peut signifier par exemple l'importation de postures empruntées à d'autres champs : cette question a notamment été traitée au colloque « Deux siècles de malédiction littéraire : transformations, médiations et transferts d'un mythe » (Brissette et Luneau, 2014).

Aujourd'hui, la plupart des travaux en histoire du livre adoptent d'emblée une perspective transnationale. Ce décloisonnement est en effet essentiel, même (et peut-être surtout) lorsqu'il s'agit de décrire des systèmes-livre locaux, la circulation des imprimés ne connaissant pas de frontières. Le marché du livre au Québec illustre d'ailleurs parfaitement ce phénomène. Rappelons qu'encore aujourd'hui, le marché québécois est dominé par les importations et que, faute de moyens, les éditeurs littéraires n'ont entrepris la longue conquête de leurs parts de marché qu'à partir des années 1920, voire de la Seconde Guerre mondiale. Depuis le début des années 1960, la production éditoriale est soutenue par

les fonds publics alors que le commerce du livre est réglementé, ce qui favorise l'essor de l'industrie locale. Ces conditions particulières font en sorte que la littérature québécoise a subi des pressions socioéconomiques indéniables et qu'elle est toujours sujette à la comparaison avec les autres littératures, notamment la française, auprès de son lectorat.

*
* *

Un regard prospectif sur la recherche en littérature québécoise nous amène donc en conclusion à souhaiter que l'on jette davantage de ponts entre l'histoire littéraire et l'histoire du livre, et ce, au moyen de quatre principales voies : une meilleure prise en compte du contexte éditorial immédiat de l'œuvre littéraire (1), notamment du catalogue dans lequel elle s'insère (2), une double compréhension de l'œuvre littéraire, à la fois partie prenante d'un champ littéraire et d'un système-livre lui-même en évolution (3), un repositionnement de l'œuvre dans une perspective transnationale, tant sur le plan de la circulation même du livre, que sur le plan des transferts culturels (4).

De toute évidence, ces quatre propositions n'auraient pu être formulées sans des travaux fondateurs comme ceux qu'a réalisés l'équipe du *DOLQ*. À partir d'un travail d'inventaire, le *DOLQ* a su reformuler les problèmes à mesure qu'ils se

présentaient, esquisser les réponses, ouvrir les voies de la recherche et fournir les outils nécessaires à ses successeurs. Parmi les legs les plus importants, rappelons l'effort de définition d'une littérature québécoise à la recherche d'elle-même, au fil des époques.

Ainsi, c'est à partir de ces bases essentielles, toujours en dialogue avec les chercheurs du *DOLQ*, que s'est développée la recherche sur le livre. N'ayons pas peur d'affirmer en ce sens que le *DOLQ* a érigé les fondements d'une approche permettant d'appréhender la littérature québécoise dans une perspective systémique. Si, suivant Robert Darnton, nous admettons que l'histoire du livre représente une discipline «située au point stratégique où les autres disciplines – notamment l'histoire, la littérature et la bibliographie – convergent sur des problèmes communs» (1991 : 9), il est permis d'avancer que l'apport du *DOLQ* a constitué un élément fondamental dans l'essor de cette discipline aujourd'hui autonome qu'est l'histoire du livre au Québec.

BIBLIOGRAPHIE

- ANGENOT, Marc (1989), *1889: Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule.
- BÉGON, Élisabeth (1934-1935), *Correspondance 1748-1753*, Québec, Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec (RAPQ).
- BERNIER, Stéphanie, Sophie DROUIN et Josée VINCENT (dir.) (2013), *Le livre comme art. Matérialité et sens*, Québec, Éditions Nota bene.
- BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (2010), *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal. (Coll. « Boréal compact ».)
- BOIVIN, Aurélien (dir.) (2003), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 7 : 1981-1985, Montréal, Fides.
- BOIVIN, Aurélien (dir.) (2011), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 8 : 1986-1990, Montréal, Fides.
- CHARLE, Christophe (1992), « Le temps des hommes doubles », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 39, n° 1 (janvier-mars), p. 74-85.
- CHARTIER, Roger (2005), *Inscrire et effacer: culture écrite et littérature (x^e-xviii^e siècles)*, Paris, Gallimard.
- DARNTON, Robert (1991), *Gens de lettres, gens du livre*, Paris, Seuil.
- DORÉ, Martin (2009), « Le catalogue des Éditions Hurtubise HMH (1960-2003): analyse quantitative, approche historique et modèle d'analyse

- combinée». Thèse de doctorat, Sherbrooke, Université de Sherbrooke.
- DORION, Gilles (dir.) (1994), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 6 : 1976-1980, Montréal, Fides.
- DULUDE, Sébastien (2013), *Esthétique de la typographie. Roland Giguère, les éditions Erta et l'École des arts graphiques*, Montréal, Éditions Nota bene. (Coll. « Convergences ».)
- ESPAGNE, Michel, et Michael WERNER (dir.) (1988), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e et XIX^e siècles)*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations.
- GALARNEAU, Claude, et Maurice LEMIRE (1988), *Livre et lecture au Québec 1800-1850*, Québec, IQRC.
- GALLICHAN, Gilles (1991), *Livre et politique au Bas-Canada, 1791-1849*, Sillery, Septentrion.
- GOYETTE, Julien, et Claude LA CHARITÉ avec la collaboration de Catherine BROUÉ (2013), *Joseph-Charles Taché polygraphe*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- GRÉLQ (1985), *L'édition littéraire au Québec de 1940 à 1960*, Sherbrooke, Département d'études françaises, Université de Sherbrooke. (Coll. « Cahiers d'études littéraires et culturelles », n° 9.)
- GREMLIN (dir.) (2010), *Discours social*, « Fictions du champ littéraire », vol. XXXIV.
- HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI (1989), *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides.

- JAUSS, Hans Robert (1978), *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Mail-
lard, Paris, Gallimard. (Coll. «Bibliothèque des
idées».)
- JÉSUITES (1632-1673), *Relations*, Paris, Cramoisy.
- LAMONDE, Yvan (1994), *La librairie et l'édition à
Montréal, 1776-1920*, Montréal, BNQ.
- LAMONDE, Yvan, et Gilles GALLICHAN (dir.) (1996), *L'his-
toire de la culture et de l'imprimé: hommages à
Claude Galarneau*, Sainte-Foy, Presses de l'Uni-
versité Laval.
- LAMONDE, Yvan, et Patricia LOCKHART FLEMING (2004-
2007), *Histoire du livre et de l'imprimé au Ca-
nada*, Montréal/Toronto, Presses de l'Université
de Montréal/University of Toronto Press, 3 vol.
- LEMIRE, Maurice (dir.) (1978), *Dictionnaire des œuvres
littéraires du Québec*, t. 1: *Des origines à 1900*,
Montréal, Fides.
- LEMIRE, Maurice (dir.) (1980), *Dictionnaire des œuvres
littéraires du Québec*, t. 2: *1900-1939*, Montréal,
Fides.
- LEMIRE, Maurice (dir.) (1982), *Dictionnaire des œuvres
littéraires du Québec*, t. 3: *1940-1959*, Montréal,
Fides.
- LEMIRE, Maurice (dir.) (1984), *Dictionnaire des œuvres
littéraires du Québec*, t. 4: *1960-1969*, Montréal,
Fides.
- LEMIRE, Maurice (dir.) (1987), *Dictionnaire des œuvres
littéraires du Québec*, t. 5: *1970-1975*, Montréal,
Fides.

- LEMIRE, Maurice (dir.) (1991), *La vie littéraire au Québec*, t. 1 : 1764-1805, Québec, Presses de l'Université Laval.
- LUNEAU, Marie-Pier, Sophie MONTREUIL, Jean-Dominique MELLOTT et Josée VINCENT (dir.), en collaboration avec Fanie ST-LAURENT (2010), *Passeurs d'histoire(s) : figures des relations France-Québec en histoire du livre*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- LUNEAU, Marie-Pier (2011), *Louvigny de Montigny à la défense des auteurs*, Montréal, Leméac.
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen (2014), « *Le livre aimé du peuple* ». *Les almanachs québécois de 1777 à nos jours*, Québec, Presses de l'Université Laval. (Coll. « Cultures québécoises ».)
- McKENZIE, D. F. ([1985] 1999), *Bibliography and the Sociology of Texts*, Cambridge, Cambridge University Press.
- McKENZIE, D. F. (1991), *La bibliographie et la sociologie des textes*, préface de Roger Chartier, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie.
- MICHON, Jacques (dir.) (1999-2010), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au xx^e siècle*, Montréal, Fides, 3 vol.
- MOISAN, Clément (1996), *Le phénomène de la littérature*, Montréal, l'Hexagone.
- ROY, Gabrielle (1945), *Bonheur d'occasion*, Montréal, Société des Éditions Pascal, 2 vol.
- ROY, Gabrielle (2009), *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal. (Coll. « Boréal compact »).

Jonathan Livernois

Université Laval

PAPINEAU ET LE LIBÉRALISME
DU XIX^E SIÈCLE À L'AUNE
DE L'INDÉPENDANTISME QUÉBÉCOIS
DES ANNÉES 1970 :
LE RÔLE DU *DICTIONNAIRE DES*
ŒUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC

Plusieurs commentateurs, comme François Ricard et Éric Bédard, ont noté que la culture québécoise des années 1970 avait été marquée par le besoin de faire le bilan, de s'arrêter pour voir le chemin parcouru depuis la Révolution tranquille¹. Nous avons montré ailleurs (Livernois, 2013a et 2013b) que ce travail avait participé d'une sorte d'inquiétude ethnologique ou patrimoniale, d'une volonté de tout conserver du passé au moment où les projets d'avenir – de pays, notamment – étaient plus ou moins flous. La question était (et demeure) pertinente : au-

1. Voir Ricard (2003 : 66) et Bédard (2011 : 126-127).

delà des anathèmes jetés sur l'ancien colonisateur, quelles bases historiques permettraient de construire de façon constructive la culture québécoise ainsi que l'argumentaire indépendantiste et nationaliste? Bref, que faut-il garder et que faut-il brader pour envisager l'avenir?

Parmi les nombreux arrêts sur image des années 1970, on note plusieurs plongées dans le passé chez des essayistes majeurs du Québec. On pensera notamment aux bilans personnels de Fernand Ouellette (*Journal dénoué*, 1974), de Pierre Vadeboncoeur (*Les deux royaumes*, 1978) et de Pierre Vallières (*La liberté en friche*, 1979). Il y a aussi des bilans culturels, comme le numéro double (juin-septembre 1974) de *Main-tenant* consacré à «l'an 20 de la révolution québécoise». Ricard en donne plusieurs autres exemples dans un texte paru dans *L'Inconvénient* en 2003 :

[...] l'*Anthologie de la littérature québécoise* de Gilles Marcotte (1978-1980), les premiers volumes du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (1979-1984), sans oublier le petit «Que sais-je?» de Laurent Mailhot (1974) et tous ces numéros spéciaux de revues locales et étrangères qui ne cessaient de proposer des vues d'ensemble ou des réflexions sur l'évolution et l'état présent de la littérature québécoise, comme ceux de *Liberté* et d'*Études françaises* en 1977, du *Magazine littéraire* en 1978, de la *Revue des sciences humaines* de 1979, de la *French Review*, des *Stanford French*

& Italian Studies ou de la revue allemande *Französisch Heute* en 1980 (2003 : 66).

On aura noté, au passage, l'évocation du *Dictionnaire littéraire du Québec (DOLQ)*, dont le premier tome paraît non pas en 1979 mais en 1978. Il s'agit, en effet, du bilan littéraire le plus ambitieux de l'époque. Dans le présent article, nous voudrions comprendre comment ce travail titanesque s'est inscrit dans le paysage intellectuel des années 1970, comment, surtout, le *DOLQ* a participé du processus culturel d'appropriation de soi (qui passe par une recherche inquiète de tout le passé canadien-français) et de construction du néonationalisme et de l'indépendantisme québécois. Nous porterons, pour ce faire, une attention particulière à la récupération d'un passé longtemps méconnu : le xix^e siècle libéral radical. Se profilera, en filigrane, le portrait de Louis-Joseph Papineau, que les responsables du *DOLQ* n'ont pu méconnaître. Nous le verrons : la fortune du personnage historique témoigne d'un rapport malaisé à l'histoire qui persiste toujours au Québec et que le *DOLQ* semble avoir relayé, fût-ce de manière involontaire.

LA GENÈSE (POLITIQUE) D'UNE PUBLICATION

Le projet du *DOLQ*, lancé à l'Université Laval, marque d'une pierre blanche la connaissance des lettres québécoises. Comme le notait à

l'époque Yvan Lamonde dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*,

il constitue le corpus littéraire québécois, offre des résumés à portée de la main des œuvres publiées au Québec, comprend la bibliographie la plus complète à ce jour sur la littérature québécoise en général et situe surtout, dorénavant, l'*histoire* littéraire dans l'histoire culturelle québécoise et occidentale (Lamonde, 1978 : 586).

Pourtant, les débuts furent laborieux.

Le 7 août 1976, Hubert Aquin, jusque-là directeur littéraire des Éditions La Presse, publie dans *Le Devoir* sa lettre de démission envoyée au président et directeur de *La Presse*, Roger Lemelin. L'expérience semble avoir été douloureuse. Il écrit :

Faire de la colonisation culturelle comme vous le faites, monsieur Lemelin, sous l'égide et au profit de la Power Corporation, mérite d'être dénoncé. L'édition québécoise (c'est l'expérience que j'ai vécue aux Éditions La Presse) est contrée dans la mesure même où elle se veut québécoise. Tout ce qui tend à valoriser le Québec comme entité politique indépendante ou comme culture nationale – et cela même au niveau des productions scientifiques – a été depuis quelques mois brutalement rejeté par vos émissaires. Et je sais pertinemment qu'ils recevaient leurs directives de vous (Aquin, 1976 : 5).

Lorsque l'écrivain évoque des « productions scientifiques », il renvoie assurément à la publication prévue du *DOLQ*, refusée au dernier moment par ses patrons. En effet, le 2 juillet précédent, l'écrivain, dépité, avait envoyé une lettre aux responsables du *DOLQ* leur présentant la situation et leur faisant part de ce qu'il considérait comme une « stalinisation brutale qui assimile l'édition à du colportage et le livre à un objet indifférencié » (dans Massoutre, 1992 : 285). Selon Aurélien Boivin (1976 : 28), ce changement de cap sera d'ailleurs la raison du départ d'Aquin des Éditions La Presse. Cela vint à tout le moins couronner un passage pour le moins houleux dans le « monde merveilleux de Roger Lemelin ».

Ce sont toutes les étapes de la publication du premier tome du *DOLQ* qui furent semées d'embûches : né en 1969 chez Luc Lacourcière, alors directeur du Département d'études canadiennes de l'Université Laval, le projet de dictionnaire fut d'abord financé par le Conseil des Arts du Canada et le ministère des Affaires culturelles du Québec. En 1974, le travail était pour ainsi dire terminé. Maurice Lemire, professeur de littérature québécoise à l'Université Laval et cheville ouvrière du projet, pensa d'abord aux Éditions Fides pour la publication, mais opta finalement pour les Presses de l'Université Laval, qui le firent pâtir pendant un certain temps. En 1975, le Conseil des Arts du Canada décida de ne

plus subventionner la recherche et de ne pas subventionner l'édition du dictionnaire. Aquin prit le relais, mais fut désavoué par les Éditions La Presse. Les Éditions du Boréal Express voulurent publier le dictionnaire, mais son directeur, Denis Vaugeois, fut élu député du Parti québécois avant que le dossier ne soit complété. Le projet du *DOLQ* fut de nouveau dans l'impasse : «Après toutes ces péripéties, nous revenons à notre point de départ, Fides, qui nous édite aux conditions ordinaires. Le nouveau gouvernement assurera la relève du CAC» (Lemire, dans Thério, 1978a : 28).

Dans cette perspective des compressions et du financement, le Parti québécois, au pouvoir depuis novembre 1976, a le beau rôle, tandis que les forces fédéralistes – le Conseil des Arts du Canada et Power Corporation – donnent presque l'impression d'avoir ourdi un complot contre l'héritage québécois. Ce n'est pas un hasard si, dans sa lettre de démission publiée dans *Le Devoir*, Aquin parle de «colonisation culturelle». Le journaliste Jean Royer, rendant compte de la publication du dictionnaire dans *Le Devoir*, ne fait rien pour modifier cette impression de ségrégation éditoriale :

Le projet a été boycotté en cours de route : le Conseil des Arts du Canada, les éditions La Presse et les Presses de l'Université Laval ont tour à tour laissé tomber l'équipe de rédaction. Aujourd'hui enfin, le premier livre du Diction -

naire peut paraître grâce à des subventions des ministères des Affaires culturelles (\$ 50,000 par année) et de l'Éducation (\$ 20,000) ainsi que de l'Université Laval (1978 : 33).

Le journaliste évoque en outre le « soutien moral de Camille Laurin » (1978 : 33). Dans un entretien avec Adrien Thério, Lemire parle en ces termes du Conseil des Arts du Canada : « Tant qu'on a cru que nous engloberions la production anglaise du Québec, on nous toléra, mais dès qu'il devint évident que nous nous limitions à la production française, on déchanta » (1978a : 28). La perspective partisane est sans doute réductrice : il est opportun de rappeler que le Conseil des Arts du Canada refusa de nombreux projets du Canada anglais durant les années 1970². Mais peu importe : le projet du *DOLQ* est payant pour le Parti québécois, qui n'hésite pas à le financer.

Le *DOLQ* correspond notamment aux politiques élaborées la même année dans le *Livre blanc sur la culture* du gouvernement Lévesque, rédigé sous l'égide de Fernand Dumont. Camille Laurin, ministre d'État au Développement culturel, y rappelle que le Québec doit trouver « son propre modèle de développement, son propre dosage d'éléments culturels anciens et nouveaux, grâce auxquels il se reconnaîtra comme étant lui-même » (Ministre d'État au Développement culturel, 1978 : 5). Pour ce faire, il faut

2. Voir Thério (1978b : 4-5).

établir l'inventaire de nos richesses. Ainsi le *DOLQ* est-il un outil indispensable pour découvrir l'héritage littéraire du Québec, y compris le passé libéral radical du pays. Il y a là, nous le verrons, un fort potentiel mémoriel pour les néo-nationalistes et les indépendantistes.

LE XIX^E SIÈCLE RADICAL ET LIBÉRAL DU *DOLQ*

Dès les premières pages du premier tome du dictionnaire, on ne cache pas un intérêt soutenu pour le XIX^e siècle. Dans son introduction, Lemire avertit le lecteur :

Même si le premier tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* porte en grande partie sur la littérature de la Nouvelle-France, nous n'avons pas cru nécessaire de nous y attarder dans cette introduction, les œuvres marquantes de cette littérature ayant déjà fait l'objet d'études particulières et souvent d'éditions savantes (1978 : XII)³.

Sans préjuger de la teneur nationaliste ou révolutionnaire de son intérêt pour le XIX^e siècle, on doit tout de même noter que le *DOLQ* s'inscrit ainsi dans l'effort historiographique de l'époque qui consiste à reconnaître autre chose dans ce XIX^e siècle qu'«un désert vide de toute pensée

3. Lemire le répétera dans une entrevue avec Thério : « Relativement moins étudiée était notre littérature du XIX^e siècle et c'est sur elle qu'ont porté sur tout nos efforts » (1978a : 27).

démocratique et où les seuls oasis n'abritaient qu'une maigre végétation ultramontaine », pour reprendre l'image de Lamonde (2008 : 51). Rares sont ceux qui, comme Jacques Ferron, avaient alors la conviction que

le xix^e siècle canadien, siècle de notre auto-création par prise de conscience nationale, a[vait] été un siècle de verve et d'abondance, compte tenu du nombre des lecteurs, et qu'avec le xx^e siècle [étaient] apparus des écrivains colonisés, aliénés à leur pays, Nelligan et Paul Morin, dont on n'avait pas idée auparavant (Ferron, [1970] 2006 : 171).

L'effort de reconnaissance de ce siècle a d'abord été incarné par le travail de quelques historiens : on pense à Fernand Ouellet⁴, qui fut assistant archiviste de la Province (où il prit connaissance de la correspondance de la famille Papineau-Bourassa) avant d'enseigner aux universités Laval, Carleton, d'Ottawa et York. À partir des années 1950, ses travaux sur la famille Papineau, d'une très grande sévérité envers le chef du Parti patriote et informés par des concepts psychologiques mal intégrés⁵, furent néanmoins pionniers. Il faut aussi évoquer les travaux de l'historien de l'Université Laval Philippe Sylvain, d'abord frère des Écoles

4. Voir notamment, sur ce chantier de l'histoire, Ouellet (1963 : 48).

5. Voir Rudin (1998 : 176).

chrétiennes puis laïcisé en 1967. Son étude «Libéralisme et ultramontanisme au Canada français: affrontement idéologique et doctrinal (1840-1865)», parue en 1968 dans le collectif *Le bouclier d'Achille*⁶ (Morton, 1968), fut déterminante pour l'étude du libéralisme au Québec. Notons finalement le travail de Jean-Paul Bernard, professeur à l'Université du Québec à Montréal, qui publia en 1971 *Les rouges. Libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIX^e siècle* aux Presses de l'Université du Québec. Tous cherchèrent à définir un XIX^e siècle libéral, sorte de *terra incognita* de l'histoire québécoise. De manière peut-être trop exclusive, selon certains historiens actuels⁷.

L'effort passe aussi par un travail sans précédent de reproduction de textes de l'époque⁸. Parmi des maisons comme Johnson Reprint, l'Étincelle, Fides et Boréal Express, on note Réédition-Québec, qui reproduit à partir de 1968 des textes de patriotes exilés, des essais politiques et sociaux à peu près oubliés ainsi que les premiers textes de la littérature canadienne. Pas de ligne éditoriale précise, mais une plongée vertigineuse dans le XIX^e siècle. De la même manière, à partir de 1969, *Écrits du Canada fran-*

6. Voir aussi la version abrégée du texte de Sylvain (1967).

7. Voir Bédard (2011 : 208-210 ; 2012 : 161-164).

8. Bernard le constate aussi (1983 : 11-12).

çais, revue de création littéraire fondée en 1954, publie des documents d'époque, souvent escortés par des présentations étoffées d'Hubert Perron et d'Yvon-André Lacroix, historien-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale du Québec. Quelques exemples : en 1969, on publie des textes sur « l'échec de l'université d'État de 1789 » ; en 1971, un *Appel à la « majorité silencieuse » contre les patriotes* de Dominique Mondelet, membre de l'Assemblée législative expulsé de la Chambre (1835) ; en 1972, *Le rougisme en Canada : ses idées religieuses, ses principes sociaux et ses tendances anti-canadiennes* de l'abbé Louis-Herménégilde Huot ; en 1974, la « Lettre du curé Chartier, adressée à Louis-Joseph Papineau, en novembre 1839, à Saint-Albans, Vermont » ; en 1976, *l'Analyse d'un entretien sur la conservation des établissements du Bas-Canada, des loix, des usages, etc. de ses habitants* de Denis-Benjamin Viger, cousin de Papineau. Notons finalement un numéro spécial d'*Études françaises*, en août 1973, intitulé « Les démocrates canadiens 1845-1875 » et reprenant des textes de Louis-Antoine Dessaulles, de Louis-Joseph Papineau, de Joseph Doutre et de Joseph-Guillaume Barthe.

Le *DOLQ* n'est pas sans reconnaître ces changements historiographiques majeurs. Ainsi constate-t-on dans plusieurs articles, dans l'introduction du volume et dans la bibliographie générale du dictionnaire une connaissance « à

jour» des études les plus récentes sur le XIX^e siècle libéral. Par exemple, Nive Voisine, professeur d'histoire à l'Université Laval et responsable de la section «essais» du dictionnaire, renvoie, dans la bibliographie de l'article sur l'essai de Barthe, *Le Canada reconquis par la France* (1855), à l'importante monographie de Bernard, *Les rouges* (Lemire (dir.), 1978 : 76). Dans son long article sur *La Lanterne canadienne* (1868-1869) d'Arthur Buies, Kenneth Landry, assistant de recherche au DOLQ, évoque quant à lui le regain d'intérêt pour l'œuvre du franc-tireur. Il est parfaitement au courant des travaux les plus récents sur le sujet, notamment ceux de Jean-Pierre Tusseau et de Sylvain Simard (Lemire (dir.), 1978 : 438). Philippe Sylvain, lui, participe directement à l'entreprise du DOLQ : il est responsable des articles consacrés à Dessaulles, le plus libéral radical des libéraux radicaux. Finalement, Lemire, qui s'est lui-même intéressé à la thématique des rébellions dans le roman canadien-français (1970), fait la part belle aux luttes entre ultramontains et libéraux radicaux dans son introduction au premier tome. Les derniers mots de cette introduction laissent d'ailleurs le lecteur perplexe :

On peut donc conclure, du moins pour le moment, que la pauvreté de notre littérature au siècle dernier ne vient pas d'abord de l'indifférence à l'égard des lettres, ni de l'ignorance des grands courants de pensée, ni en -

core d'un manque de talents, mais bien d'un univers psychologique à caractère surtout négatif où l'on préfère l'inaction à l'erreur. Il est vraiment curieux que les Canadiens – si audacieux par ailleurs, – se soient ainsi transformés en défenseurs de l'orthodoxie (1978 : XLIII).

La chute surprend : Lemire feint de ne pas comprendre que cette qualité d'audace qu'on confère aux premiers Québécois depuis très longtemps, dans *L'avenir du peuple canadien-français* (Nevers, 1896 : 2, 22, 28 et 65) et dans *La naissance d'une race* (Groulx, 1919 : 195), par exemple, se soit renversée pour bloquer le mouvement de l'histoire. Il y a dans cette remarque ironique qui tranche avec le ton plutôt neutre du texte l'impression que le bon sens de l'histoire a été dévoyé ou, à tout le moins, qu'il aurait pu en être tout autrement pour cet « ancien Québec libre », comme l'écrivait à la même époque Vadeboncoeur (1970 : 51), cherchant justement à réactiver des valeurs anciennes de liberté et d'audace.

D'autres indices, dans le texte de Lemire, donnent à penser que quelque chose s'est rompu autour de 1850. L'historien de la littérature ne peut éviter le jugement de valeur :

La victoire ecclésiastique se fût-elle limitée là, elle n'aurait été qu'un demi-mal ; mais elle entraîna l'effritement des forces de la gauche. Après la condamnation de l'Institut canadien de Montréal, il n'y eut plus que deux partis de

droite qui évoluèrent plus ou moins sous la tutelle de l'Église. Cette victoire eut des conséquences sur l'avenir de la littérature, si l'on considère qu'en 1860 la plus grande partie de la production restait encore à venir. Les libéraux n'osèrent plus s'exprimer en public ni surtout publier. De temps à autre, ils eurent bien des sursauts de révolte dans les journaux, mais rien de plus (1978 : XXII).

Il est normal de se demander, à la lecture de cet extrait, ce qui aurait pu se passer si, au contraire, la victoire ecclésiastique s'était limitée *là*. Lemire s'aventure lui-même sur une telle voie : « Que serait devenu François-Xavier Garneau, s'il n'avait pas été obligé de remanier la première édition de son *Histoire* conformément aux canons de l'orthodoxie ? » Ou encore :

Arthur Buies, le franc-tireur de *la Lanterne*, n'aurait-il pas dépassé le niveau des ouvrages de propagande sur les terres de colonisation, s'il avait pu atteindre sa maturité sans subir les éreintements de la critique ? (1978 : XLIII)

L'histoire-fiction de Lemire ouvre sur une série de questions : et si les rébellions avaient été une victoire ? Et si les ultramontains n'avaient pas entraîné « l'effritement des forces de la gauche » ? Évoquer la gauche dans le Québec du XIX^e siècle tient, jusqu'à un certain point, de l'anachronisme. Mais Lemire ne le fait sans doute pas par mégarde : il tire délibérément l'histoire vers le présent dans ce passage. Après tout, l'histoire-

fiction n'a pas d'autre sens : à défaut d'un héritage complet et pour tenter d'en finir avec l'inachèvement des combats politiques de ce siècle, on cherche à pallier les lacunes par un héritage potentiel. Ça aurait pu se passer comme ça...

On observe cette tendance à l'histoire-fiction dans l'histoire des idées au Québec depuis les années 1950 : on en trouve des exemples dans les articles de Pierre Vadeboncoeur et de Jean-Charles Falardeau parus dans *Cité libre* à la fin des années 1950 et au début des années 1960. Ainsi, en 1958, Vadeboncoeur n'hésitera pas à convoquer un « Papineau contemporain » qui aurait « créé un fort mouvement anticapitaliste et lancé contre le consortium du fer le poids apolitique de la classe ouvrière après l'avoir galvanisée de quatre-vingt-douze résolutions socialisantes » (2007 : 82). Toujours dans *Cité libre*, au début des années 1960, Falardeau, dans une série de textes intitulée « Nos classiques retrouvés », évoque à la blague une chaire Arthur-Buies d'économie politique (1960b : 25). Il écrit aussi :

Comment résister à la question qui s'impose malgré soi et ne pas se demander ce que fût devenue notre société si, en 1890, un Léon Gérin avait enseigné à l'université ? Si, à la même époque, d'autres chaires universitaires eussent été occupées par Errol Bouchette, les Edmond de Nevers, les Benjamin Sulte. Grâce à ces hommes, la face de notre province eût sans aucun doute été changée. Nous connaissons quelques-unes des raisons qui les ont

empêchés d'être reconnus, écoutés, suivis. Eux-mêmes ont établi, à temps et à contre-temps, l'inventaire de ces causes. Et, au cas où les choses n'auraient pas tellement changé, il est peut-être utile, pour nous de 1960, de les noter de nouveau (1960a : 27).

À défaut d'un présent satisfaisant, on convoque un présent possible. Celui-ci permet à tout le moins de faire le pont avec le passé, de le revivifier. Dans quelle mesure le *DOLQ* peut-il contribuer à cette tâche? À faire en sorte qu'on réveille les héros oubliés pour que leurs œuvres soient enfin achevées, malgré l'étonnante « inertie » de l'audace évoquée par Lemire?

DES LIMITES « RÉVOLUTIONNAIRES » DU *DOLQ*

Il faut être circonspect avant de tirer du *DOLQ* des appels aux barricades. Même si les libéraux radicaux trouvent une place honorable dans le *DOLQ*, à peu près proportionnelle à leur poids réel dans l'histoire littéraire et politique de l'époque, ils n'y sont pas non plus les héros d'un nouveau panthéon révolutionnaire. Le climat y est pourtant favorable.

C'est tout le mouvement indépendantiste qui cherche à tirer profit du ^{xix}e siècle libéral radical depuis les années 1960 et 1970. Les patriotes (le cas de Papineau est, nous le verrons, plus complexe), Buies, Dessaulles et tous les « rouges » forment une constellation propice, croit-on chez

plusieurs indépendantistes, à l'émancipation du Québec, comme l'historien Serge Gagnon le pressentait déjà en 1966 :

Certains indices laissent croire que l'on tente actuellement d'étoffer le mouvement séparatiste en rappelant à la nation les étapes de notre révolution. Soulignons en particulier la parution de *l'Histoire de l'insurrection au Canada* de Louis-Joseph Papineau (Éd. d'Orphée 1963). Les commentaires d'introduction soulignent que cette publication est faite dans le but d'aviser le mouvement séparatiste actuel. Il y aurait bien d'autres exemples à citer. Jamais le Canada n'a été aussi curieux de son aventure révolutionnaire⁹ (1966 : 9).

En 1979, l'historien Jean-Paul de Lagrave, qui dénonçait depuis deux ans la récupération de Maurice Duplessis et de Lionel Groulx par le Parti québécois¹⁰, se tourne cette fois vers les rébellions :

Dans le cas des Patriotes de 1837-1838, un travail de récupération est en cours qui les donne comme ancêtres à ceux qui prônent l'indépendance du Québec, que ce soit dans la clandestinité ou dans la légalité (1979 : 4).

Par exemple, en 1977, le gouvernement avait donné le nom de «chemin des Patriotes» à la route 133 qui longe la rivière Richelieu. Le

9. Voir aussi à ce propos Bernard (1983 : 11-12).

10. Voir de Lagrave (1977 et 1978).

député et poète Gérald Godin réagira quelques jours plus tard à l'attaque de Lagrave : « [...] prendre en main son gouvernement, on appelle ça, dans le gouvernement actuel du Québec : réaliser la souveraineté. D'où la filiation entre Louis-Joseph Papineau et le Parti québécois » (Godin, [1979] 1993 : 204).

Certes, un dictionnaire n'a pas à faire œuvre de prosélytisme et n'est pas au service du nationalisme québécois. Outre ce verrou de scientificité (lequel saute tout de même ça et là), il y a quelques « limites » à un tel usage du *DOLQ*. De manière anecdotique, donnons l'exemple de l'article consacré à la nouvelle « Le rebelle » (1841) de Régis de Trobriand, parue d'abord en 1842 et dont le texte fut repris en 1968 par Réédition-Québec. Le rédacteur de l'article, David M. Hayne, professeur de littérature à l'Université de Toronto, considère le texte comme médiocre, mais montre que son sujet – les rébellions de 1837 de 1838 – le sauve de l'oubli. On devine l'exaspération de l'homme devant la récupération de ce texte par la maison d'édition, comme si celle-ci avait tout bonnement obéi à des intérêts nationalistes – le retour aux patriotes – plutôt qu'à des impératifs de qualité littéraire. Ainsi Hayne écrit-il :

Grâce pourtant à ses pages sur les « troubles » de 1837-1838, *le Rebelle* s'est vu tiré de l'obscurité à trois reprises depuis 1842 : en 1860 dans *le Littérateur canadien*, en 1882 dans *les*

Nouvelles Soirées canadiennes de Louis-Hippolyte Taché, et en 1968 dans un fac-similé à peine lisible (1978 : 624).

De manière plus importante, on note également dans le *DOLQ* une absence de références un tant soit peu substantielles au principal lieu de promotion du libéralisme après 1840 : l'Institut canadien de Montréal, fondé en 1844 et mort d'épuisement en 1880. Entre 1845 et 1871, on y a pourtant entendu 128 conférences publiques, 68 « essais » (conférences privées faites par des membres pour les autres membres de l'Institut) et 213 débats et discussions (Lamonde, 1990 : 17). Plusieurs textes de ces prises de parole furent publiés dans des périodiques comme *La Minerve*, *L'Avenir* et *Le Pays*. Lamonde, dans son compte rendu du premier tome du *DOLQ* publié dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, avait déploré cette absence :

[...] malgré des mentions occasionnelles et la place faite à E. Parent, à une publication de P. Lemay (p. 250), le *DOLQ* a sous-estimé la réalité des « lectures » et conférences publiques au 19^e siècle ; alors qu'il donnait consistance à des genres ou à des auteurs, qu'il faisait ressortir la cohérence d'un type de récit ou de publication, le *DOLQ* où l'on connaît bien pourtant la presse, n'a pas « reflété » la littérature du 19^e siècle à tout le moins en ce qui concerne l'intérêt des contemporains pour ces « lectures » orales très souvent imprimées dans la presse (1978 : 589).

Une dernière limite se profile : l'appréciation du rôle de l'homme politique le plus important du XIX^e siècle canadien-français : Papineau. Le *DOLQ* témoigne tout à coup de certaines incapacités québécoises.

CONCLUSION : LA PLACE DE PAPINEAU DANS LE *DOLQ*

L'héritage de Papineau est lourd. Au cours des années 1960, il n'est guère célébré. Exemple parmi tant d'autres : Vallières, dans *Nègres blancs d'Amérique*, parle de la « désertion de Papineau » et de sa prétendue compromission après 1840 : « Même Papineau fit amende honorable, avant d'être réhabilité officiellement et de devenir seigneur de Montebello (belle carrière de révolutionnaire !) » ([1968] 1969 : 34 et 35). Au Front de libération du Québec, il y aura une cellule Chénier, mais pas de cellule Papineau. Pourtant, Vallières écrira vingt ans plus tard qu'il fait partie, avec d'autres felquistes, des « héritiers de Papineau¹¹ ». Volte-face idéologique ? On trouve

11. « Pendant les années soixante et soixante-dix, les indépendantistes québécois, et plus particulièrement les militants du Front de libération du Québec (F.L.Q.), se sont considérés eux-mêmes comme *les héritiers de Papineau* et des patriotes révolutionnaires. À l'instar des insurgés de Saint-Denis, Saint-Charles et Saint-Eustache, leurs ancêtres passionnés et idéalistes, ils ont voulu arracher la société québécoise à sa dépendance et à son isolement. Comme eux, ils se sont

une situation analogue chez Aquin. En 1965, dans «L'art de la défaite», il écrit à propos du chef patriote :

À la veille de mourir sur l'échafaud, Chevalier de Lorimier écrivait à ses enfants que le crime de leur père était son «irréussite»! Quelle lucidité comparée aux hésitations d'un Papineau, à son exil rapide à la veille du combat et à l'autojustification pénible qu'il a écrite de Paris! (Aquin, 1965 : 41)

Trois ans plus tard, dans sa préface à l'*Histoire de l'insurrection du Canada* publiée par Leméac, il semble plus enthousiaste :

Pendant plus de vingt ans, Papineau réclama pour ses compatriotes rien de moins que ce qu'on appelle aujourd'hui «l'autodétermination». C'est d'abord cette image qu'il convient de se faire de cet homme : il a été le premier chef national des Canadiens français, le premier après la Conquête, mais aussi le plus audacieux car il a réclamé le contrôle intégral du gouvernement qui régissait les destinées du Bas-Canada, et cela, alors même qu'il était sous l'égide des conquérants anglais (1995 : 240).

battus, souvent avec acharnement et très peu de moyens, pour la souveraineté politique et la révolution sociale. Comme eux également, hélas, ils ont échoué, vaincus par le rapport inégal des forces en présence» (Vallières, 1986 : 11).

Que se passe-t-il? On peut poser l'hypothèse que la mémoire de Papineau est difficile à supporter mais impossible à retrancher. Elle dit autant l'achèvement raté que l'inachèvement atavique des Québécois, leur indécision, leur ambivalence, même. Ne l'oublions pas : Papineau fut un homme des Lumières et un seigneur. Chef de la rébellion en exil à Paris, il passa ses journées aux Archives de la Marine pour préparer une histoire de la Nouvelle-France qu'il écrirait ou qu'il ferait écrire. Étrange miroir courant le long de notre destin, l'homme politique est à la fois souvenir d'un achèvement possible et image insoutenable de l'inachèvement, d'un tiraillement entre la modernité et l'Ancien Régime. La rébellion est demeurée inachevée, éloignant irrémédiablement ces radicaux dont on peinera sans doute à renouveler les combats. On comprendra que le lien entre les indépendantistes des années 1970 et les libéraux radicaux ait été si peu aisé à faire.

Lemire, dans le *DOLQ*, est conscient du fait qu'il ne peut éviter l'œuvre de Papineau, même si ce dernier est bien plus un politicien qu'un écrivain. Il le dit bien dans un entretien avec Thério :

Aussi devons-nous faire un spécial dans un article pour rendre compte de ses activités littéraires [celles de Jules-Paul Tardivel]. Il en a été de même pour Louis-Joseph Papineau et Wilfrid Laurier, qui, malgré leur rôle de

premier plan, n'ont pas laissé d'œuvres importantes (1978a : 29).

Il y a tout de même un décalage important¹² entre la présence de Laurier et celle de Papineau dans le *DOLQ* : cinq pages complètes sont consacrées par l'historien Marc LaTerreur à *Wilfrid Laurier à la tribune* (1890) tandis qu'il n'y a que deux très courtes notices écrites par l'historien Jean-Pierre Gagnon à propos de l'*Adresse à tous les électeurs du Bas-Canada* (1827) et de l'*Histoire de l'insurrection du Canada* (1839), d'ailleurs confondues dans la chronologie du volume. D'autres textes, beaucoup plus significatifs, étaient pourtant disponibles à l'époque, notamment ceux qu'a mis en recueil Ouellet dans *Papineau* (Presses de l'Université Laval, 1959). Mentionnons également le testament politique de Papineau sous forme de conférence à l'Institut canadien de Montréal, le 17 décembre 1867, publié dans *Le Pays* entre le 18 et le 28 janvier 1868 ainsi qu'en brochure la même année. Il a même été repris dans le numéro spécial d'*Études françaises* d'août 1973. Tout comme l'*Histoire*, republiée aux Éditions d'Orphée en 1963, chez Leméac et chez

12. Ricard relève la disproportion entre l'importance très relative de *Wilfrid Laurier à la tribune* et le nombre de pages qu'on y consacre dans le *DOLQ* (1978 : 53).

Réédition-Québec en 1968, ainsi que l'*Adresse*, republiée chez Réédition-Québec en 1968.

Le principal problème des notices consacrées aux textes de Papineau est qu'elles ne permettent pas de faire voir toute l'importance de l'homme dans le Bas-Canada de l'époque. Par exemple, la biographie de Papineau qui coiffe l'article sur l'*Adresse à tous les électeurs du Bas-Canada* de 1827 (laquelle n'est pas, d'ailleurs, un texte très important de l'homme politique) est étonnamment silencieuse sur la période qui va de 1815 à 1837. On dirait presque une façon de ne pas faire face aux rébellions, qui demeurent cet objet difficilement gérable, témoignant de l'inachèvement de l'histoire, lequel est souvent comblé par une histoire-fiction. On n'apprendra guère plus de l'article consacré à l'*Histoire de l'insurrection*, où Gagnon ne parle pas des événements en tant que tels, mais bien plutôt de l'héritage historiographique de la position de Papineau.

On peut oser croire que le rapport aux combats libéraux, aux rébellions et à Papineau dans le *DOLQ* témoigne jusqu'à un certain point du rapport difficile que les Québécois avaient à l'époque (et ont encore) avec ce pan de leur passé : leurs souvenirs sont reconnus (surtout grâce aux avancées historiographiques des années 1960 et 1970), mais demeurent désagréables, dans la mesure où ils mettent au jour la possibilité avortée d'une émancipation et le refus

collectif de faire face à la défaite qui s'ensuivit. Cela explique qu'il soit encore difficile de sortir le libéralisme radical du musée afin qu'il alimente des engagements politiques contemporains. Cela explique aussi le fait que l'on consacre cinq longues pages du *DOLQ* à un recueil de discours de Laurier et deux courtes notices à Papineau. Le libéralisme du premier n'a pas fait et ne fera pas le printemps des peuples, c'est le moins qu'on puisse dire. Cela dit, il serait malaisé de reprocher à un dictionnaire d'être, tout compte fait, un reflet de sa société.

BIBLIOGRAPHIE

- AQUIN, Hubert (1965), «L'art de la défaite. Considérations stylistiques», *Liberté*, n^{os} 37-38, p. 33-41.
- AQUIN, Hubert (1976), «Pourquoi je suis désenchanté du monde merveilleux de Roger Lemelin», *Le Devoir*, 7 août, p. 5.
- AQUIN, Hubert (1995), *Mélanges littéraires II. Comprendre dangereusement*, édition critique de Jacinthe Martel avec la collaboration de Claude Lamy, Montréal, BQ.
- BÉDARD, Éric (2011), *Recours aux sources*, Montréal, Boréal.
- BÉDARD, Éric (2012), «Survivre à la défaite de 1837», dans Charles-Philippe COURTOIS et Julie GUYOT (dir.), *La culture des Patriotes*, Québec, Éditions du Septentrion, p. 157-174.
- BERNARD, Jean-Paul (1983), *Les rébellions de 1837-1838. Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, Montréal, Boréal Express.
- BOIVIN Aurélien (1976), «Biographie», *Québec français*, n^o 24, p. 28.
- DE LAGRAVE, Jean-Paul (1977), «Un signe dangereux», *La Presse*, 22 juin, p. 4.
- DE LAGRAVE, Jean-Paul (1978), «Un chanoine à stature de moine médiéval», *Le Devoir*, 10 février, p. 4.
- DE LAGRAVE, Jean-Paul (1979), «La récupération des patriotes», *Le Devoir*, 3 décembre, p. 4.

- FALARDEAU, Jean-Charles (1960a), « Mon ami Léon Gérin », *Cité libre*, n° 26 (avril), p. 27.
- FALARDEAU, Jean-Charles (1960b), « Arthur Buies, l'antizouave », *Cité libre*, n° 27 (mai), p. 25 et 32.
- FERRON, Jacques ([1970] 2006), « Marie Calumet », dans *Chroniques littéraires 1961-1981*, édition préparée par Luc Gauvreau et préface de Ginette Michaud, Montréal, Lanctôt, p. 170-172. (Coll. « Cahiers Jacques-Ferron ».)
- GAGNON, Serge (1966), « Pour une conscience historique de la révolution québécoise », *Cité libre*, n° 83 (janvier), p. 4-19.
- GODIN, Gérald ([1979] 1993), « La démocratie venue du Sud », dans *Écrits et parlés I. 2. Politique*, édition préparée par André Gervais, Montréal, l'Hexagone, p. 202-206.
- GROULX, Lionel (1919), *La naissance d'une race. Conférences prononcées à l'Université Laval (Montréal, 1918-1919)*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française.
- GROULX, Lionel (1946), *Notre maître, le passé*, première série, Montréal, Librairie Granger frères limitée.
- HAYNE, David M. (1978), « *Le rebelle*, nouvelle de Philippe-Régis-Denis de Keredern », dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 1 : *Des origines à 1900*, Montréal, Fides, p. 622-624.
- LAMONDE, Yvan (1978), « *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 31, n° 4, p. 586-589.

- LAMONDE, Yvan (1990), *Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal (1845-1871)*, Montréal, Boréal.
- LAMONDE, Yvan (2008), *Historien et citoyen. Navigations au long cours*, Montréal, Fides.
- LEMIRE, Maurice (1970), *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- LEMIRE, Maurice (dir.) (1978), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 1 : *Des origines à 1900*, Montréal, Fides.
- LIVRNOIS, Jonathan (2013a), «Le retour du chanoine Groulx malgré Pierre Vallières : l'hypothèse d'une palinodie dans les années 1970», *Recherches sociographiques*, vol. 54, n° 1 (janvier-avril), p. 109-126.
- LIVRNOIS, Jonathan (2013b), «Lire Yvan Lamonde le samedi», dans Jonathan LIVRNOIS (dir.), *Les affluents partagés. À propos de l'œuvre d'Yvan Lamonde*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- MASSOUTRE, Guylaine (1992), *Itinéraires d'Hubert Aquin. Chronologie*, Montréal, Bibliothèque québécoise.
- MINISTRE D'ÉTAT AU DÉVELOPPEMENT CULTUREL (1978), *La politique québécoise du développement culturel*, vol. 1 : *Perspectives d'ensemble : de quelle culture s'agit-il?*, Québec, Éditeur officiel.
- MORTON, W. L. (dir.) (1968), *The Shield of Achilles. Aspects of Canada in the Victorian Age/Le bouclier d'Achille. Regards sur le Canada de l'ère*

victorienne, Montréal/Toronto, McClelland and Stewart.

NEVERS, Edmond de (1896), *L'avenir du peuple canadien-français*, Paris, H. Jouve.

OUELLET, Fernand ([1959] 1970), *Papineau. Textes choisis et présentés par Fernand Ouellet*, deuxième édition, Québec, Presses de l'Université Laval.

OUELLET, Fernand (1963), «Nationalisme canadien-français et laïcisme au XIX^e siècle», *Recherches sociographiques*, vol. 4, n° 1, p. 47-70.

RICARD, François (1978), «Le D.O.L.Q. et la clarification de notre passé littéraire», *Québec français*, n° 30, p. 52-53.

RICARD, François (2003), «Après la littérature. Variation délirante sur une idée de Pierre Nepveu», *L'Inconvénient*, n° 15 (novembre), p. 59-77.

ROYER, Jean (1978), «Aux origines de la parenté...», *Le Devoir*, 11 mars, p. 33.

RUDIN, Ronald (1998), *Faire de l'histoire au Québec*, traduction de Pierre R. Desrosiers, Sillery, Septentrion.

SYLVAIN, Philippe (1967), «Quelques aspects de l'antagonisme libéral-ultramontain au Canada français», *Recherches sociographiques*, vol. 8, n° 3, p. 275-297.

THÉRIO, Adrien (1978a), «Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec», *Lettres québécoises*, n° 10, p. 26-29.

THÉRIO, Adrien (1978b) «Les grands projets d'édition du Conseil des Arts et le Canada anglais», *Lettres québécoises*, n° 12, p. 4-5.

VADEBONCCEUR, Pierre (1970), *La dernière heure et la première*, Montréal, Parti pris/l'Hexagone.

VADEBONCCEUR, Pierre (2007), «Voilà l'ennemi!», *Cité libre*, n° 19, janvier 1958, repris dans *Une tradition d'emportement*, choix de textes et présentations d'Yvan Lamonde et Jonathan Livernois, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 73-83.

VALLIÈRES, Pierre ([1968] 1969), *Nègres blancs d'Amérique. Autobiographie précoce d'un «terroriste québécois»*, nouvelle édition revue et corrigée, Montréal, Éditions Parti pris.

VALLIÈRES, Pierre (1986), *Les héritiers de Papineau*, Montréal, Québec Amérique.

Yvan Lamonde

Université McGill

LE *DICTIONNAIRE DES ŒUVRES*
LITTÉRAIRES DU QUÉBEC : PLUS AXÉ
SUR L'HISTOIRE CULTURELLE QUE
SUR L'HISTOIRE INTELLECTUELLE ?

Il faut pour répondre à la question du titre d'abord trouver une réponse à ces trois questions préalables : quel est le rapport du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec (DOLQ)* à l'histoire culturelle et à l'histoire intellectuelle ? Quel fut l'apport du *DOLQ* à la compréhension des trames intellectuelles du Canada français ? La littérature a-t-elle apporté quelque chose d'unique ou d'incontournable à l'analyse historique des idées ? J'entends par « histoire culturelle » l'histoire des institutions (écoles, collèges, universités, presse, bibliothèques, librairies), de phénomènes (alphabétisation), d'activités (associations, sports, arts de la scène), bref des infrastructures, des médias, des moyens. L'« histoire intellectuelle » ou histoire des idées vise les contenus, l'analyse interne et évolutive d'idées, de notions, de courants d'opinion, de débats et

de polémiques. Il doit être entendu que l'histoire intellectuelle et l'histoire culturelle forment un chiasme, un entrelacement constant. Il n'y a pas d'histoire intellectuelle sans histoire culturelle, d'histoire de texte sans histoire de contexte, d'histoire culturelle sans histoire sociale.

La réponse à ces trois questions ne pourra être qu'approximative, car la détermination par l'équipe des contenus et des collaborateurs n'aboutit pas nécessairement, pour des raisons multiples, à retenir un auteur de premier choix ou à maintenir un titre sans qu'il fût possible de trouver un collaborateur. Dans cette recherche des apports propres au *DOLQ* à l'histoire des idées, il n'est pas non plus facile de départager ce qui me vient intellectuellement des lectures simultanées, à l'époque, du *DOLQ*, de *La vie littéraire au Québec*, des introductions aux éditions d'œuvres publiées dans la Bibliothèque du Nouveau Monde ou des histoires littéraires de Laurent Mailhot ou de l'équipe de Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Nardout-Lafarge et Martine-Emmanuelle Lapointe.

La méthode a consisté à lire et relire les quatre premiers tomes du *DOLQ*¹, à relire les introductions, les entrées, les bibliographies. Il

1. Tome 1 : *Des origines à 1900*, publié en 1978, tome 2 : *1900 à 1939*, publié en 1980, tome 3 : *1940 à 1959*, publié en 1982, tome 4 : *1960 à 1969*, publié en 1984.

convient de rappeler que les travaux préparatoires ont commencé en 1971 et que le responsable des essais était l'abbé Nive Voisine, aidé par Kenneth Landry. C'est donc Voisine qui a concrètement décidé des choix des titres à inclure.

LES BALISES TEMPORELLES ENTRE LA PRATIQUE DE L'HISTOIRE CULTURELLE ET INTELLECTUELLE ET LE *DOLQ*

D'entrée de jeu, il sera utile de rappeler quelques repères temporels entre le début des travaux du *DOLQ* et le décollage de l'histoire culturelle et intellectuelle. Sur une note personnelle qui dit d'où je parle, mon doctorat fut terminé en 1978 (l'année de parution du premier volume du *DOLQ*), et c'est en bonne partie parce que j'ai balisé depuis le domaine historiographique par des bilans et des contrôles bibliographiques que je puis prétendre à l'analyse offerte ici. Sans entrer dans le détail de la production en histoire culturelle et intellectuelle, il faut préciser les paramètres chronologiques suivants :

1966 : Fernand Ouellet, *Histoire économique et sociale du Québec (1760-1850)*

1967 : Pierre Savard, *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis (1851-1905)*

- 1968: Philippe Sylvain, deux contributions majeures à l'ouvrage de W.L. Morton, *Le bouclier d'Achilles*, sur l'antagonisme libéral-ultramontain
- 1970: Claude Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne (1760-1815)*
- 1971: Jean-Paul Bernard, *Les Rouges. Libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIX^e siècle*
- 1974: Yvan Lamonde, découverte et inventaire des archives de l'Institut canadien de Montréal (Lamonde, 1974)
- 1975: Yvan Lamonde, début des travaux sur le phénomène associatif (Lamonde, 1991)
- 1976: Fernand Ouellet, *Le Bas-Canada (1791-1840). Changements structuraux et crise*
- 1983: Yvan Lamonde, premier bilan historiographique sur l'histoire culturelle et intellectuelle (Lamonde, 1983)
- 1984: Yvan Lamonde, première étude en sciences sociales sur l'américanité (Lamonde, 1984)
- 1985- Yvan Lamonde et Esther Trépanier (dir.),
1986: *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*
- 1989: Yvan Lamonde, première bibliographie sur l'histoire des idées (Lamonde, 1989)

- 2000 : Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec*, t. I : 1760-1896
- 2004 : Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec*, t. II : 1896-1929
- 2011 : Yvan Lamonde, *La modernité au Québec*, t. I : *La crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*

À titre de rappel, les principales figures en histoire littéraire comprenaient avant 1984 (date de parution du tome 4) John Hare, David Hayne, Maurice Lemire et Marcel Tirol. Après 1984, on compte Bernard Andrès, Jacques Blais, André-G. Bourassa, Micheline Cambron, Annette Hayward, Lucie Robert et Denis Saint-Jacques. En histoire culturelle et intellectuelle, les historiens les plus actifs incluaient en plus de ceux qui ont déjà été mentionnés Michel Brunet, Nadia Fahmy Eid, Elzéar Lavoie et Jean-Pierre Wallot.

LA CONTRIBUTION DES HISTORIENS DE LA CULTURE ET DES IDÉES AU *DOLQ*

On peut relever la contribution de plusieurs de ces historiens aux quatre premiers tomes du *DOLQ*. En 1978, Claude Galarneau, Pierre Savard, Philippe Sylvain et Pierre Tousignant auront contribué au tome 1 (*Des origines à 1900*), tout comme l'historien du catholicisme Nive Voisine et l'étudiant de Fernand Ouellet, Richard Chabot. Galarneau analyse le *Journal d'un voyage en*

Europe (1819) de monseigneur Plessis, Savard explore des titres d'histoire et de Tardivel, Sylvain rédige deux entrées sur des ouvrages de Louis-Antoine Dessaulles et sur *L'Église du Canada* de l'abbé Brasseur de Bourbourg. Voisine rédige de nombreuses entrées sur Joseph-Guillaume Barthe, Chiniquy, les « historiens » Louis-Philippe Turcotte et Antoine Gérin-Lajoie, sur Hector Fabre, Edmé Rameau de Saint-Père, monseigneur Laflèche (sujet de sa thèse de doctorat sous la direction de Sylvain) et sur des ouvrages phares de l'ultramontanisme². Tousignant, qui sera le trop discret historien des idées et des institutions politiques de 1760 à 1791, collabore avec un texte sur *Appel à la justice de l'État* de Pierre du Calvet tandis que Chabot, qui a tôt quitté la recherche historique, situe l'ouvrage de Laurent-Olivier David sur les patriotes.

En 1980, le sociologue Jean-Charles Falardeau collabore au tome 2 (1900-1939) avec des articles sur *Jules Faubert, roi du papier* d'Ubald Paquin, sur *Robert Lozé* d'Errol Bouchette et sur le *Type économique et social des Canadiens* de

2. L'adjoint de Voisine pour les essais, Landry, a rédigé les entrées sur Arthur Buies, les chroniques, les relations de voyage (tome 1), sur l'abbé Louis-Adolphe Pâquet, François Hertel et *Le Nigog* (2), sur des essais littéraires (3) et sur le journalisme, l'histoire canadienne et de la Nouvelle-France (4) en plus de celles sur de nombreux titres moins connus.

Léon Gérin. Galarneau rédige l'entrée sur *Les ecclésiastiques et les royalistes français réfugiés au Canada à l'époque de la Révolution (1791-1802)* de Narcisse-Eutrope Dionne, Lamonde sur des ouvrages de monseigneur Louis-Adolphe Pâquet et du philosophe Hermas Bastien, Lavoie sur *Pensée française* d'Olivar Asselin et *Le petit monde*, chroniques du journaliste Louis Dupire. Savard fait connaître *Compositeur typographe* de l'abbé Stanislas-Alfred Lortie et *Situation religieuse aux États-Unis* de Tardivel. Sylvain collabore avec des entrées sur Aaron Hart, sur *L'Église au Canada* de l'abbé Auguste-Honoré Gosselin et sur *Au diable vert* de l'abbé Armand Yon.

Ces contributions suggèrent trois réflexions : les historiens appelés en renfort collaborent souvent à partir de leurs recherches en cours. On peut par ailleurs s'interroger sur les critères et la pertinence de l'inclusion de certains titres. Retient-on *L'Église au Canada* et *Au diable vert* parce qu'un collaborateur est disponible ou en raison de la signification impérative de ces titres ? Il serait évidemment intéressant de pouvoir évaluer ces choix à partir d'une liste plus exhaustive de titres « littéraires ». Une telle liste existe-t-elle dans les archives du *DOLQ* ? Celles-ci existent-elles ? Enfin, le lecteur d'alors et d'aujourd'hui pouvait commencer à comprendre que le *DOLQ* prolongeait le sens de la littérature pour explorer la philosophie, la sociologie, l'histoire religieuse, les répercussions de la Révolution française au

Bas-Canada, les essayistes (Asselin), la presse et des journalistes.

L'analyse attentive des titres retenus comme « essais » fait voir que les œuvres religieuses de l'époque ne peuvent être que dominantes même si l'on s'interroge sur le critère de leur inclusion. On pense aux *Croix de chaire*, chroniques de sanatorium, aux *Loisirs d'un curé de campagne* dans Bellechasse et l'on comprend que les éditeurs cherchent peut-être à faire place aux œuvres écrites en régions, comme en témoigne clairement *Froment sous la meule* à propos de la misère en Gaspésie, toutes notices rédigées par Voisine lui-même. C'est le cas aussi des notices de Gaston Deschênes sur *Ma paroisse* (Saint-Jean-Port-Joli) ou de René Hardy sur *Pèlerinages dans le passé* de l'abbé Albert Tessier.

Pour le tome 3 (1940-1959), on a demandé à Brunet, qui a rédigé une thèse autour de l'agriculturalisme au Canada français, une notice sur *L'agriculture et l'Église* de l'abbé Jean Bergeron, auteur ultraconservateur à qui Voisine consacre aussi une entrée, le *Corps mystique de l'Anté-Christ*, sur l'anticommunisme. On songe aussi qu'il fallait parfois évoquer des idées répandues mais à partir d'œuvres difficiles à épingler. Et Brunet (*L'indépendance du Canada*) et Pierre Trépanier (*Histoire du Canada depuis la découverte*) abordent des œuvres majeures de l'abbé Lionel Groulx.

Sylvain rédige l'entrée sur les volumes du jésuite Léon Pouliot à propos de monseigneur Bourget, figure militante de l'ultramontanisme à Montréal. Lavoie poursuit son balisage du journalisme avec une entrée sur Louis Francœur (*La situation ce soir*). Yves Roby, formé à Rochester par Mason Wade, analyse *Le Congrès américain et le Canada* de Marcel Trudel et *Les Canadiens français et leurs voisins du Sud* de Gustave Lancôt. Trépanier consacre une importante notice à *l'Histoire de la province de Québec* de Robert Rumilly. Outre Falardeau, qui multiplie dans ce tome ses analyses de romans, on fait appel à un historien de l'art, Jean-René Ostiguy, pour des notices sur *Peinture moderne* et *Sur un état actuel de la peinture canadienne* de Maurice Gagnon. C'est un critique littéraire, Jean Fisette, qui rédige l'entrée sur *Refus global*, signe et rappelle de la contribution contemporaine des littéraires et des historiens de l'art (essentiellement François-Marc Gagnon) à l'étude de l'automatisme.

Les historiens des idées sont peu présents dans le tome 4 de 1984, qui couvre la décennie 1960, reflet éditorial de leur absence dans l'étude de l'histoire contemporaine.

DES APPORTS DU *DOLQ* À L'HISTOIRE DES IDÉES

C'est une chose d'observer si et jusqu'à quel point les historiens des idées en émergence ont collaboré au *DOLQ*, qui faisait une place importante aux titres historiques parmi les œuvres « littéraires ». C'en est une autre de scruter ce que les historiens des idées ont pu apprendre des entrées du *DOLQ* de 1978 à 1984.

Pour un historien des idées et pour un historien immanquablement soucieux des sources manuscrites ou imprimées et du contrôle bibliographique des études, le *DOLQ* était rassurant puisqu'il se présentait comme la première systématisation du corpus littéraire entendu en un sens assez large. Pour l'histoire intellectuelle, le *DOLQ* scandait la production, la périodisait. Les historiens étaient invités à situer *L'influence d'un livre*, à inscrire ce premier roman dans la configuration culturelle de la décennie 1830. S'ils connaissaient déjà par les travaux en cours de Sylvain la trame générale du libéralisme et de l'ultramontanisme, la réalité de ces courants d'idées prenait la forme de brochures et de pamphlets : la *Grande guerre ecclésiastique* et *Six lectures sur l'annexion* de Dessaulles, *Rouguisme en Canada* de l'abbé Louis-Herménégilde Huot, *La source du mal de l'époque au Canada* de l'abbé Alexis Pelletier, *Mélanges ou recueil* de Tardivel, *Études sur le mal révolutionnaire en*

Canada de l'abbé Alphonse Villeneuve. Des pistes s'ouvraient, à suivre, à explorer.

Puis, les historiens des idées découvraient les multiples Arthur Buies, celui des *Chroniques*, celui de *La Lanterne*, celui des *Lettres sur le Canada* ou celui des *Réminiscences*. L'anticléricisme avait ses titres: *Mélanges* d'Honoré Beaugrand, *Ruines cléricales* d'Aristide Filiatreault, *Lettres à Basile* de Louis Fréchette.

Au moment où, vers 1975, s'amorçait l'étude systématique du phénomène associatif et de la conférence publique (Lamonde, 1991), le DOLQ incluait parmi les «essais» *Discours prononcés devant l'Institut canadien* d'Étienne Parent. La mise en valeur du genre de l'essai passait par l'inclusion des *Lettres sur le Canada* de Buies et *L'avenir du peuple canadien-français* d'Edmond de Nevers, mais aussi par la prise en compte d'un autre genre de la prose d'idées, la chronique, que ce soit celle de Buies ou de Fabre (Lamonde, 2005). Cette mise en valeur des genres littéraires relatifs à la prose d'idées convainquait l'historien des idées d'inclure dans ses sources les écrivains, la littérature, les genres naturels aux penseurs (essai, chronique). Cet apport du DOLQ se révéla dans toute son ampleur lorsque vint le moment d'étudier le polygraphe canadien-français, l'écrivain, l'auteur à multiples genres, repérable dans le DOLQ et dans d'autres instruments de recherche (Lamonde, 2013).

Une autre perception globale veut que le *DOLQ* ait d'abord été pour l'histoire intellectuelle et pour la discipline littéraire une entreprise d'historicisation de la littérature. Cette entreprise éditoriale monumentale a conféré à l'analyse de la littérature un coefficient d'historicité qui a contribué à faire voir aux historiens que les littéraires pouvaient aussi faire un sérieux travail d'histoire.

C'est peut-être dans le *DOLQ* que Savard a commencé à faire connaître ses travaux sur l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau. Les entrées sur la poésie ont certainement sensibilisé les tenants de l'histoire intellectuelle au romantisme.

DES LIMITES À L'HISTOIRE LITTÉRAIRE ?

On ne peut, quarante ans plus tard, départager clairement ce qu'on percevait alors dans le *DOLQ* et ce que *La vie littéraire au Québec* a appris à mieux voir dans le *DOLQ*.

Le *DOLQ* a certainement mené à la pollinisation de l'histoire des idées ; il a fourni d'importants matériaux (des titres d'époque), il a suggéré que l'essai et la chronique puissent être des sources pour l'étude de la prose d'idées, il a documenté des courants d'idées au moment où l'on commençait à les baliser (romantisme, libéralisme, ultramontanisme). Mais comment le *DOLQ* et *La vie littéraire au Québec* sont-ils

partie prenante de l'histoire intellectuelle? Comment formatent-ils l'histoire des idées?

Pour bien me faire comprendre, je prendrai un dernier exemple, le discours sur le libéralisme (1877) de Wilfrid Laurier, certes repris dans *Wilfrid Laurier à la tribune (1871-1890)* publié par Ulric Barthe en 1890, mais diffusé en brochure en 1877. Le tome 1 du *DOLQ* paraît en 1978 et l'auteur de l'entrée, l'historien Marc LaTerreur, évoque la teneur du discours de 1877 dont l'importance au cœur de l'histoire du libéralisme fut soulignée dans le premier tome de *l'Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)* paru en 2000. Pourquoi n'a-t-on pas vu la piste, vingt ans plus tôt, dans une brochure tout aussi importante que des dizaines d'autres sélectionnées? Il s'agit moins ici de pointer du doigt des lacunes ou des responsables que de savoir comment l'histoire littéraire «devance» ou peut «devancer» l'histoire intellectuelle. La réponse qui voudrait que l'histoire littéraire ne soit pas de l'histoire «politique» n'est manifestement pas satisfaisante. Une question plus frontale, celle qui consiste à poser la question du rapport entre la fiction et la source historique, entre la littérature et l'histoire, est sans doute plus prometteuse (Lamonde, 2001). On peut tenir pour acquis que les auteurs de *La vie littéraire au Québec* ont lu les historiens de la culture, des institutions et des activités de la vie culturelle, mais on attend une mise en argument de leur

prise en compte des enjeux idéels de la production littéraire et, surtout, des modes de contribution inédits possibles de la littérature québécoise à l'histoire intellectuelle du Québec. Le travail monumental d'analyse du discours social de Marc Angenot qui l'a mené aux deux tomes sur l'histoire des idées (Angenot, 2011) ne me semble pas conçu par lui comme de l'histoire littéraire. Et pourtant, avec le recours constant, entre autres, à la rhétorique...

Pour l'instant, on devine chez Michel Biron une méthode inédite qui se dessine et qui fait voir comment les textes littéraires illustrent «en creux» ce qu'une histoire et une critique littéraires même récentes ne me semblent pas parvenir à nommer comme apport inédit. Biron a une façon unique de tirer le tapis sous le socle des interprétations «classiques». Il explore le silence qui «constitue l'horizon de sens» de la littérature québécoise : c'est «contre l'absence» qu'écrit Hector de Saint-Denys Garneau, c'est la «conscience du désert» qui définit la relation au monde de l'écrivain québécois (Biron, 2010). Chez lui, la fatigue culturelle est une fatigue «d'être» (Biron, 2012). Le choc sismique est ontologique dans l'analyse de Biron et cette façon de lire et de faire ébranle aussi bien les critiques littéraires que les historiens des idées, qui fonctionnent dans le toujours et déjà «plein». En un sens, la manière de lire (formalisable?) de Biron est un discours de la méthode où le doute mobi -

lise, ne fait pas que démobiliser. Mais entre les deux moments, le désarroi est heuristique.

Quelles que soient les limites des contributions du *DOLQ* à l'histoire des idées et les possibilités mêmes que l'histoire littéraire ajoute de façon inédite au travail des historiens des idées, l'instrument de travail aura eu l'irremplaçable mérite de poser la question globale des rapports entre histoire littéraire et histoire intellectuelle et de nous obliger à définir et à aplanir les obstacles.

BIBLIOGRAPHIE

- ANGENOT, Marc (2011), *L'histoire des idées : problématiques, objets, concepts, méthodes, enjeux, débats*, Montréal, Discours social, 2 vol.
- BIRON, Michel (2010), « À un lecteur étranger », dans *La conscience du désert*, Montréal, Boréal, p. 19-21.
- BIRON, Michel (2012), « La fatigue de l'écrivain québécois », *Philo & Cie*, n° 3 (septembre-décembre), p. 38-41.
- LAMONDE, Yvan (1974), « Histoire et inventaire des archives de l'Institut canadien de Montréal (1855-1900) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XXVIII, n° 1 (juin), p. 77-93. (Reproduit dans François BEAUDIN, *L'archivistique québécoise*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1974.)
- LAMONDE, Yvan (1983), « La recherche sur l'histoire socio-culturelle du Québec depuis 1970 », *Loisir et société/Society and Leisure*, vol. 6, n° 1 (printemps), p. 9-41. (Repris dans Yvan LAMONDE, *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 25-47.)
- LAMONDE, Yvan (1984), « American cultural influences in Quebec : a one way mirror », dans Alfred HERO JR. et Marcel DANEAU (dir.), *Problems and Opportunities in US-Quebec Relations*, Boulder, Westview Press, p. 106-126. (Repris en français dans Yvan LAMONDE, *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 235-258.)

LAMONDE, Yvan (1989-2001), *L'histoire des idées au Québec (1760-1960). Bibliographie des études*, Montréal, BNQ.

LAMONDE, Yvan (1989), «L'histoire culturelle et intellectuelle du Québec (1960-1990): bibliographie des études», *Littératures*, n° 4, p. 155-189.

LAMONDE, Yvan (1991), «L'association culturelle au Québec au XIX^e siècle: méthode d'enquête et premiers résultats», dans *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 149-180.

LAMONDE, Yvan (1995a), «L'histoire des idées au Québec (1760-1993). Premier supplément bibliographique et tendances de la recherche (1^{re} partie)», *Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, n° 3 (hiver), p. 163-176.

LAMONDE, Yvan (1995b), «L'histoire des idées au Québec (1760-1993). Premier supplément bibliographique et tendances de la recherche (2^e partie)», *Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, n° 4 (été), p. 152-167.

LAMONDE, Yvan (2001a), «Quelle histoire nous racontons-nous? Fiction littéraire et histoire», *Cahiers des Dix*, vol. LV, p. 103-115.

LAMONDE, Yvan (2001b), «L'histoire des idées et de la culture au Québec (1760-1997): deuxième supplément bibliographique (1993-97) et tendances de la recherche», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 9, n° 3 (été), p. 159-161, [En ligne], [www.unites.uqam.ca/bhp/biblio1.html].

LAMONDE, Yvan (2005), «L'essai littéraire au Québec au XIX^e siècle: le problème de sa définition et du statut de la prose d'idées», *Cahiers des Dix*, vol. LIX, p. 21-54.

LAMONDE, Yvan (2013), «L'écrivain polygraphe: *terra incognita* de la littérature québécoise du XIX^e siècle», dans Julien GOYETTE et Claude LA CHARITÉ (dir.), avec la collaboration de Catherine BROUÉ, *Joseph-Charles Taché polygraphe*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 19-37. (Coll. «Cultures québécoises».)

LAMONDE, Yvan, et Éric LEROUX (2005), «L'histoire des idées et de la culture au Québec (1760-2003): troisième supplément bibliographique (1998-2003)», *Mens*, vol. 6, n^o 1 p. 159-160 et [En ligne], [<http://www.revuemens.ca/bibliographies.html>].

DEUXIÈME PARTIE : VUES TRANSVERSALES

Patricia Godbout

Université de Sherbrooke

UNE HISTOIRE INVENTÉE ?
LE *DICTIONNAIRE DES ŒUVRES*
LITTÉRAIRES DU QUÉBEC
ET LE REGARD MÉTAHISTORIQUE
DE *FIVE-PART INVENTION*
D'E. D. BLODGETT

Je me propose d'examiner ici quelques entrées du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec (DOLQ)* à la lumière de l'étude métahistorique de l'histoire littéraire du Canada que fait E. D. Blodgett dans *Five-Part Invention. A History of Literary History in Canada*, livre publié aux Presses de l'Université de Toronto en 2003 et qui a paru dans ma traduction française en 2012 aux Presses de l'Université Laval. Loin de prétendre jeter à mon tour un regard englobant, comme celui de Blodgett, sur l'histoire littéraire du Canada non plus que sur le *DOLQ*, j'aimerais plutôt faire une mise en parallèle de quelques éléments de l'ouvrage de Blodgett et de ce dictionnaire, pour tenter d'éclairer la notion

d'invention et réfléchir à quelques questions de structure.

L'histoire littéraire est principalement une affaire d'autoreprésentation : elle se montre à elle-même comment elle fonctionne et, par voie de conséquence, représente les textes dans un certain rapport sémantique. L'histoire littéraire porte fréquemment sur la façon dont elle s'organise et se met en marche (Blodgett, 2012a : 235).

Le *DOLQ* n'est évidemment pas une histoire littéraire. Mais tout en s'attachant aux œuvres, il se penche par la force des choses sur celles-ci dans leur évolution, ce qui est d'autant plus le cas quand les œuvres qu'il examine sont elles-mêmes des histoires littéraires. Les entrées du *DOLQ* sur les histoires littéraires adoptent en quelque sorte une perspective métahistorique et elles sont en même temps de la métarecension critique.

En cours de traduction du livre de Blodgett, je me suis rendu compte que la version française de son titre principal (*Five-Part Invention*) posait de manière emblématique l'une des questions centrales dont traite Blodgett dans cet ouvrage : celle du rapport au temps et à l'histoire très différent chez les anglophones et les francophones. En effet, Blodgett note que la structure de l'histoire littéraire au Canada anglais ne se détermine guère en fonction de jalons historiques. Par

exemple, à la fin d'un chapitre portant sur la période 1924-1946, il écrit :

Au seuil de la modernité, l'histoire pour le Canada français apparaît comme une source d'embarras qui appelle une solution ; pour le Canada anglais, c'est la source d'un embarras en apparence insoluble qu'on peut donc mettre de côté (2012a : 120).

Le titre original du livre me paraît néanmoins, imperceptiblement, plus proche d'une organisation spatiale de « l'invention », en cinq parties, donc. Or, en français, une « invention en cinq temps » ne serait pas inapproprié du point de vue du contenu de l'ouvrage, car il y a bien cinq « temps » principaux dans ce livre, qui vont de l'écriture des frontières (1874-1920) à l'histoire littéraire comme histoire de salut (1973-1983), mais qui jettent aussi un regard, plus près de nous, sur les premiers tomes de *La vie littéraire au Québec*.

Ce qui vient compliquer – ou enrichir – l'affaire, c'est que Blodgett entend aussi le mot *invention* au sens musical – de courte composition qui utilise un contrepoint à deux voix. De fait, les voix superposées sont nombreuses dans *Five-Part Invention*, à commencer par la voix indirecte libre de Blodgett se superposant à celle des historiens de la littérature dont il traite. Ainsi, Blodgett écrit (relativement à un passage qu'il cite de Jean-Charles Falardeau, lequel se penchait sur un ouvrage de Lionel Groulx) :

Sur le plan de la stratégie narrative, le style de [cette] citation s'apparente au discours indirect libre, si l'on assimile Groulx à un personnage dont Falardeau assume la narration. La voix du narrateur prend par moments le pas sur celle du personnage dont elle tire avantage pour renforcer sa propre trame narrative (2012a : 189).

C'est une technique d'écriture dont Blodgett lui-même ne se privera pas : par exemple, le début d'un paragraphe de son deuxième chapitre, au sujet d'une histoire littéraire du Canada anglais écrite en 1924 par Archibald MacMechan, se lit comme suit : « Les vrais débuts littéraires du Canada, cependant, c'est du côté des écrivains post-Confédération, et principalement des poètes, qu'il faut les chercher » (2012a : 85). Ce n'est évidemment pas Blodgett lui-même qui affirme une telle chose. Il reprend ce propos pour montrer entre autres choses que l'édification de la littérature canadienne-anglaise est aussi, bien évidemment, une affaire de « *nation building* ».

Il n'en demeure pas moins que l'invention d'une tradition, ancrée dans l'histoire et amarrée à des dates, se trouve plus souvent du côté de l'histoire du Canada français. Le fait même que les dates, celles des débuts tout particulièrement, soient soumises à des fluctuations est le signe d'un travail crucial de mise en intrigue. Par exemple, comme le note Blodgett, l'interprétation *ex nihilo* encouragée par le rapport Durham

a pu inciter l'historien François-Xavier Garneau à choisir un double point d'origine, qui oscille entre l'échec de la « découverte » et de la colonisation de l'Amérique du Nord par les Français (correspondant aux voyages de Jacques Cartier) et l'établissement plus permanent de la Nouvelle-France en 1603. Il s'agit là, selon Blodgett, de la tradition inventée qui a eu préséance tout au long du XIX^e siècle et qui a certainement perduré jusqu'à la publication de *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon en 1914, roman où l'on peut lire, rappelons-le, la phrase suivante : « Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés » (citée par Blodgett, 2012a : 247).

L'invention est donc découverte dans plus d'un sens du terme, et l'histoire inventée s'apparente souvent au mythe, marqueur d'identité. L'histoire inventée, c'est d'abord, bien sûr, celle du conte, du roman, de l'œuvre dramaturgique, du poème narratif, mais c'est aussi celle que l'historien de la littérature raconte à partir de ces histoires. Le commencement est, en toutes circonstances, de la plus grande importance. Comme l'écrit Blodgett, « [u]n début – moment et acte se déployant dans l'espace et le temps – se situe toujours quelque part entre l'imagination de l'historien et celle [de l'écrivain] » (2012a : 247).

Je me pencherai ici sur quelques entrées du *DOLQ* en mettant en parallèle la manière dont Blodgett traite de ces titres dans son livre, en fonction notamment de cette idée d'invention. La

première entrée que j'examinerai brièvement est rédigée par Maurice Lemire et porte sur l'*Histoire de la littérature canadienne* d'Edmond Lareau, publiée en 1874. J'irai ensuite du côté d'entrées sur les histoires littéraires de Camille Roy et de Pierre de Grandpré.

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE CANADIENNE?

Lemire souligne, dans le tome 1 du *DOLQ*, le talent de compilateur de Lareau, qui a évité à plusieurs livres de sombrer dans l'oubli le plus complet, tout en précisant que l'ouvrage n'apporte guère de contribution sur le plan de la critique littéraire. Lemire note presque au passage que l'ouvrage « ne se limite pas aux écrits de langue française mais englobe aussi ceux de langue anglaise » (1980c : 316). Cela ferait pour ainsi dire partie de la liste des éléments dont traite l'histoire de Lareau, laquelle se découpe selon les genres d'écrits, allant de la poésie, du roman et de l'histoire aux textes scientifiques, juridiques et journalistiques.

Malgré ses « jugements parfois simplistes » (1980c : 317), Lemire estime que Lareau

reflète assez fidèlement une mentalité qui s'était créée autour de notre littérature. On voulait tellement en avoir une, indique-t-il, on avait placé si haut la « littérature nationale » qu'il aurait été sacrilège de la profaner par des

jugements trop sévères ou, pis encore, par des sarcasmes (1980c : 318).

Lemire situe donc la contribution de l'histoire littéraire de Lareau au niveau de « l'inventaire » qu'il offre. Il n'en relève pas moins, comme l'avaient fait ses contemporains, la propension de Lareau à teinter ses choix d'une coloration politique, le libéral qu'il était ne manquant pas de trouver « tout naturellement plus de qualités aux rouges qu'aux bleus » (1980c : 317). Pour sa part, Blodgett situe clairement cet ouvrage dans « l'écriture des frontières » qui se déploie alors à l'échelle nord-américaine, avec toute la dimension coloniale que cela comporte. Et il souligne très justement qu'au Québec, c'est la langue qui est la véritable frontière (2012a : 47). Blodgett note en outre la position de certains auteurs cités par Lareau sur les peuples autochtones telle qu'elle transparaît dans leurs écrits, où l'on observe un net endossement de la position du colonisateur.

La question de l'inclusion de la littérature canadienne de langue anglaise montre, selon Blodgett, que c'est le contexte « post-Confédération » et le nouveau statut du Dominion qui auront incité Lareau à se pencher sur la littérature des deux Canadas. Toutefois, son intérêt est nettement du côté de celle du Canada français. En raison de l'inclusion de la littérature canadienne-anglaise dans l'histoire de

Lareau, l'adjectif « canadien » dans le titre de l'ouvrage, qui en français renverrait généralement sans ambiguïté aux francophones à cette époque, se voit chargé d'ambivalence. Littérature va de pair avec nation, mais laquelle ?

Comme l'avait fait Lemire, Blodgett souligne le fondement moral et religieux du jugement esthétique de Lareau. Il met en outre en lumière la perspective romantique adoptée par ce dernier (2012a : 48), qui se manifeste entre autres par sa prédilection pour les thèmes du patriotisme et de la nature, ce qui lui fera jeter, par exemple, un regard favorable sur le poème « The St. Lawrence and the Saguenay » du poète canadien-anglais Charles Sangster, lequel célèbre la beauté naturelle de ces lieux dans des vers imitant la sensibilité d'un William Wordsworth ou d'un John Keats.

Le premier titre de Roy relatif à l'histoire littéraire, *Nos origines littéraires* (1909), se trouve dans le tome 2 du *DOLQ*, ici encore sous la plume de Lemire. Ce dernier note que Roy est le premier à lire d'un trait le corpus canadien-français.

De là, écrit Lemire, il tâche d'inaugurer une tradition de lecture pour que l'on puisse après lui juger la littérature québécoise avec un peu de recul. Si sa tentative n'a pas été couronnée de succès, elle a le mérite de servir de point de repère (1980a : 772).

Blodgett souligne lui aussi les liens intimes qui unissent chez Roy littérature et nation, et qui « font du texte une sorte d'épiphénomène destiné à refléter une idée de la société comme sujet » (2012a : 51). L'histoire littéraire est l'inscription du rôle d'agent qui émerge ici, note-t-il, d'un sentiment de rupture avec l'imaginaire de la mère-patrie. « Les temps de l'origine en histoire littéraire peuvent donc être d'une importance cruciale, car ils préparent la voie de l'accès à l'autonomie sociale d'un peuple » (2012a : 51).

C'est également Lemire qui rédigera l'entrée du *DOLQ* sur le *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française* de Roy (1930). Lemire note qu'en introduction, Roy exprime les idées déjà énoncées dans *Nos origines littéraires* sur les retards du Québec en littérature et qu'il définit les trois caractères généraux de cette littérature : ceux d'être d'inspiration française, nationale et catholique. Le désir persistant qui anime Roy de « nationaliser » la littérature est souligné par Lemire, qui relève par ailleurs les changements majeurs apportés à l'édition de 1930 :

Elle comporte une section d'une trentaine de pages sur la littérature canadienne-anglaise. L'auteur voulait peut-être rendre la politesse à Lorne Pierce, qui avait publié *Outline of Canadian Literature (French and English)* en 1927 (Lemire, 1980b : 1054).

À propos de l'édition du manuel datant de 1939, Lemire précise que la première partie de

Roy, au lieu de commencer en 1760, inclut maintenant la littérature de la Nouvelle-France. « L'historien manifeste une certaine hésitation dans le choix des dates charnières », souligne-t-il, avant de faire remarquer que la section consacrée à la littérature anglophone a été supprimée (1980b : 1055).

À partir du point de vue métahistorique qui est le sien, Blodgett rappelle quant à lui les observations faites par David Perkins dans son livre intitulé *Is Literary History Possible?* Celui-ci y ramène à trois le nombre de schèmes narratifs de l'histoire de la littérature de fiction : « [...] l'ascension, le déclin, et l'ascension et le déclin » (2012a : 4). Peut-on en conclure que Perkins ne croit pas beaucoup à ces « âges d'or » souvent célébrés dans les histoires littéraires ou artistiques de maints pays (on pense entre autres au siècle d'or espagnol)? Il s'intéresse plus, en tout cas, aux pentes ascendantes ou descendantes qu'aux plateaux, aussi dorés soient-ils. En cela, il ne reprend pas comme tels les « trois âges » que sont la naissance, l'épanouissement et la décadence – lesquels relèvent d'une métaphore organique – que Lareau discernait, à l'instar de Victor Hugo, dans la vie de toute littérature (Lemire, 1980c : 316)¹.

1. Lareau estimait à cet égard que le xix^e siècle avait amorcé une décadence (Lemire, 1980c : 316).

Pour revenir à l'intrigue dans l'histoire de Roy, Blodgett note que celle-ci s'en tient à celle d'une ascension. Il avance par ailleurs que

la différence fondamentale entre les deux cultures [française et anglaise au Canada] est qu'alors que l'histoire du Canada français se caractérise par des dates représentant des étapes du développement de l'idée de nation, le Canada anglais a des dates qui [...] sont aussitôt oubliées, la structure de l'histoire littéraire au Canada anglais se déterminant souvent en fonction des genres littéraires (2012a : 89).

Comme le note ailleurs Blodgett dans un texte portant sur la poésie québécoise traduite en anglais (celle d'Hector de Saint-Denys Garneau en particulier), les poètes anglophones « considèrent la poésie comme l'acte de faire une carte du pays à travers la langue, projet adamique, pour ainsi dire », tandis que leurs homologues de langue française sont davantage préoccupés par une inscription temporelle (2012b : 119). Le fait que les pratiques discursives du Canada anglais et du Canada français « se déroulent sur des registres qui se rencontrent rarement » (2012b : 119) pose des problèmes potentiels à quiconque tente de réunir ces corpus dans des histoires littéraires ou des anthologies.

L'ÉMERGENCE DANS LA CRAINTE D'ÊTRE SUBMERGÉ

L'entrée du *DOLQ*, au tome 4, sur l'*Histoire de la littérature française du Québec*, sous la direction de Pierre de Grandpré, dont le premier tome paraît en 1967, est signée par Clément Moisan. Ce dernier est assez critique : il tique entre autres sur le titre de l'ouvrage. Il faut dire qu'à l'époque de la publication de cette histoire, les acceptions des épithètes *canadien*, *canadien-français* et *québécois* sont en pleine mutation². Moisan trouve que son histoire manque de cohérence (1984 : 400). Tout en soulignant son interdisciplinarité, il lui reproche de ne pas être systématique et déplore l'absence de critères de sélection des écrivains retenus.

Blodgett met pour sa part en relief le thème de l'inquiétude qui traverse cette œuvre – la crainte, exprimée ou implicite chez de Grandpré, d'engloutissement dans la culture anglo-saxonne, qu'on trouvait déjà chez Garneau (2012a : 231), et qui fait retour dans les années 1960. Il cite Georges-André Vachon, l'un des collaborateurs à l'histoire de Pierre de Grandpré, qui écrit que

2. Notons toutefois, comme le font remarquer Björn-Olav Dozo et François Provenzano, que l'histoire littéraire de Pierre de Grandpré «est la première à abandonner la formule "littérature canadienne-française" et à mentionner le "Québec" dès le titre de l'ouvrage» (2009).

l'édification d'une histoire de la littérature francophone du Canada n'a de sens que « comme l'expression et le témoignage de nos lents chemins sur la route de la survivance, puis de la croissance collective » (2012a : 183). Cette affirmation, note Blodgett, confirme qu'il s'agit d'une histoire d'émergence, écrite dans la crainte d'être submergé. La métaphore de l'émergence repose sur une construction de la chose qui a émergé, de manière à mettre en évidence le processus par lequel cette chose a fait surface. Le présent explique donc le passé, ce qui contraint les besoins du passé à coïncider avec ceux du présent (2012a : 232).

Contrairement à la culture du Canada anglais, celle du Canada français n'a pas « grandi seulement » – pour citer le début de la première édition de l'*Histoire littéraire du Canada* de Carl F. Klinck (contenant la célèbre « Conclusion » de Northrop Frye, ouvrage traduit méritoirement par Maurice Lebel)³. Cette histoire – celle du Canada français, donc – n'est pas une suite aléatoire d'événements (2012a : 235), comme est parfois représentée l'histoire littéraire du côté

3. En plus d'avoir été un praticien de la traduction, notamment du grec ancien au français, le professeur et auteur Maurice Lebel (1909-2006) a souligné de façon très pertinente, dans des « Remarques sur la traduction », « la haute responsabilité intellectuelle, morale et sociale des traducteurs », ces « créateurs de l'avenir » et « phares de la culture » (1956 : 30).

anglophone. Elle se doit d'être organisée entre autres au moyen de figures du discours. L'invention se donne ainsi à lire au sens rhétorique, et Blodgett montre bien que la figure de la synecdoque, qui permet à chaque écrivain de se substituer à la nation (2012a : 236, 245), est prédominante dans l'histoire littéraire canadienne-française, y compris dans celle de Pierre de Grandpré. Le travail de l'historien consiste donc à aligner le discours du passé sur celui du présent. C'est notamment en ce sens qu'il faut entendre l'idée de l'invention d'une tradition que formule Vachon à la fin des années 1960, en fonction d'une identité nationale qui est, elle aussi, « en avant » et « à inventer » (1997 : 30).

D'après Vachon, l'histoire littéraire et culturelle se lit ainsi comme une étude de l'émergence telle qu'elle est présentée par la conscience. L'existence et la non-existence – en un mot, la question de l'être – sont conférées par le processus d'inclusion, d'exclusion et d'accès au canon.

On peut donc décrire la construction de l'histoire par de Grandpré, écrit Blodgett, comme un processus global de mise en intrigue ascendante, en dépit des obstacles qui semblent empêcher la préfiguration et l'émergence graduelles de la plénitude (2012a : 198).

Les textes qui la constituent deviennent ce que Blodgett appelle des « textes-actants » qui expriment et forment une histoire, et donc la génèrent (2012a : 199).

Comme le rappelle Blodgett dans un texte intitulé «*Literary history in Canada and national identity formation*», de nombreux chercheurs ont souligné que l'histoire littéraire ne s'occupe guère de retracer l'évolution esthétique des textes. Il cite à cet égard Perkins, qui affirme que l'histoire littéraire n'arrive pas à saisir les textes comme des projets esthétiques (1992: 7). De plus, du point de vue théorique, celle-ci n'est, au mieux, qu'une représentation hypothétique⁴. Elle continue pourtant de s'écrire, et ce, parce que son principal champ d'intervention est autre: l'édification de la nation.

La célèbre question posée par Frye dans sa «*Conclusion*» à *l'Histoire littéraire du Canada* de Klinck (1970: 977) – «Où est ici?» – amène Blodgett à conclure que «l'histoire littéraire des anglophones est, pour ainsi dire, un exercice d'orientation⁵» (2004: 13). L'histoire littéraire des Canadiens français, par comparaison, est davantage préoccupée par la lutte pour l'autonomie, laquelle s'inscrit dans le temps:

L'énigme du temps est souveraine chez les francophones; l'énigme de l'espace, chez les

4. «*As critics have repeatedly asserted, literary history cannot "grasp texts as aesthetic designs" (Perkins 7). From the perspective of theory, "literary histories [are], at best, merely hypothetical representations" (Perkins 14)*» (Blodgett, 2001).

5. Je remercie E.D. Blodgett de m'avoir donné accès au texte de cette conférence.

anglophones. Ceux-là espèrent surmonter leur difficulté d'être à travers l'histoire. Ceux-ci veulent la surmonter à travers la nature (2004 : 17).

Il en résulte, selon moi, une « difficulté d'être » de l'histoire littéraire canadienne et québécoise elle-même, que ce soit dans le regard forcément plus contingent qu'on porte sur elle en tant qu'œuvre – comme on a pu le faire dans le *DOLQ* – ou dans un ouvrage à vocation métahistorique comme celui de Blodgett, qui doit éviter de donner dans le comparatisme à tout prix. Un livre sur l'histoire de l'histoire littéraire au Canada comme le sien se trouve néanmoins à devoir rendre compte de cette chose qui s'appelle aujourd'hui la « littérature canadienne », laquelle est, le plus souvent, pour l'histoire littéraire du Québec, « la source d'un embarras en apparence insoluble qu'on peut donc mettre de côté », comme c'est généralement le cas de la dimension temporelle de l'histoire pour le Canada anglais. De cet embarras, les histoires littéraires qui parsèment les pages du *DOLQ* témoignent à des degrés divers.

D'après le découpage que proposent Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge dans leur récente *Histoire de la littérature québécoise*, « l'invention de la littérature québécoise » aurait eu un début (1945) et une fin (1980). C'est donc que cette idée d'invention prend ici un sens particulier lié à la situation

d'émergence et d'autonomisation de ce corpus par rapport aux plus grands ensembles canadiens-français et canadiens. De manière plus générale, l'invention est à associer le plus souvent à la courbe ascendante ou descendante de l'histoire et à la difficile question des origines. Les histoires littéraires du Québec et du Canada anglais s'écrivent à cet égard de manière assez différente, selon qu'on se situe après les textes-actants ou de l'autre côté de ceux-ci. Cette distinction, je la calque sur une certaine façon de parler du temps, à la radio notamment – quand un animateur dit qu'il nous revient après les nouvelles. En anglais, on entend le plus souvent : « *On the other side of the news.* » Mais voici que plus récemment, sur les ondes francophones, l'animateur nous annonce qu'il nous retrouvera lui aussi « de l'autre côté » des nouvelles. Signe peut-être que le rapport au temps est en train de changer et qu'il deviendra, pour le Québec, source d'embarras à mettre de côté dans les histoires littéraires qui s'inventeront demain.

BIBLIOGRAPHIE

- BLODGETT, E. D. (2001), « Literary history in Canada and national identity formation », *Spaces of Identity*, vol. 3, Université York, Toronto, [En ligne], [http://www.yorku.ca/soi/Vol_3/_HTML/Blodgett.html].
- BLODGETT, E. D. (2004), « L'histoire littéraire au Canada et au Québec et la difficulté d'être », conférence prononcée le 25 février, Campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta, dans le cadre de la série des conférences « Louis Desrochers en études canadiennes ».
- BLODGETT, E. D. (2012a), *Invention à cinq voix. Une histoire de l'histoire littéraire au Canada*, traduit par Patricia Godbout, Québec, Presses de l'Université Laval.
- BLODGETT, E. D. (2012b), « De la difficulté de traduire Saint-Denys Garneau en anglais », *Études françaises*, vol. 48, n° 2, p. 111-119.
- DOZO, Björn-Olav, et François PROVENZANO (2009), « L'historiographie de la littérature québécoise vers un nouveau paradigme », *CONTEXTES*, [En ligne], [<http://contextes.revues.org/index4243.html>]. (Compte rendu de Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.), *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007.)
- KLINCK, Carl F. (dir.) (1970), *Histoire littéraire du Canada : littérature canadienne de langue anglaise*, traduit par Maurice Lebel, Québec, Presses de l'Université Laval.

- LEBEL, Maurice (1956), «Remarques sur la traduction», *Culture*, t. XVII, p. 25-30.
- LEMIRE, Maurice (1980a), «Nos origines littéraires, de Camille Roy», dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2 : 1900-1939, Montréal, Fides, p. 771-773.
- LEMIRE, Maurice (1980b), «Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française, de l'abbé Camille Roy», dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2 : 1900-1939, Montréal, Fides, p. 1053-1056.
- LEMIRE, Maurice (1980c), «Histoire de la littérature canadienne, d'Edmond Lareau», dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 1 : Des origines à 1900, Montréal, Fides, p. 316-318.
- MOISAN, Clément (1984), «Histoire de la littérature française du Québec, sous la direction de Pierre de Grandpré», dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 4 : 1960-1969, Montréal, Fides, p. 399-402.
- PERKINS, David (1992), *Is Literary History Possible?*, Baltimore/Londres, Johns Hopkins University Press.
- VACHON, Georges-André (1997), *Une tradition à inventer*, Montréal, Boréal. (Coll. «Papiers collés».)

Kenneth Landry

Chercheur autonome

L'ESSAI ET LA PROSE D'IDÉES
AU QUÉBEC DEPUIS PLUS DE DEUX
SIÈCLES (1778-1990).
LA CONTRIBUTION
DU *DICTIONNAIRE DES ŒUVRES*
LITTÉRAIRES DU QUÉBEC
À LA RECONNAISSANCE D'UN GENRE
LITTÉRAIRE MARGINALISÉ

Les gens de mon pays,
ce sont gens de paroles...
Gilles VIGNEAULT,
« Les gens de mon pays »

Forme personnalisée du discours, l'essai littéraire appartient à une catégorie d'écrits protéiformes qui regroupent à la fois des textes éminemment subjectifs (des écrits intimes) ou fondés sur l'argumentation (des pamphlets, des polémiques) et d'autres d'une tonalité plutôt

neutre (par exemple, des études littéraires, historiques, philosophiques) qui appartiennent tous à la grande famille de la prose d'idées. Le genre est d'entrée de jeu placé en tension entre son statut de « grand » genre littéraire et son importance quantitative, et le fait de demeurer relativement méconnu et marginal dans les histoires littéraires. Le cas de la production littéraire québécoise saisie au fil des ans sur une période étendue (plus de deux siècles) pourrait ici servir à mieux comprendre le phénomène. Afin de nourrir la réflexion sur ces questions, j'ai donc entrepris d'examiner à la loupe les huit tomes du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (DOLQ) pour mettre en valeur le travail de terrain qu'y a nécessité le traitement des essais et de faire un retour, sous la forme d'une mise à distance, sur cette expérience. Ayant participé aux cinq premiers volumes à titre de coresponsable de la section des essais, j'ai vu évoluer ce projet de l'intérieur en participant aux décisions relatives au sort de ces ouvrages appartenant à la littérature d'idées.

Le terme *essai* serait dérivé du vocable latin *exagium*, qui signifie « pesage » ou « pesée », désignant un appareil de mesure, d'où l'idée d'examen, car le propre de l'essayiste est de sou-peser, d'évaluer, d'interroger ou de questionner son sujet. Dans son ouvrage *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire*, Fernand Dumont se livre à une réflexion sur les exi-

gences d'une telle entreprise, dans le contexte culturel québécois : paradoxalement, selon lui, « [l']homme a besoin de se donner une représentation de ce qu'il est en se mettant à distance de lui-même » ([1968] 2005 : 55). Cette représentation peut aller dans plusieurs sens et prendre diverses formes d'écriture, car la littérature d'idées qui en résulte demeure le fruit d'une démarche réflexive singulière, celle de l'auteur.

Au Québec comme ailleurs, les écrits réflexifs forment un corpus considérable et posent des problèmes de compilation et de classement à la fois pour les bibliographes et les critiques littéraires. Au sens strict, il n'existe encore aucune typologie de l'essai littéraire, aucun ensemble de règles ou de critères scientifiques qui permettraient d'établir avec certitude les limites de ce corpus. Pour cette raison, un exposé portant sur un genre aussi difficile à cerner ne saurait faire abstraction de quelques distinctions théoriques quant à son positionnement par rapport aux autres genres discursifs. Son statut énonciatif a toujours été mal défini et ambigu, une situation qui persiste aujourd'hui.

En 1984, dans l'introduction à son anthologie, la première du genre au pays, intitulée *Essais québécois, 1837-1983*, Laurent Mailhot procédait de façon chronologique et ciblait un bon nombre d'essais représentatifs de diverses périodes, sans toutefois aborder la question de la taxinomie du genre. « L'horizon de l'essai

demeure vaste, ses chemins multiformes et inégalement fréquentés», écrivait-il ([1984] 2005 : 15). Il proposait tout de même un ensemble de distinctions théoriques significatives :

L'essai est un «texte sans sujet, au sens où l'élément unificateur n'est jamais intégralement supporté par une intrigue, une histoire». «Un roman sans noms propres», disait Barthes. Une fiction d'un type particulier : forme intermédiaire entre la création imaginaire et la création conceptuelle. «L'essai, comme le roman, est *aussi* création. Pourtant, la grande figure allégorique de l'essai n'est rien moins que la raison elle-même. Mais la raison n'y est que métaphore de la passion qui anime l'écriture». Prose d'idées, mais animée, habitée par des mythes et un souffle personnels (1984] 2005 : 16).

DES STATISTIQUES ET DES TRAVAUX D'ÉRUDITION

Les bibliographies quasi exhaustives de huit tomes du *DOLQ* ont retenu, répertorié et révélé un corpus riche de 14 832 ouvrages littéraires, tous genres confondus, le narratif, le poétique, le théâtral et la prose d'idées, des origines jusqu'à 1990. Un peu plus de la moitié de ces ouvrages (7 785) sont le sujet d'articles signés par plus de 1 000 collaboratrices et collaborateurs au fil des ans. Inutile de dire que la majorité des professeurs de littérature québécoise et

un bon nombre de doctorants ont été mis à contribution dans la réalisation de cette entreprise¹. La moitié de la production québécoise a donc été analysée, article par article, dans les tomes successifs du *DOLQ*. Dans ce vaste corpus de 14 832 titres, si l'on isole l'essai des autres genres, on remarque que 6 526 ouvrages (chiffre qui représente 49 % de la production) appartiennent à cette catégorie générale d'ouvrages appelée aussi, faute de mieux, la « prose d'idées ». Si, sur le plan esthétique, l'essai semble occuper une position modeste aux côtés des autres genres canoniques, la masse imposante des textes d'idées a de quoi impressionner. En général, il se publie, année après année, autant d'essais que d'ouvrages de tous les autres genres combinés. Cependant, cette pratique aussi abondante que particulière des textes d'idées à la première personne ne se traduit pas nécessairement par un consensus qui y reconnaîtrait quelque chose comme une *essayistique* et en ferait un genre particulier. Pas plus, d'ailleurs, que le grand nombre de titres assure à l'essai une place à la mesure de son importance quantitative dans les grandes synthèses d'histoire littéraire.

Au fil des ans, les recherches sur l'essai au Québec ont donné lieu à quelques travaux universitaires. Mentionnons d'abord de Mailhot,

1. Voir à ce sujet l'article de Martin Doré dans le présent collectif.

L'essai québécois depuis 1845. Étude et anthologie, ([1984] 2005), le collectif dirigé par Paul Wyczynski, François Gallays et Sylvain Simard à l'Université d'Ottawa, intitulé *L'essai et la prose d'idées au Québec* (1985), deux titres de Robert Vigneault, *L'écriture de l'essai* (1994) et *Dialogue sur l'essai et la culture* (2008), deux autres de François Dumont, *La pensée composée : formes du recueil et constitution de l'essai québécois* (1999) et *Approches de l'essai : anthologie* (2003), l'ouvrage d'Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec* (2000), l'*Anthologie de l'essai au Québec depuis la Révolution tranquille* (2003) de Jean-François Chassay et, plus récemment, la thèse d'Anne Caumartin, « Le discours culturel des essayistes québécois, 1960-2000 » (2006), puis son ouvrage en collaboration avec Martine-Emmanuelle Lapointe, *Parcours de l'essai québécois, 1980-2000* (2004), et enfin, deux numéros spéciaux de la revue *Études littéraires*, un en 1972, dirigé par Robert Vigneault, et un autre, en automne 2005, sous la direction de René Audet, intitulé « Dérives de l'essai ».

Ces études attirent l'attention sur diverses facettes de ce genre complexe, multiforme et tentaculaire, mais aucune ne propose une bibliographie exhaustive de l'essai ni d'indications qui permettraient de délimiter ce vaste corpus : par exemple, où commence-t-il et où il finit-il ? On semble avoir laissé la réponse à cette question aux artisans du *DOLQ* et aux forces conjuguées

d'une équipe de bibliographes-rédacteurs/rédactrices, mandatés pour reconstituer le corpus des œuvres littéraires depuis les origines jusqu'à la période contemporaine.

Aux yeux de François Ricard (1977) l'essai demeure l'éternel « parent pauvre » de notre littérature, autant en raison de sa forme que du caractère diffus de son contenu. D'autres critiques traitent cette écriture réflexive de « genre caméléon », hétérogène et inachevé sur le plan formel. Les théoriciens ont beau « essayer » de déterminer ses caractéristiques fondamentales et de lui trouver une définition claire et sans équivoque, ce genre échappe aux compartiments, à la fois en tant que discours et en tant que pratique ayant des ramifications historiques et sociales. L'essai demeure essentiellement polymorphe, il a tendance à se fractionner et à se dissoudre en plusieurs sous-genres, ce qui contribue, dans une certaine mesure, à le rendre marginal ou du moins peu visible dans la masse des publications. En feuilletant le *DOLQ*, on découvre l'étendue de ses frontières. Le « territoire » de l'essai est large, car il couvre une gamme étendue de textes d'idées à la première personne, qui vont des réflexions scientifiques jusqu'aux écrits intimes, en passant par des « études » de tous genres (liées aux disciplines des sciences humaines et sociales, qu'elles soient historiques, philosophiques, théologiques, sociologiques, politiques, artistiques, psychologiques,

critiques, biographiques ou littéraires), sans oublier des écrits polémiques ou pamphlétaires, des discours et des conférences, des chroniques journalistiques, des recueils d'articles, des mémoires, des souvenirs autobiographiques, des lettres et d'autres écrits de la subjectivité. C'est un genre pour le moins tentaculaire. La multiplication des catégories d'écriture rattachées à l'essai a de quoi confondre les spécialistes de la taxinomie et du classement. Chez nos voisins canadiens-anglais, où le genre occupe également un statut inférieur aux autres, on a trouvé une solution pour le moins pragmatique, celle de décrire cette grande catégorie d'écrits par la négative : c'est tout simplement de la *non-fiction*, un immense « fourre-tout » générique.

LA CONSTITUTION D'UN CORPUS : L'ESSAI LITTÉRAIRE VU PAR LE *DOLQ*

Dans le *DOLQ*, le fractionnement du genre en sous-catégories a eu des effets prévisibles. Les manuels de littérature, les anthologies et les histoires littéraires traditionnelles procèdent ordinairement à une sélection, une forme de tamisage radical qui a pour effet de tenir compte uniquement des grandes œuvres, celles qui ont marqué l'histoire culturelle et intellectuelle. On connaît donc les « classiques » du genre, mais que dire des titres dont la fortune a été moins éclatante ? Les concepteurs du *DOLQ* ont décidé de

les reconnaître en leur donnant une place, tant individuelle (sous la forme de notices) que collective (par leur présence qui se veut représentative de leur importance proportionnelle dans les bibliographies).

Ce corpus de 6 526 titres faisant l'objet de notices comprend majoritairement des essais jugés de moindre importance ou de « seconde zone », pour employer un euphémisme. Dans le jargon du *DOLQ*, ce sont en fait des œuvres de « 4^e et de 5^e catégorie » (notices de 500 ou de 250 mots, respectivement). Elles sont légion, comme en font foi les bibliographies à la fin de chaque tome. C'est la reconnaissance et la visibilité de ces essais qui m'ont longtemps préoccupé, en tant que bibliographe et rédacteur, car je trouvais que ces textes contribuaient à mettre en relief les grandeurs et les misères du genre, sur le plan à la fois qualitatif et quantitatif.

QUELQUES CHIFFRES ET UN PROTOCOLE

Dans le *DOLQ*, les 6 526 essais littéraires répertoriés dans les bibliographies ont donné lieu à 2 322 articles, ce qui signifie que les œuvres analysées représentent 28,1 %, moins du tiers seulement de toute la production de la prose d'idées.

ŒUVRES RÉPERTORIÉES ET ANALYSÉES
DANS LE *DOLQ*, TOMES 1 À 7

TOME	CORPUS TOTAL	ŒUVRES ANALYSÉES	ESSAIS	ESSAIS ANALYSÉS	POUR- CENTAGE
1	1 189	586	585	297	50,8
2	2 160	1 119	1 280	400	31,3
3	1 664	1 039	910	350	38,5
4	1 556	936	936	340	36,3
5	1 960	1 068	1 050	345	32,9
6	2 016	958	650	250	38,5
7	2 272	1 104	675	180	26,7
8	2 015	975	440	160	27,5
TOTAL	14 832	7 785	6 526	2 322	

Le tableau ci-dessus révèle une fluctuation de ce pourcentage d'un tome à l'autre. Dans le premier, 51 % des essais sont analysés ; par la suite, ce pourcentage affiche des écarts : 31 % (tome 2), 38 % (tome 3), 36 % (tome 4), 33 % (tome 5), 39 % (tome 6) ; dans les tomes 7 et 8 (les années 1980), il chute à 27 et 28 % respectivement, chiffres qui marquent une décroissance. En moyenne, moins d'un essai littéraire sur trois fait l'objet d'un article du *DOLQ*, ce qui signifie que plus des deux tiers de la production restent dans l'ombre. La décision d'inclure ou d'exclure une œuvre est donc assez lourde de conséquences,

tout comme l'est celle de lui assigner une « cote », selon son importance relative. Tout cela peut sembler arbitraire, mais l'équipe sous la direction de Maurice Lemire a établi dès le point de départ un protocole explicite qui facilitait la tâche.

Cela nous amène à poser la question des critères de sélection et de rédaction qui ont présidé aux choix des œuvres analysées. Un protocole en six étapes a été mis en place, qui vaut non seulement pour l'essai, mais également pour tous les autres genres. Ces étapes sont les suivantes :

1. Le repérage bibliographique de tous les ouvrages littéraires de la période étudiée ;
2. La constitution de listes d'œuvres par genres ;
3. La consultation auprès des spécialistes quant aux œuvres à retenir aux fins d'analyse ;
4. La sélection des œuvres à analyser, approuvée par un comité de rédaction, et l'attribution de « catégories » d'articles, selon l'importance relative accordée au texte. Ces catégories vont de 3 000 mots (catégorie 1) à 250 mots (catégorie 5) ;
5. La transmission d'appels d'offres à d'éventuels collaborateurs/collaboratrices, qui acceptent de rédiger les articles dans des délais prévus. Pour les tomes 1-5, avant

les années dites de «vaches maigres», la subvention à la recherche permettait de verser un cachet symbolique ;

6. L'article rédigé est ensuite soumis à un processus de lecture, de vérification et d'édition.

Si ce processus en six étapes ressemble drôlement à une chaîne de montage, il a au moins l'avantage d'être transparent et d'assurer une certaine continuité d'un tome à l'autre. Cependant, ces étapes peuvent prendre quelque temps et occasionner quelques difficultés, c'est le moins qu'on puisse dire.

VERS LA RECONNAISSANCE DE L'ESSAI DANS LE *DOLQ*: PROBLÈMES ET SOLUTIONS

Le repérage bibliographique des essais littéraires a d'abord donné lieu à des problèmes de documentation. En 1975, il existait des bibliographies du roman, de la poésie et du théâtre, grâce aux travaux du professeur John Hare de l'Université d'Ottawa et du groupe des Archives des lettres canadiennes, sous la direction de Paul Wyczynski. Toutefois, dans le domaine de l'essai, tout restait à faire (le tome d'*Archives des lettres canadiennes* sur l'essai ne paraît qu'en 1985 et la bibliographie demeure largement incomplète). Le dépôt légal, une source importante des *Laurentiana*, existe au Québec depuis

seulement 1967 (*Bibliographie du Québec*) et depuis 1953 à Ottawa (*Canadiana*). Pour les périodes antérieures, il existe quelques répertoires et catalogues. Parmi les plus importants, signalons celui de Milada Vlach et Yolande Buono, *Catalogue de la bibliothèque nationale du Québec. Laurentiana parus avant 1821* (1976) et un instrument bibliographique rudimentaire mais instructif compilé par le bibliographe et bibliothécaire du Parlement Narcisse-Eutrope Dionne, *l'Inventaire chronologique des livres, brochures, journaux et revues publiés en langue française dans la province de Québec, depuis l'établissement de l'imprimerie jusqu'à nos jours, 1764-1905* (1905). Mentionnons également les catalogues sur fiches des libraires Gonzague Ducharme et Gérard Malchelosse et celui de Raymond Tanghe à Ottawa, qui nous ont également été utiles. Comme ces sources de renseignements demeurent incomplètes, il a fallu rendre visite aux grandes bibliothèques (la Législature, la Bibliothèque nationale du Québec, édifice Saint-Sulpice, la Bibliothèque nationale à Ottawa) et toutes, sans exception, ont donné libre accès aux rayons, ce qui a permis de dresser une bibliographie assez complète, «volumes en main», y compris l'adresse bibliographique de toutes les publications littéraires, ainsi que leur localisation.

Pour les publications après 1960 et avant 1982, la tâche a été facilitée par un ingénieur

instrument de travail collectif, une revue annuelle de la production, intitulée *Livres et auteurs canadiens* (devenu *Livres et auteurs québécois* en 1969), fondée et dirigée par Adrien Thério (jusqu'en 1973), puis par un groupe de professeurs à l'Université Laval. Ce survol annuel de la production, accompagné d'une critique ponctuelle, «à chaud», selon l'expression consacrée, demeure très utile pour quiconque veut évaluer une œuvre littéraire dans son contexte.

La sélection des œuvres et l'attribution des catégories d'articles ont posé des problèmes majeurs, parce que nous ne disposons pas d'un instrument précis – appelons-le, faute de mieux, un «littérairomètre» ou quelque chose du genre – qui nous aurait permis d'évaluer la littérarité d'un essai et d'établir son positionnement dans la production d'une période donnée. Rendons hommage ici à deux érudits, les professeurs Nive Voisine (pour le tome 1) et Gilles Dorion (pour les tomes 2 à 5), responsables de la section des essais, qui ont eu la patience d'examiner chaque titre et d'en discuter les mérites. Guidés par leurs judicieux conseils et par les travaux d'une soixantaine d'assistants de recherche qui ont constitué des dossiers de presse au fil des ans, nous avons pu répertorier sans trop de difficulté les essais marquants. Cependant, il a fallu évaluer plus attentivement les textes moins marquants et assez nombreux tout de même, qui ont eu un quelconque écho.

Devant ce foisonnement d'essais inconnus, peu connus, peu aimés, mal-aimés, voire détestés par la critique, il a fallu procéder autrement, en faisant une lecture cursive de chaque ouvrage avant de prendre une décision quant à son inclusion ou non dans un tome donné. Cette procédure soulève l'épineuse question de la valeur relative d'un essai littéraire en regard des autres publications. Il y a eu, évidemment, une part d'arbitraire dans le choix de ces œuvres mineures qui paraissent gonfler le corpus. Bien entendu, l'ultime contrainte était liée à l'espace : chaque tome du *DOLQ* ne devait pas dépasser 1 000 pages.

La constitution d'un corpus reconnu des essais littéraires s'est donc effectuée un titre à la fois, du premier au dernier tome. Après huit tomes et quarante ans, la reconnaissance de ce corpus arrive à point. Au total, les 6 526 textes de la prose d'idées, à partir desquels on a sélectionné 2 322 ouvrages dignes de figurer dans un dictionnaire des œuvres, demeurent d'importants témoins de la vie intellectuelle et culturelle au Québec. La présence concrète de cet ensemble d'écrits à la première personne rend l'essai littéraire visible et justifie en quelque sorte sa place à côté des genres canoniques.

Le seul poids quantitatif de ce « parent pauvre » de notre production littéraire laisse entendre qu'il n'est pas si pauvre après tout. On a beau le qualifier de genre caméléon,

polymorphe, fractionné, il a réussi à s'imposer, ne serait-ce que par la force du nombre. Grâce au *DOLQ*, qui agit dans ce cas davantage comme un acteur que comme un témoin des études littéraires québécoises, il a pu acquérir ses fondements bibliographiques et bénéficier d'une tribune de choix. Pour employer une expression chère à l'essayiste et penseur Pierre de Vadeboncœur, l'essai littéraire a épousé un parcours qui s'apparente à «la ligne du risque», un cheminement qui mène à la reconnaissance et, éventuellement, à une forme de consécration.

BIBLIOGRAPHIE

- AUDET, René (dir.) (2005), *Études littéraires*, «Dérives de l'essai», vol. 37, n° 1.
- CAUMARTIN, Anne (2006), «Le discours culturel des essayistes québécois (1960-2000)». Thèse de doctorat, Ottawa, Université d'Ottawa.
- CAUMARTIN, Anne, et Martine-Emmanuelle LAPOINTE (2004), *Parcours de l'essai québécois, 1980-2000*, Québec, Éditions Nota bene. (Coll. «Essais critiques».)
- CHASSAY, Jean-François (2003), *Anthologie de l'essai au Québec depuis la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal.
- DIONNE, Narcisse-Eutrope (1905), *Inventaire chronologique des livres, brochures, journaux et revues, publiés en langue française dans la province de Québec, depuis l'établissement de l'imprimerie au Canada jusqu'à nos jours, 1764-1905*, Québec, s. é.
- DUMONT, Fernand ([1968] 2005), *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire*, Montréal, Hurtubise HMH. (Coll. «Constantes».)
- DUMONT, François (2003), *Approches de l'essai : anthologie*, Québec, Éditions Nota bene. (Coll. «Visées critiques».)
- DUMONT, François (dir.) (1999), *La pensée composée : formes du recueil et constitution de l'essai québécois*, Québec, Éditions Nota bene. (Coll. «Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise».)

- LAMONDE, Yvan (2000), *Histoire sociale des idées au Québec*, t. 1 : 1760-1896, t. 2 : 1896-1929, Montréal, Fides.
- MAILHOT, Laurent ([1984] 2005), *L'essai québécois depuis 1845*, Montréal, Hurtubise HMH. (Coll. « Cahiers du Québec ».) [Titre original : *Essais québécois, 1837-1983. Anthologie littéraire*].
- RICARD, François (1977), « La littérature québécoise contemporaine 1960-1977. IV L'essai », *Études françaises*, vol. 13, n^{os} 3-4 (octobre), p. 365-381.
- VIGNEAULT, Robert (1994), *L'écriture de l'essai : essais*, Montréal, L'Hexagone. (Coll. « Essais littéraires ».)
- VIGNEAULT, Robert (2008), *Dialogue sur l'essai et la culture*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- VIGNEAULT, Robert (dir.) (1972), *Études littéraires*, « L'essai », vol. 5, n^o 1.
- VLACH, Milada, et Yolande BUONO (1976), *Catalogue de la Bibliothèque nationale du Québec. Laurentiana parus avant 1821*, Montréal, Ministère des Affaires culturelles du Québec, Bibliothèque nationale du Québec.
- WYCZYNSKI, Paul, François GALLAYS et Sylvain SIMARD (dir.) (1985), *L'essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides. (Coll. « Archives des lettres canadiennes ».)

Martin Doré

Université de Sherbrooke

ÉTUDE PROSOPOGRAPHIQUE
D'UNE POPULATION DE CHERCHEURS.
L'AUCTORAT DU *DICIONNAIRE*
DES ŒUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC,
1971-2011

Le projet du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec (DOLQ)* démarre en 1971. Le premier tome est publié en 1978 et le dernier en date, en 2011. Selon nos calculs, les 8 tomes que forme l'ensemble actuel contiennent 6 405 articles¹. Il est de plus à noter que 98 % de ces articles concernent des « œuvres littéraires » publiées entre 1860 et 1990². Ces œuvres ressortent d'une catégorisation constituée notamment des quatre

1. Les chiffres et graphiques du présent article sont issus d'une base de données que nous avons nous-même constituée à partir du *DOLQ*.

2. Nous reprenons ici l'expression « œuvres littéraires » telle qu'elle apparaît dans les bibliographies du *DOLQ*. Dans la suite, elle est abrégée en « œuvre » sans guillemets.

grands genres esthétiques de la littérature : la fiction, l'essai, la poésie et le théâtre³.

Initialement, le projet devait comprendre cinq tomes et s'arrêter avec la production littéraire publiée en 1975, soit dans les années mêmes du début du projet. Ce cinquième tome paraît en 1987. Maurice Lemire, maître d'œuvre du *DOLQ*, se retire alors de la direction, laissant à Gilles Dorion et Aurélien Boivin, qui avaient été parmi ses collaborateurs dès les premiers tomes, le soin de continuer. Les tomes 6 à 8 paraissent en 1994, 2003 et 2011. Dans l'ensemble des 8 tomes, on trouve 1 116 auteurs d'articles (professeurs, étudiants et professionnels divers), hommes et femmes, du Québec, du reste du Canada et de l'étranger.

Chacun des huit tomes s'organise en fonction d'un même plan. Il contient d'abord une longue introduction qui propose une synthèse de la période couverte par le tome⁴. Cette introduction précède une chronologie, les articles formant le corps du dictionnaire et trois bibliographies (ensemble des œuvres colligées de la

3. Dans le présent article, le terme *fiction* remplace les *roman*, *conte* et *nouvelle* du *DOLQ*.

4. C'est par l'expression « L'équipe du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* » ou « L'équipe » que sont signées la plupart des introductions. Cette expression désigne le directeur du tome et ses quatre collaborateurs immédiats. Dans le présent article, nous reprenons cette expression, abrégée en « l'équipe du *DOLQ* » ou « l'équipe ».

période et œuvres effectivement analysées, ouvrages de référence et études portant sur la période). Suivent les listes des périodiques dépouillés et des auteurs d'articles, une table des illustrations et un index onomastique. Le premier tome propose de plus une introduction générale qui présente l'ensemble du projet (Lemire (dir.), 1978 : IX-XIII). Dans le tome 5, dernier dirigé par Lemire, l'introduction générale est suivie d'un court bilan intitulé « Les objectifs du DOLQ » (Lemire (dir.), 1987 : LXVII-LXVIII)⁵.

Les paratextes du *DOLQ* constituent une mine de renseignements pour l'analyse de l'ouvrage. Du point de vue éditorial, ils permettent d'examiner les conditions dans lesquelles le *DOLQ* s'est développé. Les introductions de chacun des tomes proposent une synthèse historique mue notamment par une conception de la littérature et de la recherche. Les bibliographies établissent le substrat d'où le *DOLQ* est sorti et fournissent un ensemble exhaustif d'études sur la littérature québécoise au moment de la fabrication de chacun des tomes.

La bibliographie des œuvres est une compilation réalisée par l'équipe du *DOLQ* des titres parus à une époque et dans laquelle sont choisis ceux qui feront l'objet d'une recension. Elle est

5. On trouve aussi, au début de chaque tome, une « notice d'emploi », la liste des « signes conventionnels et abréviations » et les « normes bibliographiques ».

une tentative de circonscrire avec le plus d'exhaustivité possible la production d'une période et sa signification. Incidemment, à partir de 1968, un état systématique de la production éditoriale québécoise, courante et rétrospective, est aussi proposé par la Bibliothèque nationale du Québec, ce qui fournit une comparaison possible avec la compilation du *DOLQ*. Quoi qu'il en soit, la production littéraire québécoise augmente considérablement tout au long des huit tomes et de façon encore plus importante à partir des années 1960, ce qui oblige l'équipe du *DOLQ* à écarter de son analyse de plus en plus de titres. En termes relatifs, 52 % des titres bibliographiés dans l'ensemble des huit tomes ne feront pas l'objet d'articles. En termes absolus, le nombre d'œuvres retranchées est de plus en plus important dans les tomes successifs.

Enfin, les articles proprement dits s'inscrivent dans une catégorisation de cinq longueurs, déterminée par l'importance que l'équipe accorde aux titres analysés. Chaque article se termine par une bibliographie qui contient les diverses éditions du titre analysé et les articles les ayant commentées. La diffusion et la réception sont ainsi présentées et s'offrent comme éléments pour de nouvelles recherches⁶.

6. Au reste, le caractère normé des articles n'exclut pas les « façons personnelles de penser et d'apprécier » (Lemire (dir.), 1978 : X) de leurs auteurs.

On voit ainsi l'ampleur et la complexité de l'ouvrage que le *DOLQ* propose à l'analyse et les angles suggérés pour en comprendre le fonctionnement et la réalisation. Comment est-il possible d'analyser un objet si vaste? Un outil permet de s'en faire une idée tout en situant cet objet dans l'environnement mouvant de ses quarante ans de production. Cet outil, c'est l'analyse quantitative que nous utilisons ici dans la perspective d'une approche prosopographique.

La prosopographie est le portrait statistique d'un groupe donné. C'est en quelque sorte une biographie collective et quantifiée. Ce groupe comprend des individus qui partagent un certain nombre de traits essentiels (qui fondent le groupe même) et ont aussi des aspects distinctifs entre eux. Dans le présent article, ce qui constitue le groupe, c'est la participation de ses membres à la rédaction du *DOLQ*. Ce qui distingue les membres entre eux, c'est l'appartenance sexuelle (hommes et femmes), l'origine géographique (Québec, Canada, étranger; au Québec: Québec, Montréal, province), l'occupation socio-professionnelle (professeurs, étudiants, professionnels divers), la collaboration relative d'un tome à l'autre. À ce sujet, l'étendue sur quarante années et huit tomes (c'est-à-dire huit étapes) du projet introduit, dans les données, un aspect dynamique qui structure le développement.

Dans sa présentation, l'équipe du *DOLQ* précise les catégories à partir desquelles l'ouvrage a

été élaboré. Il s'agit notamment des genres esthétiques, de la longueur des articles, de leur structure, de la périodisation. Dans le présent article, le *DOLQ* sera analysé par rapport à d'autres catégories qui concernent son auctorat de collaborateurs. C'est l'évolution du groupe en fonction de ces catégories qui est le sujet de notre analyse. Cette approche est sociologique. Les catégories retenues permettront, le cas échéant, des rapprochements avec des populations autres que celle qui est étudiée ici. Toutefois, la « recherche » comme activité socio-professionnelle est ce qui définit notre population, même si ce concept a évolué pendant les quarante années du projet⁷.

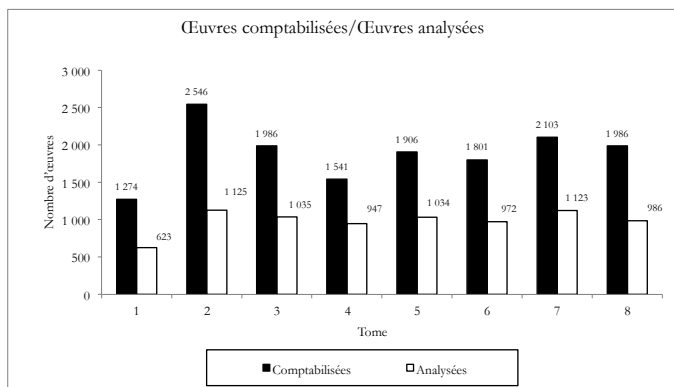
LA PRODUCTION GÉNÉRALE

De 1971 à 2011, les équipes successives du *DOLQ* ont préparé et publié huit tomes qui couvrent essentiellement la production littéraire des années 1860 à 1990. Cette production com-

7. Il y a un glissement entre « auteur » et « chercheur » dans le présent auctorat. Les « auteurs » appartiennent à un projet de recherche qui les encadre et les oblige à respecter des règles. Les « œuvres littéraires » sont choisies ou approuvées par l'équipe du *DOLQ*, la documentation qui leur est relative est fournie par l'équipe aux auteurs, les textes des auteurs sont soumis à un modèle et sont soumis à une révision/correction par l'équipe. Au reste, il semble que globalement, les « auteurs » ont par ailleurs une pratique de la recherche. Ces éléments établissent un lien d'équivalence entre « auteur » et « chercheur ».

ÉTUDE PROSOPOGRAPHIQUE

prend 15 143 œuvres, dont 7 845 sont analysées.
On en voit le détail au graphique 1.



GRAPHIQUE 1

La période couverte par chacun des tomes varie considérablement d'un tome à l'autre jusqu'au cinquième⁸. Des tomes 6 à 8, cette période est de cinq ans. Le xx^e siècle (jusqu'en 1990), couvert par les tomes 2 à 8, a une production annuelle moyenne de 152 œuvres comptabilisées, parmi lesquelles 79 sont analysées. Les 7 845 œuvres analysées sont le sujet de 6 405 articles

8. Le tome 1 (*Des origines à 1900*) couvre trois cent cinquante-cinq ans, avec 78 % des œuvres parues entre 1860 et 1900. Le tome 2 couvre quarante ans, le tome 3, vingt ans, le tome 4, dix ans, le tome 5, six ans.

dans l'ensemble du *DOLQ*; il est à noter que quelques œuvres ont été traitées dans un même article.

LES AUTEURS DU *DOLQ*

Les auteurs ayant participé à l'écriture du *DOLQ* forment une population structurée selon des paramètres. Certains de ces paramètres (appartenance à une université, par exemple, ou localisation) ont pu faire l'objet d'un choix par l'équipe du *DOLQ*. Toutefois, l'autorat peut être examiné selon des critères qui le définissent et qui n'ont pas été choisis *a priori* par l'équipe ou dont les effets n'ont pas été calculés. Par exemple, la composition genrée de cette population ou sa répartition socioprofessionnelle. Ce sont ces paramètres que nous allons examiner pour comprendre le fonctionnement de cet autorat.

Le *DOLQ* a mobilisé, en 8 tomes et 40 ans, 1 116 auteurs d'articles. De ce nombre, 6 seulement reviennent dans chacun des 8 tomes, alors que 64 % (713 auteurs) n'y signent qu'un seul article. Parmi ces six auteurs, on trouve Lemire, maître d'œuvre du projet, des membres de l'équipe qui l'entourent, comme Kenneth Landry, et un historien de la littérature québécoise, Laurent Mailhot. Quatre de ces six auteurs sont de l'Université Laval, les deux autres de l'Université du Québec à Chicoutimi et de l'Université de Montréal. Par ailleurs, quatre de ces six au -

teurs sont aussi les plus prolifiques. Celui qui se trouve au premier rang, et de loin, est Aurélien Boivin, avec 247 articles⁹. Présenté comme un « associé de recherche » dans les tomes 1 à 4, il est « professeur de littérature [à l'Université Laval] et co-responsable de la section roman » du *DOLQ* à partir du tome 5 et dirige les tomes 7 et 8.

ÉQUIPE DIRIGEANTE

Le *DOLQ* comprend, pour chaque tome, un directeur, une équipe restreinte qui le seconde et l'ensemble des auteurs d'articles. Il a été dirigé par Lemire (tomes 1 à 5), Dorion (tome 6) et Boivin. Autour du directeur prend place une équipe qui se répartit en fonction des quatre grands genres esthétiques et du travail de documentation, de correction et de révision. Les équipes restreintes pilotant les quatre sections esthétiques ont compris 10 personnes, dans l'ensemble des 8 tomes, qui ont écrit 729 articles. C'est donc moins de 1 % des auteurs qui a ainsi produit plus de 11 % des articles.

9. Suivent Roger Chamberland (169 articles), Gilles Dorion (150), Kenneth Landry (146), Maurice Lemire (144), André Gaulin (124), Alonzo Le Blanc (107), Lucie Robert (94) et Suzanne Paradis (89), premières femmes à apparaître dans cette liste. L'écart entre Boivin et ceux qui le suivent immédiatement souligne encore plus le caractère exceptionnel de la production de cet auteur.

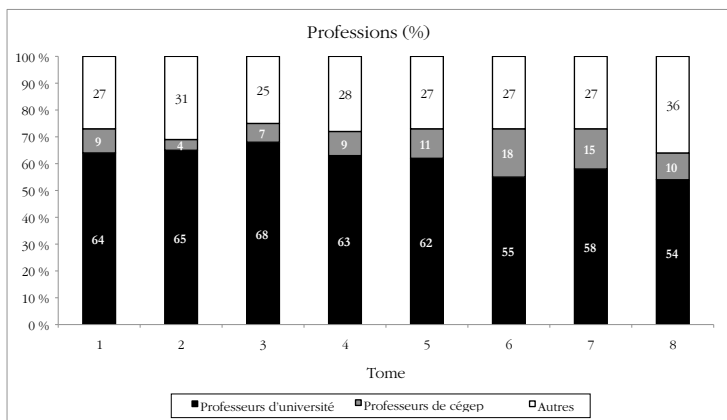
Parmi les responsables des grandes sections, il faut attendre le tome 8 (2011) pour voir une femme en faire partie (Caroline Garand, section théâtre). Toutefois, ces responsables de section avaient des collaborateurs immédiats, 35 dans l'ensemble des 8 tomes, parmi lesquels on trouve une femme dès le tome 1 (Reine Bélanger, section théâtre) et d'autres par la suite, soit 12 en tout (plus du tiers). Cette présence des femmes au sein du *DOLQ* prend une importance plus grande encore chez les auteurs d'articles, comme nous le verrons plus loin.

RÉPARTITION SOCIOPROFESSIONNELLE

Les auteurs du *DOLQ* se répartissent en deux grandes catégories socioprofessionnelles, soit les professeurs (université, mais aussi cégep) et professionnels divers, d'une part, et les étudiants, d'autre part. Dans l'ensemble des huit tomes, les professeurs et professionnels représentent 71 % des auteurs et les étudiants, 29 %. Toutefois, les professeurs et professionnels sont les auteurs de 78 % des articles, contre 22 % pour les étudiants. En moyenne, un professeur ou un professionnel écrit donc plus d'articles (6,3) qu'un étudiant (4,4).

Le graphique 2 donne le détail de la répartition par tome des professeurs et des professionnels divers (identifiés dans le graphique 2 par « autres »)

ÉTUDE PROSOPOGRAPHIQUE

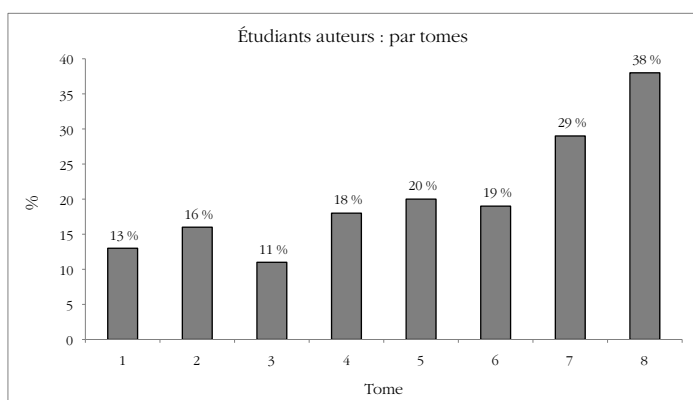


GRAPHIQUE 2

Les professeurs, particulièrement les professeurs d'université, sont largement majoritaires dans l'autorat. Parmi les « autres », on compte plus d'une quinzaine de professions qui appartiennent aux domaines de l'éducation, de la recherche et des communications (archivistes, assistants de recherche, bibliothécaires, chargés de cours, correcteurs, critiques, écrivains, éditeurs, fonctionnaires, gestionnaires, journalistes, traducteurs, retraités d'une des professions précédentes). On remarque aussi, dans ce graphique, la présence minimale (8 % en moyenne dans l'ensemble des tomes), mais constante des professeurs de cégep, le gros du contingent

restant les professeurs d'université avec, en moyenne par tome, 61 % des professionnels.

Les étudiants forment une catégorie importante dans la population que nous examinons. Le graphique 3 illustre leur présence relative dans l'auctorat général.



GRAPHIQUE 3

Comme on le voit, au tome 1, ils représentent 13 % de l'ensemble des auteurs toutes origines confondues. Toutefois, leur importance croît tout au long de la parution des tomes pour atteindre 38 % au huitième, soit alors plus du tiers de l'auctorat. Notons que c'est dans les tomes 7 et 8, dirigés par Boivin, qu'augmente

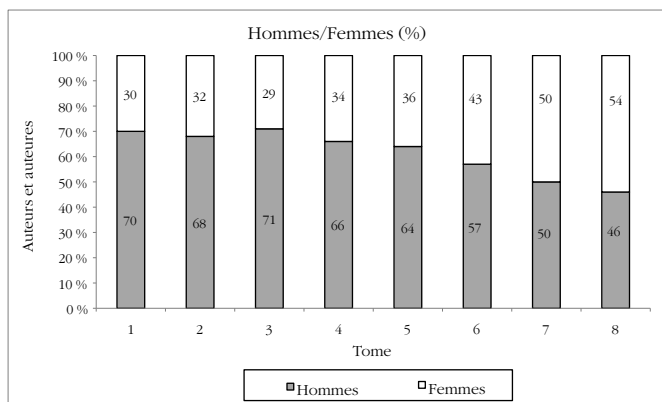
leur participation, passant globalement du cinquième à plus d'un tiers de l'auctorat.

Jusqu'au tome 5, ces étudiants sont en grande majorité au deuxième cycle universitaire. Au tome 6 cependant, 54 % des étudiants auteurs sont recrutés au troisième cycle, soit alors plus de la moitié. Pour leur part, les étudiants du premier cycle représentent, dans l'ensemble des huit tomes, 4 % des étudiants auteurs. Ils sont pratiquement absents des tomes 1 à 5. Après le départ de Lemire, ils font leur apparition et représentent 15 % des étudiants auteurs au tome 8. Bien qu'elle soit limitée dans l'ensemble de l'auctorat (30 auteurs en tout), cette progression indique une tendance vers un nouveau type d'auteur et même une nouvelle pratique éditoriale.

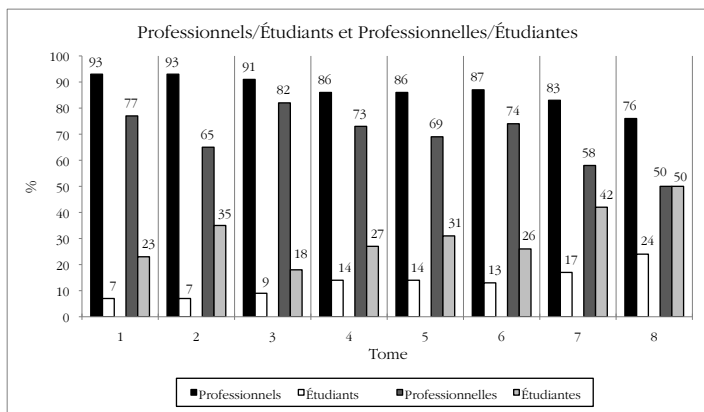
AUTEURS/AUTEURES

Dans l'ensemble, les 1 116 auteurs du *DOLQ* comprennent 55 % d'hommes et 45 % de femmes. Toutefois, au graphique 4, l'examen de la part relative de chacun des sexes tout au long des huit tomes révèle une progression continue des femmes.

Plutôt stable jusqu'au tome 3, la part relative des femmes auteures s'amplifie progressivement à partir du tome 4 pour devenir majoritaire au tome 8. Si d'autres tomes suivent, il ne serait pas étonnant que cette part relative augmente encore. Le phénomène se vérifie en effet dans



GRAPHIQUE 4



GRAPHIQUE 5

d'autres secteurs d'activité proches de notre groupe de chercheurs, comme la population étudiante des universités et certains groupes socioprofessionnels¹⁰.

Une étude plus fine de la composition socio-professionnelle des groupes permet de mieux comprendre l'évolution genrée des auteurs du *DOLQ*. La catégorie « professionnel » comprend en majorité des professeurs. Comme on le voit dans le graphique 5, l'appartenance sexuelle révèle des phénomènes particuliers quand on fait la distinction, pour chacun des deux sexes, entre la part relative des étudiants et celle des professionnels.

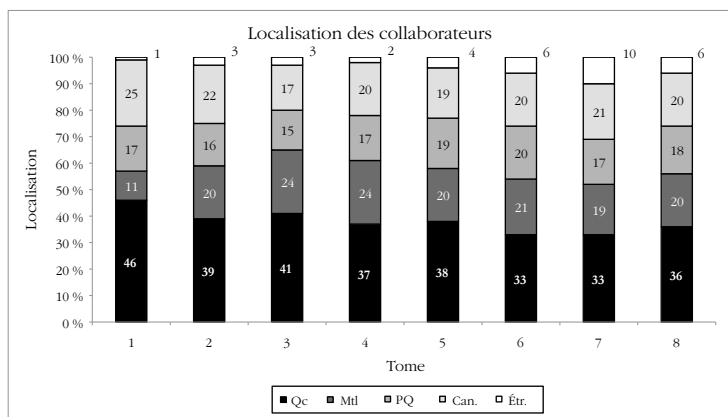
10. Entre 1961 et 2001, la population féminine du Québec tourne autour de 50 à 51 % de la population globale. En 1970, les femmes représentent 39 % des diplômés universitaires tous cycles confondus. En 1992, elles sont 58 %. Elles sont alors majoritaires dans les domaines des lettres (76 %), de la santé (75 %), de l'éducation (75 %), des arts (61 %), des sciences humaines (60 %), du droit (57 %) et de l'administration (53 %). Dans les groupes professionnels, pendant la décennie 1981-1991, elles sont majoritaires dans les emplois de bureau (78 %), en médecine et santé (76 %), dans le monde de l'éducation (62 %) et en travail social (60 %). Dans les domaines artistiques et littéraires, elles représentent 41 % de la main-d'œuvre (Desrochers et Motard, 1995: 69, 95). Notons qu'avec 76 % de la diplomation universitaire en lettres (en 1992), il n'est pas étonnant que les femmes étudiantes fournissent globalement au *DOLQ*, en chiffres absolus, un contingent d'auteurs plus important que les hommes étudiants, soit 198 sur une population de 326 individus (61 %, relativement près des 76 % de 1992).

On voit d'abord que cette part relative, dans la population masculine, des professionnels par rapport aux étudiants est plus élevée que dans la population féminine. Chez celle-ci, bien qu'il y ait une fluctuation importante entre professionnelles et étudiantes, ces dernières finissent par représenter, au tome 8, 50 % de l'apport féminin, ce qui est le double, en termes relatifs, de ce que représentent les étudiants par rapport aux professionnels hommes. En somme, la population masculine est dominée par les professionnels (et d'abord par les professeurs d'université), alors que dans la population féminine, cette domination professionnelle tombe devant l'importance que les étudiantes prennent très nettement à partir du tome 5, passant de 31 % à 50 % de la part relative des auteures (au tome 8). Les statistiques socioprofessionnelles globales (voir note 10) suggèrent toutefois une explication. Dans les différentes catégories socioprofessionnelles, les femmes apparaissent au *DOLQ* plus tardivement que les hommes, mais finissent par dominer en nombre. Par ailleurs, comme les étudiantes universitaires sont plus nombreuses que leurs collègues masculins, on peut penser que dans les tomes ultérieurs du *DOLQ*, un rééquilibrage entre femmes professionnelles et femmes étudiantes se fera dans la mesure où ces dernières seront devenues elles-mêmes professionnelles, suivant le modèle observé dans la population masculine.

ÉTUDE PROSOPOGRAPHIQUE

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE ET MOBILITÉ ÉTUDIANTE

L'autorat du *DOLQ* recrute tant à Québec qu'à Montréal, dans le reste de la province, au Canada et à l'étranger. L'examen de sa répartition géographique telle qu'elle apparaît au graphique 6 révèle un mode de fonctionnement complexe.



GRAPHIQUE 6

Dans ce graphique, une distinction est établie entre Québec (Qc), Montréal (Mtl) et le reste de la province (PQ). De plus, les données sur le Canada (Can.) excluent celles qui concernent le Québec dans son ensemble (Qc, Mtl et PQ). Quant à l'étranger (Étr.), il concerne tout ce

qui est à l'extérieur du Canada entier. Compte tenu de la faible importance de la catégorie «étranger», il n'a pas semblé nécessaire ici de distinguer les États-Unis de l'Europe et de l'Amérique du Sud où se trouvent les auteurs de cette catégorie.

Globalement, on remarque d'abord que la localisation des auteurs à Québec, en termes relatifs, est en baisse continue entre les tomes 1 et 8, perdant 10 points. C'est Montréal qui bénéficie le plus de ce transfert et, dans une moindre mesure, les auteurs de l'étranger. Le nombre d'auteurs du reste du Canada et ceux qui viennent du reste de la province de Québec demeure à peu près constant en termes relatifs.

Si l'on oppose les auteurs de Québec au reste du groupe (Mtl, PQ, Can. et Étr.), on constate que le premier contingent représente, dans l'ensemble des huit tomes, 38 % des effectifs. Comme la quasi-totalité de ces auteurs est à l'Université Laval (sauf quelques professeurs de cégep et autres professionnels), force est de conclure à la décentralisation progressive et marquée de l'auctorat. Il est vrai toutefois que les équipes qui ont dirigé les tomes du *DOLQ* viennent entièrement de l'Université Laval jusqu'au tome 7. Au tome 8, renversement, deux des quatre membres des sections esthétiques viennent de l'extérieur (Jacques Paquin de l'Université du Québec à Trois-Rivières et Pascal Riendeau de l'Université de Toronto).

Les étudiants auteurs cependant ne participent pas géographiquement de cette décentralisation. Cette population se caractérise par une évolution singulière d'un tome à l'autre, qui ne relève pas seulement de la localisation, mais aussi d'une mobilité sociale marquée. Disons tout d'abord que, dans les 8 tomes, on trouve 326 étudiants auteurs différents (61 % de femmes, 39 % d'hommes).

Si l'on ne fait pas de distinction nominale, le même étudiant pouvant revenir plus d'une fois d'un tome à l'autre, changeant de statut en fonction de son cycle universitaire, on constate que la grande majorité vient de l'Université Laval (73 %) et la quasi-totalité du Québec (93 %). Par ailleurs, les étudiants de Laval ont écrit 76 % des articles de l'auctorat étudiant. Cette double concentration va à l'encontre de la décentralisation observée chez les professeurs et professionnels, dont 34 % viennent de Québec.

On peut en inférer que, parmi ces étudiants, ceux qui ont écrit plusieurs articles ont bénéficié d'une initiation, voire d'une formation à la recherche et à l'écriture d'un type de texte (l'article de synthèse) grâce à l'encadrement et à la proximité de l'équipe du *DOLQ*. Que sont-ils devenus par la suite? Leur passage au sein du *DOLQ* leur a-t-il servi sur le plan professionnel?

La base de données de cet article ayant été élaborée à partir des renseignements du *DOLQ*, elle ne peut être plus précise que la plus précise

information qu'on y trouve. Par exemple, les notices biographiques des auteurs d'articles sont sans doute le fait des auteurs eux-mêmes. On peut penser qu'elles relèvent de la stratégie. Ainsi, dans le cas des étudiants auteurs, on constate un changement fréquent de notices en raison du caractère temporaire de leur statut universitaire. De surcroît, la notice biographique évolue progressivement, en même temps sans doute que l'étudiant comprend les enjeux stratégiques de son statut.

Ainsi, 74 % des étudiants auteurs ont écrit un seul article, ce qui revient à dire qu'il n'y a pas de changement de statut au sein du *DOLQ* pour eux. Par contre, les 26 % des étudiants auteurs restants reviennent dans au moins deux tomes (où ils sont étudiants dans au moins un tome, leur statut socioprofessionnel ayant pu changer d'un tome à l'autre). Ainsi, 17 % des étudiants auteurs deviennent effectivement professionnels pendant leur collaboration au *DOLQ*.

Les stratégies de ces étudiants varient. Quelques-uns ne se présentent jamais comme étudiants, mais plutôt comme des associés de recherche, devenant ultimement professeurs (selon certaines notices biographiques). D'autres deviennent chargés de cours et n'apparaissent plus sous leur statut d'origine, même si, comme on peut le penser, ils restent par ailleurs étudiants. Enfin, chez quelques-uns, on observe, d'un tome à l'autre, un abandon du statut d'étu -

diant pour un statut professionnel, puis un retour au statut initial. Cette valse-hésitation suggère fortement une stratégie de distinction où la recherche apparaît non seulement comme une aspiration, mais aussi déjà comme un facteur discriminant possible d'abord au présent, par rapport aux autres étudiants, ensuite dans le futur, pour un poste.

SYNTHÈSE ET PERSPECTIVES

Le *DOLQ* a eu un auctorat quantitativement important dont l'activité s'est échelonnée sur une longue durée. Grâce à la qualité de l'information contenue dans le dictionnaire, on peut se faire une idée de sa composition et de son évolution. Dans le présent article ont été privilégiées son appartenance socioprofessionnelle, son appartenance sexuelle ainsi que la répartition géographique. En cours d'analyse, la part prise par les étudiants auteurs s'est avérée considérable et différente, dans sa structure, du reste de l'auctorat.

Le *DOLQ* a été localisé à l'Université Laval. Lancé par Lemire, qui venait d'y arriver, il a réuni des équipes de direction composées uniquement de professeurs de cette université jusqu'au tome 7. Au tome 8, deux des quatre membres de la direction viennent alors de l'extérieur. Une femme s'y trouve aussi pour la première fois.

La population d'auteurs se recrute en grande majorité à l'extérieur de Québec. De plus, dans

l'ensemble de l'auctorat, les femmes deviennent majoritaires au tome 8 grâce aux étudiantes qui surpassent, et de loin, les professeures et professionnelles. Au reste, l'auctorat étudiant se recrute en très grande partie à l'Université Laval. Sa proximité avec l'équipe dirigeante explique sans doute cette importance.

Il n'est pas possible d'examiner, à partir des paratextes du *DOLQ*, la rencontre intergénérationnelle. Pour ce faire, il aurait fallu qu'y soient données les dates de naissance des auteurs. On aurait pu voir alors, en conjonction avec d'autres paramètres, les affrontements qui déterminent les transformations sociales. Toutefois, deux indices permettent de se faire une idée à ce sujet. D'une part, les trois directeurs du *DOLQ* et leurs collaborateurs immédiats sont nés, dans une très large majorité, entre 1923 et 1945, exception faite du tome 8. D'autre part, l'importance grandissante des étudiants dans l'auctorat tout au long des huit tomes suggère l'arrivée continue de nouvelles générations.

Il est vrai que le cadre conceptuel du projet a été fixé au début des années 1970, mais les analyses des œuvres se sont échelonnées sur près de quarante ans, bénéficiant non seulement de l'apport des générations nouvelles, mais aussi de l'évolution des études littéraires et donc des sensibilités critiques. Quant aux œuvres analysées dans les tomes 5 à 8, parues après 1970, elles appartiennent à la même époque que les

ÉTUDE PROSOPOGRAPHIQUE

générations mêmes qui sont appelées à les commenter. Cette rencontre des œuvres et des chercheurs serait à examiner, car elle s'oppose au fonctionnement des premiers tomes, où l'auctorat n'est pas contemporain des œuvres.

BIBLIOGRAPHIE

- BOIVIN, Aurélien (dir.) (2003 et 2011), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 7 et 8, Montréal, Fides.
- DESROCHERS, Lucie, et Louise MOTARD (1995), *Les Québécoises déchiffrées. Portrait statistique*, Québec, Gouvernement du Québec, Conseil du statut de la femme. (Coll. « Réalités féminines ».)
- DORION, Gilles (dir.) (1994), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome VI, Montréal, Fides.
- LEMIRE, Maurice (dir.) (1978-1987), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 1 à 5, Montréal, Fides.

Émilie Théorêt

LE *DICTIONNAIRE DES ŒUVRES*
LITTÉRAIRES DU QUÉBEC
ET LA FORTUNE LITTÉRAIRE
DES ŒUVRES POÉTIQUES DES
FEMMES ENTRE 1924 ET 1939

Nous savons que l'accueil immédiat joue un rôle déterminant dans la fortune de l'œuvre et dans l'orientation de la critique à venir. Daniel Chartier (2000), qui s'est penché sur la réception du roman dans les années 1930, explique comment le système que compose l'ensemble de la réception critique d'une œuvre à sa sortie est d'abord diffus avant que le jugement se cristallise dans un texte critique qui sera par la suite le point de référence auquel on reviendra constamment. Il souligne cependant que le jugement historique sur l'œuvre peut être infléchi, mais à la condition de le faire en regard de ce discours dominant, qui ne peut être ignoré.

Considérant que la conception qui sous-tend le projet à l'origine du *Dictionnaire des œuvres*

littéraires du Québec (DOLQ), soit celle de « saisir la littérature par sa matérialité textuelle plutôt que sous l'angle des seuls grands auteurs¹ », appelle et légitime d'emblée l'étude de phénomènes littéraires marginaux ou marginalisés, on peut se demander si les articles consacrés aux œuvres des premières décennies fastes de la production poétique des femmes, les années 1920 et 1930, proposent une orientation de lecture innovatrice ou traditionnelle de ces œuvres hors canon.

Ce choix de corpus est stratégique non seulement en raison de la densité sans précédent de la production poétique des femmes, mais aussi parce que plusieurs d'entre elles, après la publication d'un premier recueil, récidivent avec un deuxième, un troisième et même parfois, un quatrième recueil en un laps de temps assez court. C'est là une forme de continuité qui se démarque des parcours poétiques féminins ; parcours qui, dans les soixante premières années du xx^e siècle, sont majoritairement interrompus, ce qui nuit considérablement à leur sort. Cette période faste servira donc d'étalon pour mesurer et mieux cerner le rôle du *DOLQ* dans l'évolution et la fortune des œuvres poétiques des femmes au Québec. Cette période est d'autant

1. Je reprends la formulation des organisateurs du colloque dans l'appel de communications.

plus pertinente que d'autres avant moi y ont vu des enjeux dignes d'intérêt.

En effet, en 1978, Corine Bolla et Lucie Robert, alors étudiantes à l'Université Laval, publient un article intitulé «La poésie féminine de 1929 à 1940 : une nouvelle approche». Divisée en deux parties, cette analyse propose d'abord de relire la réception et l'interprétation des œuvres par la critique, puis de relire les œuvres et d'en dégager une thématique commune et ses implications. Au terme de cet examen, Bolla et Robert concluent que la critique qui les a précédées – désireuse de rejeter ces réactions poétiques à l'égard de l'idéologie dominante et, surtout, de constituer une littérature nationale – n'hésite pas à «anesthésier» ces œuvres qu'elle peut désormais qualifier de poésie de jeunes filles romantiques, évacuant ainsi les aspects «dangereux» de ce type de production littéraire (Bolla et Robert, 1978 : 61).

Bref, ces deux étudiantes, participant toutes les deux à la rédaction du deuxième tome du *DOLQ* (tome qui couvre le corpus visé par la présente étude), proposent donc, ni plus ni moins, l'inflexion du jugement historique. Est-ce que ce modèle annonce (en même temps qu'il en découle) le travail du *DOLQ*, dont le deuxième tome paraît deux ans plus tard? Certes, l'énoncé de projet nous y prépare, mais cette intention est-elle effective dans les notices? Pour répondre à cette question, nous avons étudié attentivement

la quarantaine de notices concernant la poésie des femmes entre 1924 et 1939. L'analyse débute en 1924, avec *Opales* d'Hélène Charbonneau, et se poursuit avec les premiers recueils de Jovette Bernier, Alice Lemieux, Éva Senécal et Simone Routier – des poètes qui forment le cœur de ce mouvement des années 1920 et 1930. L'étude s'étend jusqu'à 1939, alors que le souffle du mouvement s'éteint et que le tournant de la décennie annonce de tout autres voix féminines (celles de Rina Lasnier et d'Anne Hébert).

Les critères de lecture qui ont dirigé la présente analyse sont inspirés de diverses études : l'article sur la « poésie féminine de 1929 à 1940 », cité plus tôt, propose quelques pistes en ce qui concerne les connotations négatives mises en avant par les critiques, de Louis Dantin à Pierre de Grandpré. Le mémoire de Robert, sur *Le Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française* de monseigneur Camille Roy (1982), donne des indications intéressantes en ce qui concerne la rhétorique qui hiérarchise les auteurs recensés. Jane Everett a d'ailleurs prolongé cette étude dans un article consacré aux femmes poètes dans la critique de Roy (1991). A aussi été consulté le texte de Janine Boynard-Frot (1981), qui travaille à l'époque avec l'équipe de l'Université Sherbrooke qui étudie le mouvement des Cantons de l'Est, mouvement qui donne aux femmes poètes de l'époque son principal souffle. Boynard-Frot, après avoir passé au crible

près d'une douzaine de manuels d'histoire littéraire, propose des tableaux comparatifs sur les marques métatextuelles discriminantes, sur les données biographiques fournies et sur les évaluations des écrivaines.

Forte de ces analyses, la présente étude s'est attardée sur quelques éléments clés, soit 1) les discriminants typographiques et la classification des œuvres, 2) la sélection des éléments de morphologie sociale des auteures, 3) le recours à un vocabulaire axé sur le sexe de l'écrivaine et négativement connoté et 4) la tentative de renversement du jugement critique précédemment établi sur l'œuvre.

LE PROJET DU *DOLQ* À L'ÈRE D'UNE RÉACTUALISATION

Dans les années ciblées par la présente étude, le *DOLQ* retient 44 titres de recueils signés par des femmes. Pour la même période, Nicole Brossard et Lisette Girouard, dans leur *Anthologie de la poésie des femmes au Québec*, en recensent 48². L'introduction du *DOLQ* précise à ce

2. Cela dit, bien que Brossard et Girouard dressent une liste exhaustive des recueils de poèmes publiés par des femmes dans une bibliographie chronologique à la fin de leur ouvrage (2003 : 441), il n'en demeure pas moins qu'elles opèrent elles aussi des choix dans le cadre de l'anthologie elle-même. Ainsi, sur les 48 recueils, 12 œuvres ne sont pas retenues

sujet une modification des critères de sélection par rapport au premier tome : on ne cherche plus la même exhaustivité qui faisait presque coïncider les notions de littérature et d'imprimé. On soutient justement que c'est sans doute en raison de l'apparition d'une critique littéraire plus officielle durant cette période que le *DOLQ* se permet de faire des choix. On tente tout de même de tenir compte de l'évolution des critères de littérarité dans le temps pour couvrir le plus grand nombre d'œuvres. L'équipe remarque la réactualisation de certaines œuvres, jadis écartées en raison de critères moraux ou idéologiques, et se demande si le *DOLQ* est témoin ou acteur de cette réactualisation.

À la lumière de cette information, on observe que malgré quelques omissions, le désir d'exhaustivité demeure malgré tout. De plus, si quelques notices sont plus courtes, elles sont présentées, au même titre que les autres, dans une seule section, répondant à l'ordre alphabétique privilégié par le *DOLQ*. Alors que les historiens ont jusque-là isolé la production féminine dans des hors-texte jusqu'à la refouler dans un chapitre, un paragraphe ou encore dans une note en bas de page, la présentation du *DOLQ* ne propose aucune ségrégation. Là où les manuels jouent sur les caractères gras, les italiques

alors que, de son côté, le *DOLQ* leur consacre des notices.

ou encore sur la position des titres d'œuvres, le *DOLQ* adopte une présentation uniforme.

DEUX GÉNÉRATIONS DE RÉDACTEURS

Bien que ces éléments d'ordre typologique et spatial revêtent une grande importance en raison du fait qu'ils peuvent commander une forme de hiérarchie, on s'arrêtera à ces quelques observations afin de s'attacher davantage aux textes des notices. Tout d'abord, les signataires des notices peuvent être répartis en deux groupes, soit celui des aînés, formé de professeurs enseignant pour la majorité à l'Université Laval, étant tous plus ou moins nés dans les années 1930 et ayant tous plus ou moins déposé leur thèse en littérature française dans les années 1960 ou au tout début des années 1970. Le premier groupe signe la majorité des textes, soit 21 sur 43³, auxquels s'ajoutent les 12 notices rédigées par Suzanne Paradis. Celle-ci n'est pas professeure, elle est engagée par le *DOLQ* en sa qualité d'écrivaine, mais appartient à la même génération.

Le second groupe comprend des jeunes chercheurs qui ont choisi d'inscrire leur mémoire ou leur thèse en littérature québécoise. Ils prennent en charge 11 des recueils en signant 10

3. Parmi les 44 recueils publiés au cours de cette période, 2 sont recensés au sein d'un même article. Voir Bolla (1987a).

des 43 notices. Louise Parent, étudiante de deuxième cycle, écrit 3 textes. Bolla, qui déposait un mémoire à l'Université Laval en 1980, est alors étudiante au doctorat à l'Université d'Oregon et rend compte de 6 œuvres en 3 textes. Suzanne De Sève-Bergeron, étudiante de troisième cycle, en signe 2. S'ajoutent à cette liste Guy Champagne, étudiant de deuxième cycle en littérature, et Roger Chamberland, aussi étudiant de cycle supérieur, qui écrivent un seul texte chacun. Étant attachée au théâtre, Robert ne rédige aucune notice sur le corpus qui nous intéresse ; cependant, elle fait partie de ce groupe. L'article sur la poésie féminine qu'elle cosigne en 1978 non seulement en témoigne, mais également nous amène à la considérer dans cette étude. En poursuivant cette analyse, on cherchait désormais à savoir si ces jeunes chercheuses montantes (elles sont majoritaires) ont contribué d'une façon particulière à proposer une vision nouvelle de ces œuvres de femmes.

LES NOTICES BIOGRAPHIQUES

Tout d'abord, les notes biographiques sont toutes construites sur le même modèle sans discrimination, notamment au regard du statut de femme mariée ou de célibataire, ce sur quoi insistaient les historiens entre 1930 et 1970. En effet, distinctions étrangères, classes sociales et adhésions idéologiques jouent dans leurs ou -

vrages un rôle primordial et les acteurs « les moins bien dotés sur le plan socioculturel se retrouvent au bas de l'échelle de la légitimité » (Boynard-Frot, 1981 : 160). Si ce type d'information est uniforme dans le *DOLQ*, on remarque pourtant que certains éléments sont mis en relief et sont ainsi rendus favorables à des écrivaines qui avaient auparavant été négligées.

Ainsi, au sujet des histoires littéraires avant 1970, Boynard-Frot remarque que Routier est l'écrivaine qui polarise le plus l'attention : elle compte le plus grand nombre de marques évaluatives, les données biographiques sont plus importantes pour elle et, outre Senécal, c'est la seule pour qui l'on mentionne les distinctions reçues. Cette faveur serait attribuable à son capital culturel, au fait qu'elle ait été lauréate de prix français (auxquels on accordait plus de valeur qu'aux prix reçus au Canada), mais aussi, on lui fait cette faveur grâce à son adhésion, quoique tardive, à la vie religieuse (ce qui confirmerait un certain conformisme moral). Au contraire, Lemieux ne reçoit pas beaucoup d'attention et est souvent oubliée. Dans les faits, sa production est comparable à celle de sa consœur et elle reçoit également des distinctions. On lui décerne notamment le prix David ex æquo avec Routier, ce qui n'est jamais mentionné⁴.

4. En 1929, Lemieux et Routier remportent le prix David ex æquo avec leur recueil respectif, *Poèmes* et *L'immortel adolescent*.

Or, au *DOLQ*, Parent (1987b : 876), qui signe la notice sur *Poèmes*, de Lemieux, précise non seulement que la poète est lauréate du prix David en 1929, mais souligne aussi que le prix fut partagé avec Routier. Dans sa notice sur *L'im-mortel adolescent* de Routier, Suzanne Paradis (1987 : 581) ne prend pas la peine de mettre l'accent sur le partage du prix. Certes, il n'est pas possible de tout dire, mais cette information soulignée par Parent agit comme une stratégie d'énonciation en mettant l'accent sur une méthode désormais moins arbitraire de présenter les auteurs⁵. Qui plus est, ce sont les instances de reconnaissance québécoises qui sont ici reconnues au même titre que les distinctions étrangères. Sur le plan des renseignements biographiques, la nouvelle génération ne se contente pas d'éviter les préjugés moraux ou idéologiques, elle accentue les éléments autrefois négligés pour mettre en valeur une stratégie critique nouvelle.

5. Si, comme il le fut souligné au cours du colloque, les notices biographiques sont rédigées par l'équipe de rédaction, l'exemple que j'apporte ici est d'autant plus éloquent. En effet, dans son texte sur *Heures effeuillées*, Parent prend la peine de revenir sur des aspects biographiques, ce qui est la tâche de l'équipe de rédaction, mais demeure normalement circonscrit dans la section qui précède et est réservée à la première notice sur l'auteure (dans ce cas-ci, les notes biographiques sur Lemieux précèdent l'article sur *Heures effeuillées* – 1987a).

LE JUGEMENT SUR LES ŒUVRES

On observe un même effort en ce qui concerne le vocabulaire utilisé dans les jugements portés sur les œuvres. Comme le souligne Boynard-Frot, la critique était autrefois friande des évaluations basées sur le sexe de l'écrivaine, telles que «Jovette-Alice Bernier, "plus femme que poète"» ou encore «Éva Senécal a chanté en des vers langoureux de jeune fille...» (1981 : 158). Il s'agit là d'une façon de privilégier la représentation sociale des femmes au détriment de l'inscription de l'œuvre de création dans la production poétique et littéraire du temps.

On ne retrouve pas ce genre de jugement dans le *DOLQ*. Joseph Bonenfant (première génération), qui signe les notices sur Bernier, prend la peine de situer ses recueils dans le contexte de l'ensemble de l'œuvre de l'auteure et place cette voie féminine dans l'ordre de la poésie (sans faire allusion à cet espace «hors littéraire» qui avait été aménagé aux femmes poètes et dans lequel on se permettait de juger la féminité de l'écrivaine). On retrouve le même genre d'approche chez Paul-André Bourque, qui traite des recueils de Blanche Lamontagne-Beauregard et qui situe l'œuvre dans la trajectoire de l'auteure, de façon neutre, sans tomber dans les jugements d'ordre idéologique ou les effets de mode.

Toutefois, Parent va encore plus loin en rappelant le jugement historique basé sur la féminité de l'œuvre et en le détournant. Par exemple, au sujet d'*Heures effeuillées* de Lemieux, elle rappelle non sans ironie les propos d'Aimé Plamondon, qui avait vu dans le recueil «le gazouillis délicieux d'une vraie fille des Muses» (cité par Parent, 1987a : 556). Parent oppose alors au jugement historique un jugement neuf qui vise à disqualifier celui-ci : «Ce "Mysticisme de couventine" – dont parle Plamondon – n'en traduit pas moins une inquiétude réelle et la souffrance de la femme qui lutte contre le temps, et qui tente de donner une forme à sa vision du monde» (1987a : 556). Bolla et Robert soulignaient précisément dans leur article que la critique s'était jusqu'alors appliquée à retenir des traits féminins à dominante romantique et mystique tout en ignorant les particularités les plus inquiétantes. Parent met donc directement en pratique la nouvelle approche relevée par Bolla et Robert et fait écho à ce que ses deux collègues étudiantes remarquaient, soit que la critique qualifiait de «poésie féminine aux résonances romantiques» une «poésie où la thématique de la souffrance morale s'allie souvent à celle de l'angoisse, de la détresse, du destin ennui» (Bolla et Robert, 1987 : 56).

À ce chapitre, il faut préciser que l'article de Paradis (1987) sur *Opales* est remarquable. L'auteur appelle non seulement un renversement

du jugement sur l'œuvre de Charbonneau, mais elle va jusqu'à mettre en valeur les éléments jugés négativement par la critique avant elle. Elle écrit :

Au nom de quels principes faudrait-il boudier cette imagerie attendrissante, ces froissements d'étoffes et de chevelures, la menue splendeur des fleurs quotidiennes, de jardins hantés par de gracieux fantômes pensants? Hélène Charbonneau insiste pour découvrir une âme sous ces colifichets et ces dentelles, mais sans lui permettre de déchirer les harmonies créées par le mouvement des choses et de leurs apparences (1987 : 803).

Paradis pratique donc aussi cette nouvelle approche.

LA NAISSANCE D'UNE GÉNÉRATION DE CHERCHEURS

On remarque ici que le renversement des jugements établis sur les œuvres du corpus n'est pas le propre de la seconde génération. Dans les trois textes qu'elle signe, Bolla ne semble pas d'ailleurs se démarquer outre mesure en ce qui concerne la nouvelle approche qu'elle propose. Il faut dire que les œuvres qu'elle couvre demeurent mineures et ne sont pas celles des grands noms de cette mouvance. Si l'on reconnaît là un devoir de mémoire, force est de constater que Simone Voisine (première génération) s'acquitte

également d'une telle tâche envers les «œuvres mineures» (1987b : 1101⁶). Par contre, c'est parmi les textes de cette deuxième génération que l'appel d'un renversement de la critique ultérieure se fait le plus sentir et se présente de façon la plus marquée.

Un exemple est frappant en ce sens. De Sève-Bergeron, étudiante au doctorat, se positionne clairement par rapport à Roy et à de Grandpré, dans sa notice sur *Un peu d'angoisse... un peu de fièvre* de Senécal (1987b). À son tour, elle interroge le jugement historique en replaçant l'œuvre dans la trajectoire de l'auteure : «Même si la plupart des critiques ignorèrent ce recueil, il n'en demeure pas moins révélateur par rapport à *La Course dans l'aurore*» (1987b : 1134). Elle va même jusqu'à s'opposer à de Grandpré en distinguant l'œuvre de la production féminine à laquelle on l'associe :

On ne peut tenter de situer la poésie de cet auteur en le rattachant à une école ou à un mouvement littéraire, bien que Pierre de Grandpré (*Histoire de la littérature canadienne-française du Québec*, tome II) voie [sic] en Éva Senécal une représentante assez typique de la poésie canadienne-française féminine et postromantique de l'entre-deux-guerres (1987b : 1133).

6. Voir aussi Voisine (1987a et 1987c).

Elle souligne enfin l'intérêt sociologique de *La course dans l'aurore* en écrivant en conclusion : « Il semble donc justifié de voir en ce livre une œuvre digne d'intérêt pour quiconque s'intéresse à l'évolution des thèmes et des modes d'expression de la poésie québécoise » (1987a : 298).

Bref, ces jeunes chercheuses marquent de façon distinctive leur démarche de lecture, en s'adonnant à un discours critique et métacritique. Ne font-elles pas leurs premiers pas comme étudiantes dans l'ébullition critique des années 1960 et 1970 et dans l'émergence de la littérature québécoise ? Comme Nicole Fortin le souligne dans son ouvrage *Une littérature inventée. Littérature québécoise et critique universitaire (1965-1975)*, à « une littérature qui se fait » répond alors « une critique qui se fait » (1994 : 2). C'est à cette époque que naît la critique universitaire moderne qui se veut en rupture avec le discours critique passé. Fortin écrit que « la critique se montre ainsi attentive à sa propre lecture : elle la met en scène dans ses textes, à travers l'argumentation du processus lectoral ayant donné lieu à la compréhension des textes littéraires » (1994 : 311). En ce sens, au sein de l'équipe du *DOLQ*, les jeunes chercheuses font fructifier l'héritage de leurs aînés.

UNE CRITIQUE AUTONOME

En conclusion, ce dont le *DOLQ* témoigne, et par le fait même ce à quoi il participe, à la lumière de sa réception des femmes poètes des années 1920 et 1930, ne se limite pas à la valorisation d'une certaine production. Il reflète surtout une « nouvelle approche » critique qui dépasse la période donnée. De fait, le corpus des années 1920 et 1930 (par son ampleur aussi bien quantitative que qualitative) permet non seulement d'amorcer le renversement du jugement critique d'une production donnée, mais aussi d'entériner une nouvelle approche critique, par une nouvelle génération critique notamment, qui s'inscrit dans la suite de cette « naissance de la littérature québécoise » commentée par Fortin.

Cette nouvelle approche entraîne donc la lecture de textes en marge des projets politiques qui lui sont contemporains et l'inclusion dans le corpus littéraire québécois de « paroles autonomes ». C'est pourquoi il ne faut pas tant chercher de retombées immédiates, de mémoires ou de thèses portant sur les femmes des années 1920 et 1930, quoique Bernier fasse l'objet de quelques recherches et devienne un cas exemplaire de ce renouveau critique⁷. C'est en effet

7. Je souligne que Chamberland présente une édition critique de *La chair décevante* (1982) et Marie-José des Rivières, aussi de la jeune équipe du *DOLQ*, se penche sur Jovette la chroniqueuse (1985).

dans l'apport métadiscursif que permet cette génération de poètes qu'il faut rechercher l'influence de ces lectures innovatrices dont témoigne le *DOLQ*. Aussi, le texte de Robert « *D'Angéline de Montbrun à La Chair décevante* », paru en 1987, ne traduit-il pas non seulement « la naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », comme l'indique le sous-titre, mais également la naissance d'une « critique autonome » ?

BIBLIOGRAPHIE

- BOLLA, Corine (1987a), « *Vers le beau, Vers le bien et Vers le vrai*, recueils de poésies de Marie Sylvia », dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2 : 1900-1939, deuxième édition revue, corrigée et mise à jour, Montréal, Fides, p. 1149.
- BOLLA, Corine (1987b), « *La Vie s'ouvre*, recueil de poésie d'Alberte Lanctôt », dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2 : 1900-1939, deuxième édition revue, corrigée et mise à jour, Montréal, Fides, p. 1159.
- BOLLA, Corine (1987c), « *Visions d'aveugle et Visions encloses*, recueils de poésies de Fleur d'Ombre », dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2 : 1900-1939, deuxième édition revue, corrigée et mise à jour, Montréal, Fides, p. 1164.
- BOLLA, Corine, et Lucie ROBERT (1978), « La poésie féminine de 1929 à 1940 : une nouvelle approche », *Atlantis*, vol. 4, n° 1, p. 55-62.
- BOYNARD-FROT, Janine (1981), « Les écrivaines dans l'histoire littéraire québécoise », *Voix et images*, vol. 7, n° 1, p. 147-167.
- BROSSARD, Nicole, et Lisette GIROUARD (2003), *Anthologie de la poésie des femmes au Québec. Des origines à nos jours*, Montréal, Éditions du Remue-ménage.

- CHAMBERLAND, Roger (1982), «Présentation», «Chronologie», «Bibliographie» et «Jugements critiques», dans Jovette BERNIER, *La chair décevante*, Montréal, Fides, p. 5-10, p. 125-126, p. 127-130 et p. 131-135. (Coll. «Bibliothèque québécoise».)
- CHARTIER, Daniel (2000), *L'émergence des classiques*, Montréal, Fides.
- DE SÈVE-BERGERON, Suzanne (1987a), «*La Course dans l'aurore*, recueil de poésies de Medjé Vézina», dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2: 1900-1939, deuxième édition revue, corrigée et mise à jour, Montréal, Fides, p. 297-298.
- DE SÈVE-BERGERON, Suzanne (1987b), «*Un peu d'angoisse... un peu de fièvre*, recueil de poésies de Medjé Vézina», dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2: 1900-1939, deuxième édition revue, corrigée et mise à jour, Montréal, Fides, p. 1133-1134.
- DES RIVIÈRES, Marie-José (1985), *Le Courrier de Jovette ou les «petites paraboles» de l'abnégation: Châtelaine 1960-1973*, Université Laval, Cahiers de recherche du GREMF, n° 4.
- EVERETT, Jane (1991), «Camille Roy et les femmes qui écrivaient», *Littératures*, n° 6, p. 59-80.
- FORTIN, Nicole (1994), *Une littérature inventée. Littérature québécoise et critique universitaire (1965-1975)*, Québec, Presses de l'Université Laval. (Coll. «Vie des lettres québécoises».)
- LEMIRE, Maurice (dir.) (1987), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2: 1900-1939, deuxième

édition revue, corrigée et mise à jour, Montréal, Fides.

PARADIS, Suzanne (1987), «*Opales d'Hélène Charbonneau*», dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2 : 1900-1939, deuxième édition revue, corrigée et mise à jour, Montréal, Fides, p. 801-803.

PARENT, Louise (1987a), «*Heures effeuillées*, recueil d'Alice Lemieux», dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2 : 1900-1939, deuxième édition revue, corrigée et mise à jour, Montréal, Fides, p. 555-556.

PARENT, Louise (1987b), «*Poèmes*, d'Alice Lemieux», dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2 : 1900-1939, deuxième édition revue, corrigée et mise à jour, Montréal, Fides, p. 876-877.

ROBERT, Lucie (1982), *Le manuel d'histoire de la littérature canadienne-française de M^{gr} Camille Roy*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

ROBERT, Lucie (1987), «La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise», *Études littéraires*, vol. 20, n^o 1, p. 99-110.

VOISINE, Simone (1987a), «*Gouttes d'eau*, recueil de prose et de poésies de Jeanne-Grisé-Allard», dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2 : 1900-1939, deuxième édition revue, corrigée et mise à jour, Montréal, Fides, p. 536-537.

VOISINE, Simone (1987b), « *Tu m'as donné le plus doux rêve*, recueil de poésies de Pauline Fréchette », dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2 : 1900-1939, deuxième édition revue, corrigée et mise à jour, Montréal, Fides, p. 1101.

VOISINE, Simone (1987c), « *La Voix du cœur*, recueil de poésies de Marie Dénéchaud-Larue », dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 2 : 1900-1939, deuxième édition revue, corrigée et mise à jour, Montréal, Fides, p. 1175.

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES

MARTIN DORÉ, Ph. D., est spécialiste de la sociologie du livre et de l'édition. Il travaille sur l'édition québécoise et canadienne, s'intéressant notamment au manuel scolaire. Il a publié récemment « Une modernité qui passe », sur l'édition montréalaise des œuvres poétiques complètes de Victor Hugo, dans *Livres québécois remarquables du xx^e siècle* (C. Corbot (dir.), Presses de l'Université du Québec, 2012) et « La “New Canadian Library”, 1957-2011 : modèle d'analyse d'une collection littéraire » dans *La collection. Essor et affirmation d'un objet éditorial* (C. Rivalan et M. Nicoli (dir.), Presses universitaires de Rennes, 2014).

PATRICIA GODBOUT est professeure de traduction et de littérature canadienne comparée au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke. Elle collabore au projet de publication de la correspondance littéraire de Louis Dantin sous la direction de Pierre Hébert ; elle travaille aussi, sous la direction de Nathalie Watteyne, à l'édition critique de l'œuvre d'Anne Hébert. Elle a publié un livre et de nombreux articles sur l'histoire de la traduction littéraire au Canada. Elle également traductrice littéraire.

YVAN LAMONDE est philosophe et historien de formation. *Professor Emeritus* de l'Université McGill, il est membre de l'Académie des arts, des lettres et des sciences humaines du Canada et de l'Académie des lettres du Québec. Lauréat du Prix du Gouverneur général et de la bourse de recherche Killam, ex-titulaire d'une Chaire de recherche James McGill (*senior*) en histoire comparée du Québec, il est connu pour ses travaux de synthèse sur l'histoire des idées au Québec et de l'imprimé au Canada, ainsi que pour sa réflexion pionnière sur l'américanité du Québec, sur la laïcité et sur Louis-Joseph Papineau. Il travaille au deuxième tome de *La modernité au Québec (1939-1965)* et à un dictionnaire des intellectuels au Québec. Son prochain livre à paraître s'intitule *Fais ce que dois, advienne que pourra. Papineau et l'idée de nationalité*.

KENNETH LANDRY a travaillé comme bibliographe, spécialiste de l'essai québécois et historien de la littérature et de l'imprimé. Il a également collaboré à plusieurs œuvres collectives, notamment à deux grands projets émanant du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ), en tant que professionnel de recherche et rédacteur : le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* et *La vie littéraire au Québec*. Il a également occupé la présidence de l'Association québécoise pour l'étude de l'imprimé. Au fil des ans, il a édité en

collaboration des collectifs: *François-Xavier Garneau, une figure nationale* (Éditions Nota bene, 1998) et *Questions littéraires. Mélanges offerts à Maurice Lemire* (Nuit blanche éditeur, 1996). En 2006, avec Pierre Hébert et Yves Lever, il a publié le *Dictionnaire de la censure au Québec* (Fides, 2006). Il s'intéresse toujours à l'histoire de l'édition et à la diffusion de l'imprimé par les librairies et les bibliothèques. En 2014, il a publié des articles sur les rapports entre le texte et l'image dans la littérature régionaliste dans le collectif *À la rencontre des régionalismes artistiques et littéraires*, dirigé par Aurélien Boivin et David Karel (Presses de l'Université Laval).

JONATHAN LIVERNOIS est professeur adjoint au Département des littératures de l'Université Laval. Il s'intéresse aux rapports entre la littérature et le patrimoine ainsi qu'aux phénomènes de récursivité du passé dans le corpus québécois des années 1970-1985. Il prépare, avec Marie-Andrée Beaudet, une édition critique de la correspondance d'Hélène Pelletier-Baillargeon et de Pierre Vadeboncoeur. Il a récemment fait paraître *Un moderne à rebours. Biographie intellectuelle et artistique de Pierre Vadeboncoeur* (Presses de l'Université Laval, 2012) et *Remettre à demain* (Boréal, 2014).

MARIE-PIER LUNEAU est professeure à l'Université de Sherbrooke et directrice de la revue internationale *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*. Elle s'intéresse à la figure de l'auteur au Québec et a notamment publié *Louvigny de Montigny à la défense des auteurs* (Leméac, 2011) et, avec Pascal Brissette, le collectif *Deux siècles de malédiction littéraire* (Presses de l'Université de Liège, 2014). Elle codirige avec Josée Vincent le *Dictionnaire des gens du livre au Québec*, un projet qui regroupe une dizaine de chercheurs et plus d'une centaine de collaborateurs. Luneau a également codirigé avec Vincent deux collectifs, soit *La fabrication de l'auteur* (Nota bene, 2010) et *Passeurs d'histoire(s). Figures des relations France-Québec en histoire du livre* (Presses de l'Université Laval, 2010).

Avant d'enseigner la littérature québécoise à l'Université du Québec à Montréal, LUCIE ROBERT fut professionnelle de recherche, section Théâtre, au *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, à l'Université Laval, de 1978 à 1986. Elle a été membre du Centre de recherche sur la littérature québécoise (CRELIQ) et est toujours membre du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ), où elle codirige l'équipe de recherche sur *La vie littéraire au Québec*.

CHANTAL SAVOIE est professeure au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal et chercheuse au Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ). Ses travaux portent sur l'histoire littéraire et culturelle des femmes, les pratiques culturelles de grande consommation et la chanson à succès. Elle fait partie depuis quinze ans du collectif *La vie littéraire au Québec* et codirige le Laboratoire de recherche sur la culture de grande consommation et la culture médiatique au Québec (UQAM).

ÉMILIE THÉORÊT est diplômée du doctorat en études littéraires de l'Université Laval. Sa thèse intitulée «L'histoire de la poésie des femmes au Québec (1903-1968). Formes et sociologie de la discontinuité» s'inscrit dans les domaines de l'histoire littéraire et de la sociologie de la littérature. Elle a en outre participé au projet de recherche *Penser l'histoire de la vie culturelle au Québec*, mené par des chercheurs du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises.

Professeure à l'Université de Sherbrooke et directrice du Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec (GRÉLQ), JOSÉE VINCENT s'intéresse à l'histoire du livre et à la littérature québécoise. Auteure des *Tribulations du livre québécois en France* (Nuit blanche, 1997), elle a aussi

dirigé plusieurs collectifs dont, tout récemment, *Le livre comme art. Matérialité et sens* (Nota bene, 2013). Elle codirige avec Marie-Pier Luneau le *Dictionnaire des gens du livre au Québec*, un projet qui regroupe une dizaine de chercheurs et plus d'une centaine de collaborateurs. Vincent a également codirigé avec Luneau deux collectifs, soit *La fabrication de l'auteur* (Nota bene, 2010) et *Passeurs d'histoire(s). Figures des relations France-Québec en histoire du livre* (Presses de l'Université Laval, 2010).

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION Chantal Savoie	7
--------------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE : PERSPECTIVES GLOBALES

« RENDRE AU PEUPLE UNE PARTIE DES BIENS QU'IL NOUS A LÉGUÉS », AUX SOURCES ÉPISTÉMOLOGIQUES DU <i>DICTIONNAIRE DES ŒUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC</i> Lucie Robert	21
---	----

D'UN DICTIONNAIRE À L'AUTRE : PENSER L'HISTOIRE LITTÉRAIRE ET L'HISTOIRE DU LIVRE AU QUÉBEC Marie-Pier Luneau et Josée Vincent	53
---	----

PAPINEAU ET LE LIBÉRALISME DU XIX ^E SIÈCLE À L'AUNE DE L'INDÉPENDANTISME QUÉBÉCOIS DES ANNÉES 1970 : LE RÔLE DU <i>DICTIONNAIRE DES ŒUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC</i> Jonathan Livernois	81
---	----

LE <i>DICTIONNAIRE DES ŒUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC</i> : PLUS AXÉ SUR L'HISTOIRE CULTURELLE QUE SUR L'HISTOIRE INTELLECTUELLE ? Yvan Lamonde	111
--	-----

DEUXIÈME PARTIE :
VUES TRANSVERSALES

UNE HISTOIRE INVENTÉE ? LE <i>DICTIONNAIRE DES ŒUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC</i> ET LE REGARD MÉTAHISTORIQUE DE <i>FIVE-PART INVENTION</i> D'E. D. BLODGETT Patricia Godbout	131
L'ESSAI ET LA PROSE D'IDÉES AU QUÉBEC DEPUIS PLUS DE DEUX SIÈCLES (1778-1990). LA CONTRIBUTION DU <i>DICTIONNAIRE DES ŒUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC</i> À LA RECONNAISSANCE D'UN GENRE LITTÉRAIRE MARGINALISÉ Kenneth Landry	151
ÉTUDE PROSOPOGRAPHIQUE D'UNE POPULATION DE CHERCHEURS. L'AUCTORAT DU <i>DICTIONNAIRE DES ŒUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC</i> , 1971-2011 Martin Doré	169
LE <i>DICTIONNAIRES DES ŒUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC</i> ET LA FORTUNE LITTÉRAIRE DES ŒUVRES POÉTIQUES DES FEMMES ENTRE 1924 ET 1939 Émilie Théorêt	193
NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES	215

COLLECTION « SÉMINAIRES »

Déjà publiés

<i>Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu (dir.)</i>	Au-delà de <i>L'homme rapaillé</i> : Poèmes épars
<i>Marie-Andrée Beaudet (dir.)</i>	<i>Bonheur d'occasion</i> au pluriel. Lectures et approches critiques
<i>Jacques Blais (dir.)</i>	Analyse génétique d'un épisode de <i>Menaud maître-draveur</i> . La mort de Joson
<i>Jacques Blais (dir.)</i>	Le dossier épistolaire de <i>Menaud maître-draveur</i> (1937-1938)
<i>Jacques Blais, Hélène Marcotte et Roger Saumur Lucie Bourassa (dir.) Manon Brunet et al.</i>	Louis Fréchette épistolier
<i>Robert Dion, Anne-Marie Clément et Simon Fournier Maurice Émond (dir.) Jane Everett et François Ricard (dir.) Christiane Kègle (dir.) Claude La Charité (dir.) Louis Patrick Leroux et Hervé Guay (dir.) Jacinthe Martel (dir.) Louise Milot et François Dumont (dir.) Isabelle Miron et Pierre Nepveu (dir.) Jacques Pelletier (dir.) Pierre Rajotte (dir.) François Ricard et Jane Everett (dir.)</i>	La discursivité Henri Raymond Casgrain épistolier. Réseau et littérature au xix ^e siècle Les « Essais littéraires » aux éditions de l'Hexagone (1988-1993). Radioscopie d'une collection Les voies du fantastique québécois Gabrielle Roy réécrite Littérature et effets d'inconscient Gabrielle Roy traduite Le jeu des positions. Discours du théâtre québécois Les marges de l'œuvre Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise Relire Juan Garcia Victor-Lévy Beaulieu. Un continent à explorer Lieux et réseaux de sociabilité littéraire au Québec Gabrielle Roy inédite

<i>Richard Saint-Gelais (dir.)</i>	Nouvelles tendances en théorie des genres
<i>Chantal Savoie (dir.)</i>	Histoire littéraire des femmes. Cas et enjeux
<i>Lori Saint-Martin, Rosemarie Fournier-Guillemette et Marie-Noëlle Huet (dir.)</i>	Entre plaisir et pouvoir. Lectures contemporaines de l'érotisme

Révision du manuscrit : Isabelle Bouchard
Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : KX3 Communication,
d'après une maquette originale d'Anne-Marie Guérineau

Illustration de la couverture :
Couverture du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 1 :
Des origines à 1900, tome I du *DOLQ*, Montréal, Fides, 1978.

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boulevard Saint-Laurent, Montréal (Qc), H2X 2V4
Téléphone : 514 499-0072 Télécopieur : 514 499-0851
Distribution : SOCADIS

Diffusion pour la France et la Belgique :
DNM (Distribution du Nouveau-Monde)
30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris
France
site : <http://www.librairieduquebec.fr>
Téléphone : (33.1) 43.54.49.02 Télécopieur : (33.1) 43.54.39.15

Éditions Nota bene
4067, boul. Saint-Laurent, bureau 202
Montréal (Qc), H2W 1Y7
site : <http://www.groupenotabene.com>

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR INC.
MONTMAGNY (QUÉBEC)
EN FÉVRIER 2015
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS NOTA BENE



Ce livre est imprimé sur du papier silva 100 % recyclé.

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Devenu un ouvrage de référence majeur, le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* est aujourd'hui aussi indispensable que tenu pour acquis. Au-delà de son utilité première, sans cesse renouvelée au cours des quarante dernières années et au fil des huit tomes parus, sa nature ainsi que sa longévité permettent de jeter un regard rétrospectif, offrant une mesure longitudinale sans équivalent, aussi bien sur l'histoire de notre culture que sur celle de sa place à l'université. Plus que la conscience et la connaissance d'un corpus littéraire d'une ampleur jusqu'alors insoupçonnée, les études offertes dans le présent ouvrage donnent à voir l'histoire de toute une tradition de travail collaboratif. Irriguée par le renouveau de l'histoire littéraire et culturelle qui a marqué les dix dernières années, notamment par l'apport de l'histoire culturelle du contemporain, de l'histoire du livre et de l'imprimé, de l'étude des réseaux et des sociabilités, de la sociopoétique, perspectives qui ont toutes contribué à modifier notre façon d'aborder les corpus, les enjeux identitaires et les frontières du littéraire, notre réflexion canalise, autour du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, les enjeux très actuels de l'histoire littéraire et culturelle du xx^e siècle.

COLLECTION « SÉMINAIRES »
N^o 24

ISBN 978-2-89518-504-8



9 782895 185048